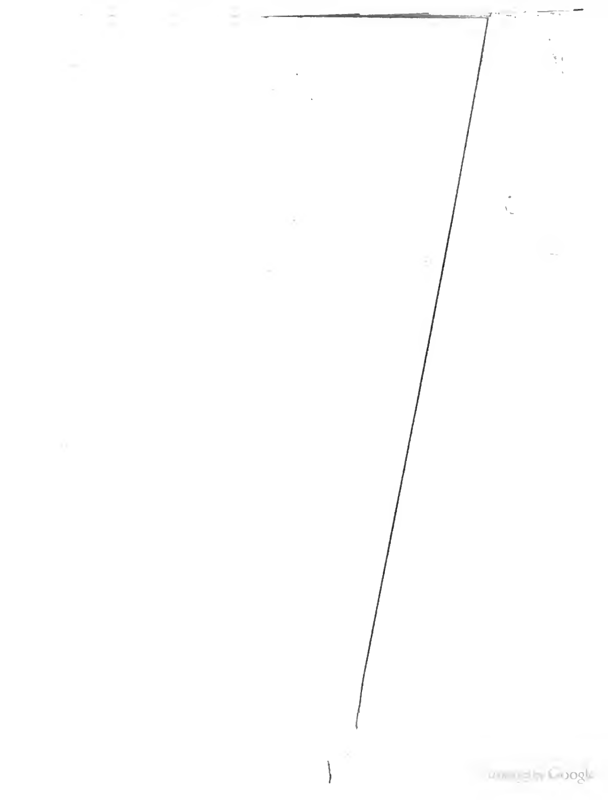




XXVIII*
D
6
NAPOLI



SYRIE CENTRALE

INSCRIPTIONS SÉMITIQUES

Paris — Typographie de Ad. R. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19



SYRIE CENTRALE

INSCRIPTIONS

SÉMITIQUES

PUBLIÉES

AVEC TRADUCTION ET COMMENTAIRE

Par le Cte MELCHIOR DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)
DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE
DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME.

PARIS
J. BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE DES SAINTS-PÈRES

1868

AVANT-PROPOS.

Les inscriptions qui font l'objet du présent volume ont été recueillies dans la Syrie centrale par M. Waddington et par moi, pendant le voyage que nous avons fait dans ces contrées, soit séparément, soit ensemble, dans le cours des années 1861 et 1862.

En leur donnant le nom de sémitiques, j'ai suivi l'usage général, sans me dissimuler ce que cette expression a d'imparfait; elle a du moins l'avantage de désigner un groupe linguistique nettement déterminé, et, sous le rapport philologique au moins, de ne laisser aucune place à l'équivoque. Deux branches de cette grande famille de langues sont seules représentées dans ce recueil.

Aucune des inscriptions qu'il nous a été donné de découvrir n'est antérieure au premier siècle avant notre ère; à cette époque, la langue parlée par les populations de la Syrie, à quelques exceptions près, était la langue araméenne; aussi tous les textes recueillis soit à Palmyre, soit dans le Haouran et la Nabatène, appartiennent-ils à ce dialecte; ils composent la première partie de ce volume.

La deuxième partie comprend les inscriptions que nous avons copiées sur les rochers du désert de Safa, au sud-est de Damas. Elles paraissent appartenir à la même famille que les inscriptions himyaritiques, et doivent avoir été gravées par les tribus sabéennes qui, pendant le cours des trois premiers siècles de notre ère, quittèrent l'Arabie méridionale et vinrent se fixer en Syrie. A l'exemple de M. Wetzstein, le seul Européen qui avant nous ait scientifiquement exploré ces régions inhospitalières, nous désignerons ces inscriptions sous le nom de sabéennes. Leur déchiffrement offre de grandes diffi-

cultés, et j'ai dû renoncer à les résoudre toutes, afin de ne pas retarder outre mesure la publication de textes nouveaux et intéressants. Sur ce point comme sur tous les autres, je réclame l'indulgence des orientalistes, juges naturels de ce travail; ils savent par expérience à quelles chances d'erreur l'on s'expose lorsqu'on s'aventure sur le terrain périlleux de l'épigraphie sémitique; ils savent de quelles difficultés spéciales est entourée la publication des textes inédits. La tâche de la critique est bien plus facile, mais elle est nécessaire; loin de redouter ses contradictions, je les appelle et les attends, dans l'intérêt même d'une science dont j'ai tâché de hâter les progrès, en étendant le champ de ses recherches, en lui apportant un concours, sinon efficace, du moins persévérant et dévoué.

PREMIÈRE PARTIE.

INSCRIPTIONS ARAMÉENNES.

CHAPITRE PREMIER.

PALMYRE.

De toutes les ruines qui jonchent le sol de la Syrie, les plus riches en inscriptions sont les ruines de Palmyre ou Thadmor. On a peine à s'expliquer comment cette importante collection de textes a pu rester jusqu'à présent presque entièrement inédite. Les difficultés du voyage, les unes réelles, les autres imaginaires, habilement exploitées par les Arabes; le défaut de préparation chez la plupart des voyageurs, et le peu de temps qu'ils sont ordinairement autorisés à passer dans les ruines, mille causes ont défendu ce précieux dépôt contre les recherches de l'archéologie.

Le premier Européen qui l'ait signalé est un négociant anglais d'Alep, William Halifax (1678). Il copia un certain nombre de textes et les envoya en Angleterre : ceux qui étaient rédigés en grec furent commentés par Édouard Bernard et Thomas Smith; mais les transcriptions des inscriptions palmyréniennes étaient si fautives, qu'elles étaient indéchiffrables et résistèrent aux efforts de tous les savants.

Longtemps après (1751), Palmyre fut de nouveau visitée par les Anglais Wood et Dawkins, qui joignirent à leur magnifique description architecturale la copie de treize inscriptions en langue palmyrénienne. Ces textes furent pour la première fois déchiffrés et traduits en France, par l'illustre abbé Barthélemy, et presque simultanément en Angleterre, par Swinton. Sur ces treize textes, trois ont été rapportés en original et se trouvent aujourd'hui à Oxford; les dix autres n'étaient qu'imparfaitement transcrits; les copies renfermaient des fautes et des lacunes, néanmoins nos deux savants purent déterminer avec exactitude l'alphabet et la langue de Palmyre.

Un siècle se passa encore sans qu'aucune copie nouvelle eût été rapportée par les voyageurs qui, à des intervalles inégaux, ont visité les célèbres restes de Thadmor. Lorsqu'en 1853 je préparais mon premier voyage d'Orient, je croyais ces ruines inaccessibles, et je négligeai de consulter les ouvrages qui s'y rapportent. Aussi, je ne pus tirer presque aucun parti pour la science de l'excursion que je fus assez heureux pour organiser en compagnie de MM. de Boisgelin et Roger Anisson; pendant les deux jours que nous pûmes passer ensemble à Palmyre, je perdis un temps précieux à relever des monuments qui étaient admirablement gravés dans Wood et des inscriptions qui étaient dans le *Corpus*. A mon retour en France, je m'aperçus de mon erreur; je n'avais rapporté que deux textes inédits qui, joints à une petite

1

inscription envoyée de Damas en 1852 par M. de Ségur-Duperron, consul de France, et donnée par lui au Musée du Louvre, portaient à seize[1] le nombre des documents palmyréniens connus. Depuis cette époque, je n'ai cessé de signaler à tous les voyageurs, touristes ou pèlerins, la mine inexplorée que recélait le désert de Syrie; à plusieurs même j'ai remis des indications topographiques sur l'emplacement des inscriptions principales, mais en vain; toutes mes recommandations se sont perdues dans le désert, jusqu'au jour où mon savant ami et confrère M. Waddington s'est décidé à faire un voyage de Syrie. Il comprit dans son programme l'exploration définitive de Palmyre, et l'exécuta en 1861 avec habileté, persévérance et succès. Lorsque je le rejoignis, à la fin de cette même année, cette excursion était terminée: tous les textes visibles étaient copiés; il n'y avait pas lieu de retourner à Palmyre, et nous allâmes explorer ensemble d'autres contrées.

Il restait encore pourtant quelque chose à faire, c'était de photographier ces ruines célèbres, de déterminer astronomiquement leur position géographique et d'estamper les inscriptions principales. Sur notre demande, M. le duc de Luynes voulut bien se charger de combler ces lacunes, lorsqu'il partit pour l'Orient en 1864. Il ne put aller lui-même à Palmyre, mais son compagnon de voyage, M. Vignes, l'habile et heureux organisateur de la navigation de la mer Morte, s'y rendit d'après ses instructions, et en rapporta, outre trente-cinq clichés photographiques qui seront bientôt publiés, outre une série d'observations qui changent de près d'un degré la position occupée par Palmyre sur nos cartes, une collection de dix-neuf estampages qui nous ont été d'un précieux secours.

En résumé, nous offrons aujourd'hui la traduction et le commentaire de cent quarante-six inscriptions provenant de ces diverses sources; cent trente-quatre sont entièrement inédites, et les corrections ou additions apportées aux dix copies de Wood en font presque des textes nouveaux. Le jour où l'on pourra faire des fouilles à Palmyre, ce nombre de documents sera certainement doublé; ainsi, par exemple, plus de la moitié des colonnes du grand portique, à son extrémité orientale, sont renversées et recouvertes d'une légère couche de sable; celles qui sont encore debout portent presque toutes une inscription; il est permis de croire que les colonnes tombées en ont aussi. Beaucoup de tombeaux sont également enfouis sous le sable. Mais il faudra de longues années avant qu'une recherche de ce genre puisse être sérieusement entreprise, et nous devrons longtemps encore nous contenter de la collection qui fait l'objet du présent chapitre.

J'ai classé ces inscriptions en quatre catégories :

1° Inscriptions honorifiques : elles sont gravées sur les colonnes corinthiennes qui forment ces remarquables avenues le long des rues principales, qui ornent les cours ou les portiques des temples. La plupart de ces colonnes portent, engagées dans leur fût, des consoles saillantes, petits piédestaux sur lesquels il y avait autrefois des statues ou des bustes; l'inscription avait pour but d'indiquer le nom et les services du personnage qui avait mérité que son portrait fût ainsi exposé à la vénération publique.

2° Inscriptions funéraires : elles sont gravées sur les magnifiques tombeaux qui entouraient la ville antique de divers côtés: le plus grand nombre de ces monuments funéraires est réuni dans une vallée qui précède l'ancienne arrivée, et qui, par suite, a reçu le nom de *Wadi-el-Qebour*, « vallée des tombeaux ».

3° Inscriptions religieuses: gravées, presque sans exception, sur de petits autels votifs que

[1] Tout ce qui est relatif à ces anciens textes a été résumé avec d'excellentes observations par M. Lévy de Breslau, dans un travail auquel nous renverrons souvent, et qui a été inséré dans la *Zeitsch. der Deutsch. Morgenland. Gesellschaft*, t. XVIII, p. 65.

les musulmans ont utilisés pour la décoration de leur cimetière, et pour indiquer la place de leurs tombes.

4° J'ai réuni sous ce paragraphe les légendes des petites tessères et des autres objets de terre cuite recueillis dans les ruines et rapportés en Europe.

La langue de ces inscriptions est la langue araméenne, que des nuances séparent seules du syriaque moderne. L'écriture est spéciale à Palmyre, mais elle appartient, comme la langue, à la famille araméenne; elle offre la plus grande analogie avec l'écriture hébraïque dite *carrée*, dont nous avons essayé ailleurs [1] de démontrer l'origine araméenne. Le plus ancien de nos textes étant de l'année 9 avant J.-C., on voit que l'écriture palmyrénienne s'est constituée au plus tard pendant le siècle qui précède notre ère; il en est de même de l'écriture hébraïque *carrée*, qui représente un état non pas postérieur, mais contemporain. Nous verrons plus loin que, dans le Haouran et dans la Nabatène, un développement analogue et parallèle des formes araméennes a produit une écriture qui joint à des similitudes évidentes des caractères spéciaux. Enfin nous constaterons à Palmyre, à côté de l'alphabet officiel et monumental, l'existence d'un alphabet vulgaire, dont les formes de plus en plus cursives ont préparé la formation des alphabets modernes de la Syrie et de l'Arabie.

Une des particularités les plus intéressantes de l'écriture palmyréuienne est le *point diacritique* qui, à partir d'une certaine époque, a été employé pour distinguer le *resch* du *daleth*, et dont l'usage, transmis à l'alphabet syriaque, s'est conservé jusqu'à nos jours. Malheureusement j'avais oublié d'appeler sur ce détail l'attention spéciale de M. Waddington, de sorte que ses copies, si exactes d'ailleurs, ne mentionnent pas ce petit appendice, facile à confondre avec les accidents d'une pierre assez peu homogène. Aussi, de toutes les figures gravées sur nos planches, les seules qui aient quelque autorité, en ce qui concerne l'usage de ce *point diacritique*, sont les figures reproduites d'après les estampages de M. Vignes. Elles n'offrent pas d'exemple de l'emploi du *point* avant le deuxième siècle de notre ère.

Beaucoup d'inscriptions sont accompagnées d'une traduction grecque [2]; les transcriptions de noms propres donnent des renseignements importants sur la prononciation locale. Voici le tableau des lettres palmyréniennes et de leur équivalent en grec :

א	α, ε, η, ο.	ז	ζ.	מ	μ.	צ	σ, σσ.
ב	β.	ח	α, ε, ι.	נ	ν.	ק	κ.
ג	γ.	י	ι.	ס	σ.	ר	ρ.
ד	δ.	ט	τ.	ע	α, ε, ο.	ש	σ, σσ.
ה	ε, ι, υ.	כ	χ.	פ	π, φ.	ת	θ.
ו	ου, ο, υ, ω.	ל	λ.				

A vrai dire, les gutturales et aspirées א ה ח ע n'étant pas transcrites en grec, on n'a rendu que la vocalisation dont elles étaient affectées, en modifiant l'aspiration; le א et le ה étaient sans doute remplacés par l'*esprit doux*, le ח par l'*esprit rude*. Quant au ע, il est impossible à

[1] *Revue archéologique*, avril 1865.

[2] Ces textes sont, ainsi que plusieurs centaines de textes grecs inédits, recueillis par M. Waddington dans la Syrie centrale, publiés et commentés par lui dans le recueil qu'il donne à la suite du *Voyage en Asie Mineure* de Ph. Lebas. C'est ce recueil que je désigne par le nom de M. Waddington, suivi du numéro de l'inscription.

rendre dans un idiome européen, et les scribes grecs de Palmyre étaient aussi embarrassés que les traducteurs modernes; ils se sont contentés de reproduire la vocalisation; ce procédé, dans la plupart des cas, a amené un redoublement de voyelle, qui n'est pas sans analogie avec un système de transcription souvent employé de nos jours. Ainsi זבדעתה = Ζαβδααθης, עעדי = Σαάδεις, עילמי = Ἀαιλάμεις. Une seule fois le ע est rendu par le γ (P. n° 3)[1]; mais c'est une exception : cette transcription se trouve dans le nom de la déesse Atergatis, mot qui avait acquis droit de cité dans la langue grecque, sous une forme qui lui avait été sans doute communiquée par des populations douées d'une prononciation plus dure que celle des habitants de Palmyre[2]. Dans ce même mot, les ת sont rendus par des τ, ce qui constitue une exception de même nature et de même origine.

Presque toutes les inscriptions importantes sont datées de l'ère des Séleucides (1er octobre 312 av. J.-C.); la numération en usage est très-simple : elle se compose des combinaisons des quatre signes suivants :

| = 1, Y = 5, 3 = 20, ¬ = 10.

Pour exprimer les centaines, on emploie les mêmes chiffres en les faisant suivre du signe ¬, qui alors n'a plus de valeur propre; il fait l'office d'une virgule; c'est le premier pas fait vers la numération arabe, dont le monde entier se sert aujourd'hui. Ce système est d'ailleurs celui des Phéniciens, et il est commun à presque toute l'antiquité syrienne.

[1] Je rappellerai que la lettre P désigne ici les inscriptions de *Palmyre*, et que, dans les autres citations relatives au présent volume, chaque groupe de textes est indiqué par la première lettre de son nom; H désigne le *Haouran*; N les inscriptions nabatéennes, et S celles du *Safa* ou *Safaïtiques*.

[2] Comme par exemple les habitants de la côte. Cf. Γάζα = עזה, Γομόῤῥα = עמרה.

§ 1.

INSCRIPTIONS HONORIFIQUES.

I.

Sur une grande colonne isolée au nord du Temple du Soleil. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, Waddington, *Inscriptions de la Syrie*, n. 2586. *Corpus Inscr. Graec.*, 4479.

בולא ודמוס עבדו צלמיא אלן תרויהון
לאעילמי בר חירן בר מקימו בר חירי מתא
ולחירן אבוהי רחימי מדיתהון ודחלי אלהיא
בדילדי שפרו להון ולאלהיהון ב·למבו כלה
ליקרהון בירח ניסן שנת 450

Le sénat et le peuple ont dressé ces deux statues à Aailamei, fils de Hairan, fils de Moqeimou, fils de Hairan, fils de Mattha, et à Hairan son père, qui ont aimé leur patrie et craint les dieux, pour avoir bien mérité d'eux et de leurs dieux en toute circonstance. A leur honneur. Dans le mois de Nisan de l'année 450.

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Αἀιλάμειν Αἱράνου τοῦ Μοκείμου τοῦ Αἱράνου τοῦ Μαθθᾶ καὶ Αἱράνην τὸν πατέρα αὐτοῦ, εὐσεβεῖς καὶ φιλοπάτριδας καὶ παντὶ τρόπῳ φιλοτείμως ἀρέσαντας τῇ πατρίδι καὶ τοῖς πατρίοις θεοῖς τειμῆς χάριν. Ἔτους νυ' μηνὸς Ξανδικοῦ.

L. 1. Les deux premiers mots sont la transcription du grec βουλὴ καὶ δῆμος.

צלם, *simulacrum*. Ce mot, dans le sens de « statue, portrait, » commence presque toutes les inscriptions honorifiques qui accompagnent une figure sculptée. On le lisait jusqu'à présent חלק. Mais les estampages que j'ai entre les mains ne laissent aucun doute sur la véritable forme du mot. On peut s'en convaincre en regardant celles de nos planches qui reproduisent ces estampages. Il était facile d'ailleurs de s'y tromper, à cause de la grande ressemblance des lettres ם et ק, des lettres צ et ח. Dans les textes grecs, il est rendu par les mots ἀνδριὰς et εἰκών. (P. n[os] 6, 70).

L. 2. אעילמי = Ἀαιλάμεις. Nom propre dérivé du radical עלם, *robustum esse*.

חירן = Αἱράνης, de חיר, *nobilis, bonus*.

מקימו = Μόκειμος, du participe Aphel מקים, *erigens*.

מתא = Μαθθᾶς, (*a deo*) *datus*, une des nombreuses formes du nom propre dérivé du radical נתן, et dans lequel le nom divin est tantôt écrit, tantôt abrégé, tantôt sous-entendu.

Le mot בר, *fils de*, qui devrait relier ce nom au précédent, est supprimé, et pourtant la traduction grecque Μοκείμου τοῦ Μαθθᾶ ne laisse aucun doute sur la relation des personnages. La filiation est très-souvent indiquée par la simple juxtaposition des noms propres. Je fais cette remarque une fois pour toutes, et sans multiplier les preuves que la plupart des textes qui vont suivre pourraient fournir. Comparez spécialement les n[os] 17 et 95, puis la série des n[os] 10, 11, 12, 13, 26, qui se rapportent à la même famille.

L. 3. מדיתא, contr. pour מדינתא, *urbs, civitas*. C'est le terme employé à Palmyre pour désigner la ville et répondre à l'idée exprimée dans le grec par le mot πάτρις.

L. 4. Je ne parviens pas à lire l'avant-dernier mot; il correspond au grec τρόπῳ.

L. 5. La date correspond au mois d'avril 139 de notre ère.

Aailamei portait aussi le nom grec Zenobios, ainsi qu'il résulte de son épitaphe dont j'ai découvert à l'entrée de la ville le fragment suivant [1] :

ΑΑΙΛΑΜΕΙC ΚΑΙ ΖΗΝΟΒΙΟC Ο ΑΙΡΑΝΟΥ ΜΟΚΙΜΟΥ ΤΟΥ ΑΙΡΑΝΟ..
ↄ ΕΤΟΥC ΞΥ..

Il figure sous le même nom dans l'inscription grecque *Corpus Inscr. Gr.* 4502, comme père de Bolanos, curateur de la fontaine Ephca; c'est faute d'avoir connu le petit fragment ci-dessus que le savant éditeur du *Corpus* a considéré Zénobios comme le cousin d'Aailameis, et construit un tableau généalogique erroné; il est vrai qu'un Αἱράνου manque dans la filiation de l'inscription n° 4502, mais je considère cette omission comme une négligence du graveur.

Le tombeau d'Aailamei étant de l'année 148-9 ap. J.-C., on voit que la colonne avec inscription honorifique consacrée à la gloire de ce personnage avait été élevée de son vivant.

2.

Sur une grande colonne renversée qui faisait pendant à la précédente, au sud-ouest du temple. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, Waddington, n. 2587. *Corpus Inscr. Gr.* 4481.

בולא ודמוס עבדו צלמיא אלן
תרויהן לבריכו בר אמר[שמ]שא בר
ירחבולא ולמקימ[ו] ברה רחימי
מדיתהון ודחלי א[לה]יא ליקרהון
בירח ניסן שנת 450

Le sénat et le peuple ont dressé ces deux statues à Bareikou, fils de Amrisamsa, fils de Iarhibola, et à Moqeimou, son fils : ils ont aimé leur patrie et craint les dieux; à leur honneur. Dans le mois de Nisan de l'année 450.

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Βαρείχειν Ἀμρισάμσου τοῦ Ἰαριβωλέους καὶ Μόκιμον υἱὸν αὐτοῦ, εὐσεβεῖς καὶ φιλοπάτριδας, τειμῆς χάριν....

L. 2. בריכו = Βαρείχεις, *benedictus*.

J'ai suppléé deux lettres dans le nom du père de Bareikou, d'après le grec Ἀμρισάμσου; les deux lettres auront été passées par le graveur ou par M. Waddington; le nom est composé avec שמש, *Dieu soleil*, comme le nom biblique אמריהו l'est avec le nom de Jéhovah.

L. 3. ירחבולא = Ἰαριβώλευς, dérivé du nom de la divinité palmyrénienne ירחבול = Ἰαρίβωλος, divinité lunaire dont nous nous occuperons plus loin (P. n[os] 15, 93).

La date est la même que la précédente, avril 139; la teneur de l'inscription et la forme du monument sont également identiques.

[1] Ce tombeau a été détruit depuis mon passage, car M. Waddington ne l'a plus retrouvé : c'était un grand cube de maçonnerie sur lequel étaient couchées deux grandes statues de pierre dans l'attitude et dans le costume des figures représentées sur les tessères reproduites à la planche 12.

3.

Sur une stèle, dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, Waddington, n. 2588. *Corpus Inscr. Gr.* 4480.

צלמא דנה די אצ[ת]לי בר חירן שבא בר
חירן בונא שבת די עבדת לה בולא די
מגד לה [מתנא] לעלמא ו ·········· ואכם?
חר[מן] ל[מ]לכבל ו[ל]תימי ולעתרעתה
[א]לה[יא] טב[יא] ········ ליקרה בירח
[תמוז שנ]ת 451

Cette statue est celle de Astali, fils de Hairan, fils de Saba, fils de Hairan, fils de Bonna, fils de Sabath : elle lui fut élevée par le sénat, auquel il avait donné une (rente) perpétuelle (pour des sacrifices.....) et accompli des consécrations à Malakbel, à Thaimi et à Athergatha, dieux bons..... en son honneur, dans le mois de (Thammouz) de l'année 451 (juillet 140).

Ἡ βουλὴ Ἀστάλειν Αἱράνου τοῦ Σαβᾶ τοῦ [Αἱρά]νου τοῦ Βωννεοῦς ἐπαγγειλάμενον αὐτῇ ἐπίδοσιν αἰωνίαν [εἰς] θυσίαν κατ' ἔτος ἀναθέματα [Μαλα]χβήλῳ καὶ Τύχῃ Θαιμεῖος, καὶ [Ἀτερ]γάτει πατρῴοις θεοῖς τειμῆς καὶ μνήμης χάριν ἔτους ανυ' πανήμου.

L'inscription a un peu souffert, de sorte que la copie laisse à désirer; néanmoins je pense avoir rétabli le texte dans ses parties principales, à l'aide de la traduction grecque qui l'accompagne.

L. 1. אצתלי = Ἀστάλεις, dérivé de צלא, *oravit*. שבא = Σαβᾶ = שבת, *quies*.

L. 2. בונא = Βωννέας, *intelligentia*.

L. 3. מגד = ἐπαγγειλάμενον. Ne se trouve plus en araméen que comme substantif, *res pretiosa;* s'est conservé en arabe comme verbe مجد qui, à la IVe forme, a le sens d'*honorer, donner beaucoup*.

J'ai suppléé מתנא *donum*, correspondant au mot grec ἐπίδοσιν.

L. 4. חרמן = ἀναθέματα, *devota*, *consecrata*.

L. 4. מלכבל = Μαλάχβηλος. Dieu solaire adoré spécialement à Palmyre. Son nom était déjà connu par l'inscription palmyrénienne de Rome et l'inscription d'une lampe que j'ai rapportée de Palmyre (voy. plus loin, n° 140). Le Parèdre ordinaire de Malakbel est Aglibol, divinité lunaire qui lui est associée sur les deux monuments cités, et que nous retrouverons dans la suite (P. nos 93, 140, 141).

תימי = Τύχη Θαιμεῖος. J'ai supposé que la lettre qui précède ce mot était un ל, dont la véritable forme avait échappé à M. Waddington à cause du mauvais état de la pierre; la lacune n'est pas assez considérable pour qu'un second mot puisse y trouver place. Je pense donc que תימי = Θαιμεῖος est le nom sémitique de la divinité, et que Τύχη en est la traduction grecque. Ces associations de mots sont très-fréquentes; il suffit de citer Ζεὺς Βῆλος, Ζεὺς Κάσιος, etc. Elles sont le résultat du travail d'assimilation qui s'est produit, dans le monde hellénisé, entre les divinités locales et les grandes divinités grecques.

Le mot תימי, dérivé de תם, *plenitudo*, *prosperitas*, correspond comme sens à Τύχη. C'est la « Fortune heureuse ». Nous trouvons le nom de cette divinité en composition dans plusieurs noms propres palmyréniens, תימצמד = Θαιμοάμεδος (P. n° 124), *Thaimi stabilivit;* תימרצו = Θαιμάρσης, *Thaimi benevole accepit* (P. nos 6, 33); תימא[1] = Θαίμης, *fortunatus* (P. nos 6, 70); תימצא *Thaimi exortus est* (P. nos 33, 49).

[1] Ce mot peut être aussi considéré comme l'abréviation du mot arabe تيم الله *servus Dei.*

עתרעתה = Ἀτεργάτις. La lecture est indubitable. Divinité syrienne bien connue, généralement associée à Hadad (Macrob., *Saturn.*, I, 23). Variété de la grande déesse de Syrie adorée à Hiérapolis (Strabon, XVI, 748): comme elle, elle était portée sur le lion (*id.*, *ibid.*), et symbolisait d'une manière générale les forces productrices de la nature. Sur une médaille elle est représentée couronnée de fleurs, et l'orthographe de son nom est identiquement celle que nous retrouvons ici (A. de Longpérier, *Journal asiatique*, novembre 1855, p. 428). Strabon (XVI, 27, p. 784) dit que son nom est Ἀθάρα, que les Grecs en ont fait Ἀταργάτις et Ctésias Δερκέτω. Strabon aura confondu deux divinités, l'une *Athara* et l'autre *Athargathi*, mais toutes deux assez semblables d'attributions; nous prouvons plus loin (n° 5) l'existence d'une divinité du nom d'*Athi;* עתר signifie *richesse*, עת signifie *le temps*, *la fortune;* עתרעתה était peut-être une combinaison de ces deux personnages mystiques, une *abondance*, une *fortune* heureuse et productrice.

4.

Grande colonnade, près du centre, à droite. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, Waddington, n. 2599. *Corpus Inscr. Gr.* 4490.

צלמא דנה די יולים אורליס
זבידא בר מקימו בר זבידא עשתור
בידא די אקים לה תגרא בני - שירתא
די נחת עמה לאלגשיא ליקרה בדיל
די שפר להון בירח ניסן שנת 558

Cette statue est celle de Julius Aurélius Zebeida, fils de Moqimou, fils de Zebeida, fils d'Asthour, fils de Baïds, qui lui fut élevée par les négociants de la caravane, qui descendit avec lui à Vologesias. En son honneur, pour avoir bien mérité d'eux, dans le mois de Nisan de l'année 558 (avril 147).

Ἰούλιον Αὐρήλιον Ζεβείδαν Μοκίμου τοῦ Ζεβείδου Ἀσθώρου Βαιδᾶ, οἱ σὺν αὐτῷ κατελθόντες εἰς Ὀλογεσιάδα ἔνποροι ἀνέστησαν ἀρέσαντα αὐτοῖς τειμῆς χάριν. Ξανδικῷ τοῦ ηνφ' ἔτους.

L. 2. זבידא = Ζεβείδας, *donatus*.

עשתור = Ἄσθωρος, dérivé du nom de la déesse Ashthoreth, ou plutôt du dieu arabe *A'sthour*, sorte de Vénus mâle, retrouvé par M. Fresnel dans les inscriptions himyaritiques. (*Journal asiatique*, 4ᵉ série, t. VI, p. 172).

L. 4. בידא = Βαιδᾶς, abréviation pour עבידא, *Obeidah*, correspond au nom propre phénicien בדא (38ᵉ Citienne, *Journal asiatique*, août 1867).

תגרא = Ἔμποροι. Le mot est au singulier, ainsi que les verbes qui s'accordent avec lui; c'est sans doute une erreur du lapicide, car il s'agit d'une action collective; le grec est formel.

בני־שירתא = Συνοδία, « caravane ». Association très-importante, et dont il est question dans les trois inscriptions suivantes.

La ville de Palmyre a dû sa prospérité au commerce d'échange qu'elle avait organisé entre l'Orient et l'Occident; elle servait d'entrepôt aux marchandises de la Perse et de l'Inde, que ses caravanes allaient chercher sur le Tigre et sur le golfe Persique. L'organisation, la direction, l'entretien de ces caravanes était donc l'affaire principale de la cité. Alors comme aujourd'hui il fallait traverser le grand désert, acheter ou contenir les tribus d'Arabes nomades qui l'occupent, pourvoir aux besoins d'une grande agglomération d'hommes et de chameaux pendant un voyage de deux mois. Aussi les plus grands honneurs étaient-ils ré-

servés aux fonctionnaires ou aux citoyens qui assuraient la réussite de ces expéditions; les inscriptions en font foi. (Voyez, outre les textes suivants, les textes grecs, *C. I. Gr.*, 4485, 4489. Waddington, n°s 2583, 2589.)

L. 4. אולגשיא = Ὀλογεσίας. Ville bâtie sur l'Euphrate par Vologèse Ier, roi des Parthes, contemporain de Néron [1], à 62 milles romains de Séleucie et de Ctésiphon [2]. C'était le point d'arrivée des caravanes qui, pour s'y rendre, traversaient le désert presque en ligne droite de l'ouest à l'est. Une fois là, ou bien elles embarquaient leurs marchandises sur le fleuve et les expédiaient par eau à Charax, le grand entrepôt du golfe Persique, le port auquel venaient aboutir les produits de l'Inde et de la Chine; ou bien, conservant leur organisation spéciale et voyageant à petites journées le long du fleuve, elles venaient à Charax même charger sur leurs chameaux les denrées destinées à être vendues aux Romains. C'est ce que nous apprennent les deux inscriptions suivantes, n°s 5 et 6, et une inscription grecque (*C. I. G.*, n° 4489), où une caravane est dite venir ἀπὸ Φοράθου καὶ Ὀλογεσιάδος, c'est-à-dire « de la ville de Forath et de la ville de Vologésias ». Les commentateurs Bœckh, Franz, Heeren, ont cru qu'il s'agissait ici du fleuve Euphrate; mais c'est une erreur. Forath est une ville de la Characène, située, suivant Pline (*H. nat.*, VII, 32), à 12 milles plus haut que Charax, sur le fleuve. D'après un passage du même auteur, ingénieusement expliqué par M. Quatremère [3], cette ville était le point d'arrivée des deux routes qui mettaient en communication le littoral de la Méditerranée et le golfe Persique, la route de Damas par Palmyre et la route de Gaza par Pétra.

La première, comme nous l'apprennent les inscriptions, se dirigeait de Palmyre à Vologésias par le désert, gagnait de là Séleucie, et retrouvait la voie qui suivait le cours du Tigre [4]; la seconde se rendait directement par le désert de Pétra à Forath. Toutes deux étaient sillonnées par les caravanes; on conçoit alors à quel degré de richesse ont dû parvenir les deux villes de Palmyre et de Pétra, point de départ et d'organisation de ces convois, intermédiaires nécessaires de cet immense commerce que Pline (*H. nat.*, XII, 42) évalue, pour la seule ville de Rome, à cent millions de sesterces. On s'explique aussi la création de ce double entrepôt et de cette double ligne. La route du nord, à partir de Séleucie, passait sur le territoire des Parthes, ces implacables ennemis du nom romain; tous les négociants ne pouvaient la parcourir impunément; ceux qu'effrayaient ses dangers suivaient la route du sud; elle avait le grand avantage de rester toujours en pays arabe.

Le grand talent des Palmyréniens fut de conserver une situation mixte entre les deux empires rivaux, de ménager l'un et l'autre [5], et de soumettre leur politique à leurs intérêts commerciaux; ils eurent ainsi le monopole de la route du nord : « Ce sont des marchands, dit dédaigneusement Appien, qui vont chercher chez les Perses les produits de l'Inde et de l'Arabie, et les apportent aux Romains. » Le jour où, enorgueillis par leur prospérité, ils quittèrent leurs traditions commerciales pour jouer un rôle politique, ils furent perdus; en-

[1] Voy. Heeren, *Commercia urbis Palmyræ*, p. 20 sq.

[2] Table de Peutinger. Fortia d'Urban, *Itinéraires*, etc., p. 307.

[3] *Mémoire sur les Nabatéens*, p. 16. Voyez aussi Saint-Martin, *Recherches sur la Mesène et la Characène*, p. 50 *et* suiv.; seulement l'auteur se trompe en plaçant Petra sur les bords de l'Euphrate. — La table de Peutinger place une ville nommée *Epora* à 15 milles avant d'arriver à Spasinou-Charax : je suppose que ce nom est une corruption de Forath.

[4] Table de Peutinger. Cette voie venait de Mésopotamie, d'Edesse et de Carrhes; une autre voie partait de Palmyre et, se dirigeant vers le nord, passait par Rasaphe, traversait l'Euphrate, et rejoignait le réseau des voies de Mésopotamie : c'était le chemin suivi par les armées romaines, chemin beaucoup plus long pour aller en Babylonie que la route suivie par les caravanes de Palmyre; mais aussi elle évitait le désert et les nomades.

[5] Appien, *de Bellis civilibus*, V, 9. Pline, *Hist. nat.*, V, 25.

traînés d'abord dans l'orbite de Rome et associés à la fortune impériale, ils se brouillèrent avec les Perses; privés ainsi de tout appui du côté de l'Orient, ils furent écrasés par Rome lorsqu'ils portèrent ombrage à sa toute-puissance.

5.

Sur une stèle, dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington. — Inscr. bilingue; texte grec, Waddington, n. 2590.

[צלמא דנה די]...........
...ם מרקס אל[כסנדרוס]?...........
....עגד די אקימו לה בני שירתא די
[סלק]ת בן כרך אספסנא בדיל די עדרה
.........סו רשה ליקרה ברבנות שירת[א]
[די זבדע]תא בר זבדלא ידי בירח אב שנת 496

Cette statue est celle de ..... Marcus Alexandre (?) ..... élevée par les membres de la caravane venue de Karak-Hispasina, pour l'avoir organisée et...... sa tête, en son honneur : étant chef de la caravane Zabdeathi, fils de Zabdela, fils de Iaddaï : dans le mois de Ab de l'année 466.

.... Ἡ Σπασίνου] Χάρακος Συνοδία Bο....[ἀρέ]σαντα αὐτῇ παντὶ τρόπῳ διὰ Ζαβδεαθοῦς Ζαβδελᾶ τοῦ Ια[δδαίου] συνοδιάρχου. Ἔτους ςξυ' μηνὸς λώου.

L. 1. Le nom du personnage est effacé; il ne se trouve pas non plus dans le texte grec, qui est aussi mutilé que le palmyrénien.

L. 4. סלקת, *ascendit*. J'ai suppléé ce mot d'après l'inscription suivante; on remarquera que les caravanes *descendent* lorsqu'elles se rendent à l'Euphrate, et *montent* quand elles en reviennent.

L. 4. כרך אספסנא = Σπασίνου Χάραξ. Capitale du petit royaume de la Characène, qui occupait l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate. Elle était bâtie sur une colline artificielle, au confluent du Tigre et de l'Eulæus, non loin de l'emplacement de la ville moderne de Bassorah. Fondée d'abord par Alexandre le Grand sous le nom d'Alexandrie, et détruite par les eaux débordées, elle s'appela Antioche, du nom d'Antiochus (probablement Antiochus le Grand), qui la releva de ses ruines; enfin elle fut nommée *Spasinou-Charax* par son troisième fondateur, chef arabe qui en fit la capitale d'un royaume indépendant. Ce petit souverain, dont on possède une médaille de l'an 124 av. J.-C. [1], s'appelait Hyspaosines, Ὑσπαοσίνης; telle était du moins la forme grécisée de son nom. Notre inscription nous donne pour la première fois l'orthographe sémitique et l'étymologie du nom de la ville. כרך. כרכא signifie *lieu fermé*, *forteresse;* כרך־אספסנא signifie *forteresse d'Hispasina* [2], en grec Ὑσπαοσίνου Χάραξ : dans la prononciation vulgaire, les voyelles finirent par tomber, et on s'habitua à dire *Spasinou-Charax;* c'est ainsi que le nom est écrit par tous les auteurs, et l'inscription grecque qui suit (n° 6) renferme la même orthographe. Le texte palmyrénien de cette même inscription nous montre que, dans l'usage ordinaire, on supprimait même le nom de *Spasinou,* et que l'on disait *Karak* [3] tout

[1] Waddington, *Mélanges de numismatique*, 2e série, p. 77 et suiv. Voyez aussi les ouvrages de Saint-Martin et de Reinaud sur la Characène.

[2] C'est ainsi que la capitale de la Moabitide, que la Bible appelle קיר־מואב, c'est-à-dire mur de Moab, a vu, aux époques araméennes, son nom changé en celui de כרך־מואבא, qui a la même signification; les médailles et les anciens géographes transcrivent ce mot Χαραχμώβα.

[3] Le même nom est encore porté par plusieurs forteresses célèbres de Syrie : il suffit de citer *Karak* de Moabitide et le château de Kalat-el-Hosn, le *Crac* des croisés.

court, ou *karaka*, כרכא, avec l'א emphatique. Quant au nom même du fondateur de la ville et de la dynastie, on pourrait, en tenant compte de la forme primitive *Hyspaosines*, le considérer comme un composé du radical אסף, *rassembler, réunir*, et du mot אוסנא, que l'on trouve pour חָסְנָא, *force, richesse*, d'où *grenier, trésor*, אספא־אוסנא contracté en אספסנא.

Charax était, nous l'avons déjà dit, l'entrepôt du commerce maritime de l'extrême Orient; elle était soumise au danger des inondations et en même temps aux atterrissements formés par le fleuve. Hyspasinès la mit à l'abri des inondations par de grands travaux d'art; la ville était sur une colline artificielle, entourée de digues [1]; de là sans doute son nom de *Karak*. Avec le temps, les atterrissements l'éloignèrent du littoral, et son importance commerciale tomba. La dynastie indépendante s'éteignit, suivant Saint-Martin, en 389 apr. J.-C.

L. 5. רבנות־שיירתא, fonction du רב־שי׳ = Συνοδιάρχος, « chef de la caravane », occupée par des hommes considérables, ainsi que nous le montre l'inscription suivante. Ici le chef ne paraît que comme présidant au témoignage de reconnaissance donné au protecteur du voyage. Son nom et sa filiation s'établissent par la comparaison du grec et du palmyrénien.

L. 6. זבדעתא = Ζαβδεάθης. Nom de même forme que le suivant, et composé avec le nom d'une divinité particulière, *Athi*, que nous retrouverons dans plusieurs autres inscriptions (P. n[os] 19, 30, 63, 66, 74, 107). Ce nom est dérivé sans doute de עת, *tempus opportunum*, et désigne un génie bienfaisant, sorte de *Bonus-Eventus;* à moins que, par un jeu de mots sur une assonance étrangère, on n'ait ainsi écrit le nom du dieu phrygien *Atys*, dont le mythe et le culte s'étaient complétement confondus avec ceux d'Adonis, Cybèle et la grande déesse de Syrie étant arrivées à ne plus faire qu'une seule et même divinité (voyez plus loin les notes du n° 93).

Ce nom *Athi* se retrouve écrit עתי dans le fragment syriaque de Méliton publié par M. Cureton [2], comme celui d'un personnage mythique de l'Adiabène. Il est dit dans ce passage que les Syriens l'adoraient, et le dieu syrien Hadad tient une place importante dans la fable qui le concerne. Déjà M. Lévy (*Phön. Stud.*, II, 39) et M. Ewald (*Erklär. der Phön. Inschr. von Sidon*, p. 52) ont rapproché du dieu Ἄθας mentionné par Philon de Byblos (Müller, *Fragm. Hist. Gr.*, III, 575) cette divinité עתי, et l'ont cherchée dans la terminaison du nom d'Atergatis, תרעתה. M. Waddington a également trouvé dans le Haouran (Inscr. Syr., n° 2209) une inscription en l'honneur d'un dieu nommé Ἔθαος; or, si l'on tient compte des variations de la prononciation en Syrie, on pourra reconnaître que Ἄθας, Ἄθη, Ἔθαος, אתי et עתא, sont les formes différentes d'un même mot.

De tout cela il résulte la preuve de l'existence d'une divinité syrienne du nom d'*Athi* ou *Atha;* Atergatis en était peut-être une forme secondaire.

Le tombeau du chef de caravane Zabdeathi existe encore; on y lit une inscription reproduite sous le n° 63.

זבדלא = Ζαβδίλας, *donum El*, par élision du א initial.

ידי = Ἰαδδαῖος, *dilectus*.

La date correspond au mois d'août 155 de notre ère.

[1] Pline, *Hist. nat.*, VI, 31, 32.

[2] Voy. Renan, *Mémoire sur Sanchoniathon*, Académie des Inscriptions, XXIII, 2e partie, p. 322.

6

Grande colonnade. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue : texte grec, Waddington, n. 2596.

צלמא דנה די תימרצו בר תימא בר מקימו
גבבא רב־שירתא די עבדו לה בני־שירתא די סלקו
עמה מן כרכא בדיל די חסכנון נור דנרין די דהב
עתיקין תלתמאה ושפר להון ליקרה וליקר ידי
[ו עבד]בול בנוהי [ב]ירח ניסן שנת 504

Cette statue est celle de Thaimartso, fils de Thaimi, fils de Moqimou, fils de Gabba, chef de caravane. Elle lui a été élevée par les membres de la caravane qui est montée avec lui de Karak, pour leur avoir remis une ancienne dette de 300 deniers d'or, et avoir bien mérité d'eux.

En son honneur, et en l'honneur de ses fils Iaddaï et Abdibol. Mois de Nisan, année 504.

Τὸν ἀνδρ[ιάντα ἀ]νέστησαν [Θαιμαρ]σᾷ Θαιμῆ τοῦ [Μο]κίμου τοῦ Γα[ϐϐᾶ συν]οδιάρχῃ οἱ σὺ[ν αὐτῷ ἀ]ναϐάντε[ς ἀπὸ] Σπασίνου Χάρ[ακος ἔμποροι ἀφειδηκάν]τι αὐτοὺς χρυσᾶ παλαιὰ δηνάρια τριακόσια ἀναλ[ωμ]ά-[τ]ω[ν [καὶ ἀρέ]σαντι αὐτοῖς· εἰς τειμὴν [αὐτοῦ] καὶ Ιαδδαίου καὶ Ἀϐδιϐώλου υἱῶν αὐτοῦ ἔτους δφ´ ξανδικοῦ.

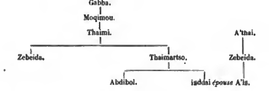
Sur la colonne à côté, M. Waddington a aussi copié une inscription grecque dont voici le commencement, et qui porte dans son recueil le n° 2591 :

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Ζεϐείδαν Θαιμῆ τοῦ Μοκίμου τοῦ Γαϐϐᾶ.

L. 1. Nous avons déjà expliqué (P. n° 3) la signification des noms propres Thaimartso et Thaimi.

L. 2. גבבא = Γαϐϐᾶς. J'ai corrigé la seconde lettre de ce nom d'après l'inscription grecque précédente, qui s'applique évidemment au frère de Thaimartso.

רב־שירתא = Συνοδιάρχης. On voit, d'après le nombre d'inscriptions relatives à sa famille, le rang qu'occupait dans l'État un chef de caravane; nous retrouverons plus loin (n° 98) les mêmes personnages; leur tableau généalogique se construit ainsi qu'il suit :



L. 3. חסך = *diminuit*, *pepercit*, avec le suffixe נון de la 3e pers. plur. *pepercit eis*. Le même mot se trouve dans l'inscription n° 15, où le sens ne paraît pas s'accorder aussi bien avec le

grec; sa signification primitive, ainsi que celle de son équivalent hébr. חשך, est *retenir, priver*, d'où *épargner* et même *protéger*.

נגר. J'ignore l'origine de ce mot, dont le sens doit être *dette, dépense*, ἀνάλωμα. Car je ne pense pas qu'il s'agisse ici de la fonte d'anciennes monnaies; outre que la phrase se construirait plus mal, on ne voit pas où serait le service rendu. La formule דנרין עתיקין = δηνάρια παλαιά correspond à celle qui se trouve sur les médailles pour indiquer la remise faite par l'empereur de l'arriéré dû au fisc. *Vetera sestertia abolita.* Il est vrai qu'on peut aussi la considérer comme désignant une somme en *anciennes espèces*, c'est-à-dire en *aurei* du haut empire, d'un poids supérieur aux pièces de l'époque.

L. 5. עבדבול = Ἀβδίβωλος, *servus Baalis*. בול est une modification orthographique de בל = בעל.

La date correspond au mois d'avril 193.

7.

Grande colonnade. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Wood, VIII, 13. — Inscr. bilingue; Texte grec, *Corpus I. Gr.* 4480. — Waddington, n° 2603.

צלמא דנה די יולים אורליס
שלמלת בר מלא עבדי רב־שירתא
די אקימת לה בולא ודמוס ליקרה
די אסק שירתא מגן מן־כיסה
שנת 569

Cette statue est celle de Julius Aurélius Salmallath, fils de Malé, fils de Abdaï, chef de caravane : elle a été élevée par le sénat et le peuple en son honneur, pour avoir conduit une caravane gratis, à ses frais. Année 569 (257-258).

Ἡ βουλ[ὴ καὶ ὁ δῆμος Ἰ]ούλιο[ν Σεπτ. Σαλμαλ]λαθον Μαλῆ τοῦ [Ἀβδαίου ἀ]ρχέμπορον, ἀνακομισά[μενον τὴν] συνοδίαν προῖκα ἐξ ἰδίων, τειμῆς χάριν. Ἔτους θξφ'.

Cette inscription a déjà été expliquée plusieurs fois (voy. Lévy, *op. cit.*, p. 89); je ne m'y arrêterai donc pas longtemps.

L. 2. שלמלת = Σαλμάλλαθος, *pax Allath*, nom composé avec la déesse Allath, comme les noms bibliques שלמיאל, שלמיה avec les noms divins. Sur la déesse, voyez l'inscription suivante.

מלא = Μαλης, *plenitudo*.

עבדי, *servus* (*Dei*), nom propre très-connu, que l'on lisait jusqu'à présent עברי, *Hebræus*, de manière à faire de Salmallath un Juif. C'est une erreur évidente. La distinction du ד et du ר est faite dans ce texte; j'en ai l'estampage; il n'y a pas de *point diacritique* au-dessus de la lettre en question.

L. 4. אסק, *ascendere fecit*. Aphel de סלק, *ascendere*. La caravane venait donc de Vologésias ou de Charax, comme la plupart de celles que mentionnent les inscriptions; c'est qu'en effet c'étaient les plus importantes : elles portaient les marchandises orientales dont la revente procurait aux Palmyréniens leur principal bénéfice.

שְׁיָרְתָא = συνοδία. Ce mot, que nous avons déjà rencontré associé à d'autres, est ici isolé; il désigne spécialement « la caravane » ; il est dérivé du verbe hébr. שור, *circuire, iter facere*.

מן־כיסה = ἐξ ἰδίων, *de sua pecunia*. כיס veut dire proprement *bourse;* il est dérivé de כנס, *rassembler, recueillir*, ou de ses équivalents כסס, כנס.

8.

Colonnade transversale, au sud de la grande. — Copie de M. Waddington (3 ou 4 lignes manquent au commencement).

[צלמא דנה די .... די אקימו בני...]
כלהון ליקרה בדיל [די שפר להון]
ועבד הו ולשמש אחוהי בא.....
[דנה] עמודין שתא ושריתהון
ו[מ]טלילהון מן כירהון ליקר שמש
[ו]אלת ורחם אלהיא טביא בירח
אדר שנת 440

[Cette statue de N., fils de N., a été élevée par les Beni-N.] tous ensemble, en son honneur, [à cause de ses services envers eux,] et pour avoir, lui et son frère Lishmash, fait faire, à partir de ce...... six colonnes, avec leurs architraves et leur enduit de couleur, en l'honneur de Shemesh et d'Allath, et à cause de sa piété envers les dieux bons. — Mois d'Adar, année 440. (Mars 129).

J'ai restitué le commencement d'après les inscriptions suivantes, n°s 10 et 12.

שרית, *trabs*, peut-être שרית, *caput*, *principium*, et, dans ce cas, *chapiteau* de la colonne.

מטליל, de טליל, *tegere*.

שמש ואלת. Je considère la première lettre de l'avant-dernière ligne comme un ו. La confusion du י et du ו a lieu dans plusieurs textes.

Shemesh est le dieu Soleil; Allath est une divinité femelle dont nous trouverons souvent le nom en composition dans les noms propres, et qui était spécialement adorée par les Arabes; Hérodote l'appelle Ἀλιλάτ, et elle se rencontre dans les inscriptions nabatéennes (voy. plus loin, N. n°s 1 et 6). Le siége principal de son culte paraît avoir été Taïf dans le Hedjaz (Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, I, 272; III, 99, 288); elle était adorée sous la forme d'une pierre carrée blanche ou d'un palmier (Osiander, *Zeitschr. D. Morg. Gesel.*, VII, 480); elle se confondait avec le Soleil; mais, primitivement, אלת n'était que la forme féminine du Dieu אל.

Cette inscription nous apprend la part que prenaient de simples citoyens dans la construction de ces longs portiques qui bordent les rues principales de Palmyre et de la plupart des grandes villes de Syrie bâties à la même époque. Elle nous donne en outre un renseignement très-curieux sur l'emploi de la couleur pour la décoration de l'architecture extérieure.

9.

Même colonnade. — Copie de M. Waddington.

צל[ם ח]ליפי בר אתפני בר חליפי
[די] עבד לה חליפי [ב]ר חגגו בר מלכו
[בדי]ל די [ספ]ר לה ליק[ר]ה....
.. בעמודא דנה ל[מקמ]? ועלוהי
.... די יצא בירח [אד]ר שנת 474

Statue de Heliphi, fils de Etpani, fils de Heliphi élevée par Heliphi, fils de Haggou, fils de Malkou, pour avoir bien mérité de lui en son honneur.... ..... de cette colonne, en place (?) ..... Dans le mois de Adar de l'année 474.

L. 1. חליפי, dérivé de חלף, *præteriit*, se trouve dans une des inscriptions du musée capitolin. אתפני, *retrospexit*.

Il m'est impossible de construire les trois dernières lignes, dont le texte est trop mutilé; il y est question de la réparation ou construction d'une colonne ou d'un portique, comme dans l'inscription précédente.

La date correspond au mois de mars 153.

10.

A la suite : Sur la première de quatre colonnes debout, avec de doubles consoles. — Copie de M. Waddington.

צלמא דנה די עלינא בר צ[פרא] בר [ע]לינא
צ[פרא די] אקימו לה בנ[י ז]בדבול [כלהו]ן
בדיל [די] שפר להון ליקרה בירח אדר
שנת 490

Cette statue est celle de Alaina, fils de Tsepphera, fils de Alaina, fils de Tsepphera, élevée par tous les Beni-Zabdibol, pour avoir bien mérité d'eux : en son honneur. Dans le mois de Adar, de l'année 490 mars (179).

עלינא = Ἀλαίνης, *excelsus*. Cf. Hebr. עליון.

צִפְרָא = Σεφφεράς, *Aurora*, ou *Avis*, si la prononciation est Tsipphara.

Cette inscription a été complétée à l'aide des trois suivantes, qui se rapportent à la même famille, et qui sont accompagnées d'une traduction grecque.

11.

Sur la seconde colonne, à côté de la précédente. — Copie de M. Waddington. Inscr. bilingue; texte grec, Waddington, n° 2594.

צלמא דנה די שריכו בר חירן בר עלינא
צפרא די אקימת לה בולא ליקרה
ועבד בסלמא דנה עמודין שבעא
ותצביתהון כלה ועבד כנונא די נחשא
בירח אדר שנת 490

Cette statue est celle de Soraïkou, fils de Hairan, fils de Alaina, fils de Tsepphera : élevée par le sénat en son honneur. Il a fait faire, à partir de cet escalier, sept colonnes avec tous leurs ornements et des balustrades en bronze, dans le mois de Adar, année 490 (mars 179).

Ἡ βουλὴ Σόραιχον Αἱράνου τοῦ Ἀλαινῆ Σεφφερᾶ εὐσεβῆ καὶ φιλόπατριν καὶ φιλότειμον τειμῆς καὶ εὐνοίας χάριν. Μηνὶ Δύστρῳ ϟυ′ ἔτους.

L. 1. שריכו = Σόραιχος, *otiosus*.

L. 4. סלמא, *scala*. Il faudrait vérifier si en effet il y a un escalier à cet endroit; sinon le mot pourrait être écrit pour צלמא, « à partir de cette statue ». Nous avons encore ici un exemple de construction de portiques par un simple citoyen.

L. 4. כנונא. Je pense que c'est le mot grec κανών, qui se trouve quelquefois avec le sens de *clôture* (*Thesaurus gr. ling.*), et qu'il désigne une balustrade placée entre les colonnes. J'ignore si les colonnes, qui sont encore debout, portent la trace d'une décoration de ce genre.

12.

Sur la troisième colonne. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue : texte grec, Waddington, n. 2595.

צלמא דנה די חירן בר שריכו בר
חירן בר עלינא צפרא [די א]קימו לה!
בני - [ז]בדבול כלהון ל[יקר ···]אבא
ביר[ח] אדר שנת 490

Cette statue est celle de Hairan, fils de Soraïkou, fils de Hairan, fils de Alaina, fils de Tsepphera : elle lui fut élevée par les Beni-Zabdibol tous ensemble, en l'honneur..... père. Mois d'Adar, année 490.

Ἡρώδην τὸν καὶ Αἱράνην Σοραίχου τοῦ Αἱράνου τοῦ Ἀλαινῆ Σεφφερᾶ οἱ ἐγγονεῖς Ζαβδιβωλείων τειμῆς ἕνεκεν. Μηνὶ Δύστρῳ τοῦ ϟυ′ ἔτους.

Tous les éléments de cette inscription se retrouvent dans les précédentes. Hairan portait un double nom ; nous trouverons de nombreux exemples de cet usage ; il n'y a pas nécessairement de corrélation entre le nom grec et le nom sémitique ; rarement l'un est-il la traduction de l'autre ; c'est souvent une assonance plus ou moins vague qui semble avoir déterminé le choix du nom grec, comme ici, *Hérode, Hairan.*

Il est fait mention du même personnage et de sa descendance dans le texte n° 26.

A l'aide de ces divers documents et de l'inscription suivante, on peut construire ainsi qu'il suit le tableau généalogique de la famille :

Tsepphera.
|
Alaina.
|
Tsepphera. — Simon.
| — |
Alaina. — Wahballath.
| — |
Hairan. — Alexandre Iadé.
| — |
Soraïkou *épouse* Marthi.
|
Hérode Hairan.
|
Septimius Alexandre.
|
Julius Aurélius Septimius Iadé.

Le dernier vivait en 264, le premier devait vivre aux environs de l'ère chrétienne ; c'est l'époque à laquelle s'arrêtent tous les documents fournis par les inscriptions de Palmyre.

13.

Sur la quatrième colonne. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue : texte grec, Corp. Inscr. Gr., 4506. — Waddington, n. 2592.

צלמתא דנה [די] מרתי ברת ידא בר והבלת
בר שמעו(ן) די אקים לה שרי]כו בר חירן בעלה]
די מלחת ליקרה בירח אדר שנת 490

Cette statue est celle de Marthi, fille de Iada, fils de Wahballath, fils de Simon, érigée par Soraïkou, fils de Hairan, son mari, après sa mort (?), en son honneur. Au mois d'Adar, année 490 (mars 179).

Μάρθειν Ἀλεξάνδρου τοῦ καὶ [1] Ἰαδῆ τοῦ Οὐαβαλλάθου τοῦ Συμώνου Σώραιχος Αἱράνου ἀνὴρ αὐτῆς μνήμης ἕνεκεν. Μηνεὶ Δύστρῳ τοῦ ϙυʹ ἔτους.

צלמתא, féminin emphatique du substantif צלם, *imago*, particularité curieuse révélée par les inscriptions de Palmyre : quand le personnage représenté est une femme, le mot *statue* reçoit une terminaison féminine (P. n° 29). J'ai cru reconnaître le même fait grammatical dans le dialecte phénicien, sur l'inscription Ire Citienne (*Mél. d'Archéologie orient.*, p. 22).

[1] Jusqu'à présent ce passage se lisait : Καιάδη, dont on faisait un nom propre : le palmyrénien nous donne la véritable lecture.

מרתי = Μάρθεις, *domina mea*. Comparez le nom évangélique Μάρθα.

ידא = Ἰάδης, *manus*.

והבלת = Οὐαβάλλαθος, *dedit Allath*, par élision de l'א initial. Ce nom est très-fréquent à Palmyre, surtout dans la famille d'Odainath; son équivalent grec, en identifiant la déesse Allath avec Minerve, serait Ἀθηνόδωρος.

שמעון = Σίμωνος. Nom tout à fait juif, et qui, rapproché du nom de Marthi, ferait croire que le père et la fille étaient sinon Juifs, du moins alliés aux familles juives qui habitaient la ville. On sait par le témoignage des historiens (voy. Lévy, *Beitr. zur Gesch. der Juden*, p. 294) qu'après la prise de Jérusalem, un certain nombre de Juifs s'établirent à Palmyre et y fondèrent une de ces communautés prospères que l'on rencontre dans les principales villes de l'empire romain. Les inscriptions confirment ces témoignages. Je ne parle pas de celle-ci, qui n'accuse à coup sûr qu'une influence indirecte, mais de textes positifs que nous trouverons plus loin (P. n° 65).

Il est certain que le mari de Marthe est le Soraikou des inscriptions précédentes.

14.

Grand édifice ruiné, qui paraît avoir été un temple; au sud-ouest de l'extrémité de la grande colonnade. Sur le linteau. — Copie de M. Waddington.

····להולא···והולא בנוהי ואחוהי [בירח···] שנת 460 ···· דנין ותצביתה כלה מן כיסאה ···

[Un tel, fils d'un tel, pour son salut], le salut de ....., celui de ses enfants et de ses frères, (a construit dans le mois de) ..... de l'année 460 ..... ces .... et toute son ornementation, de ses deniers.

Ce fragment ne renferme que des mots déjà connus.

La date correspond à l'année 148-149.

15.

Grande colonnade, près du centre, à droite. — Estampage de M. Vignes. — Wood, IV, 9. — Inscription bilingue : texte grec *Corp. Inscr. Gr.*, 4483. — Waddington, n. 2598.

צלם יולים אורלים זבדלא בר מלכו בר מלכו
נשום די הוא אסטרטג לקלניא במיתויתא די
אלהא אלכסנדרוס קסר ושמש כדי הוא תנן
קרספינוס הגמונא וכדי אתילכא ית לגיניא
זבזן סגיאן והוא רב שוק והסך דאין שגיאן
ודבר עמדה שכית ית מטל כות סהד. לה ירחבול
אלהא ואף יוליס (*mot martelé*) די ספא ורחים מדתה
די אקים לה בולא ודמוס ליקרה שנת 554

Statue de Julius Aurélius Zabdila, fils de Malkou, fils de Malkou, fils de Nassoum. Il était stratége de la colonie au moment de l'arrivée du divin Alexandre César; il seconda, pendant son séjour, Rutilius Crispinus le général en chef, au passage des légions, et fit des acquisitions considérables; il était alors préfet du marché, et épargna des sommes importantes; il a bien rempli son devoir .... suivant le

témoignage qu'il a reçu du dieu Iarhibol et de Julius [Philippus], comme ayant nourri et aimé sa patrie. Le peuple et le sénat ont élevé (cette statue) à son honneur, en l'année 554 (242-243).

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Ἰούλιον Αὐρήλιον Ζηνόβιον, τὸν καὶ Ζαβδίλαν δὶς Μάλχου, τοῦ Νασσούμου, στρατηγήσαντα ἐν ἐπιδημίᾳ Θεοῦ Ἀλεξάνδρου καὶ ὑπηρετήσαντα παρουσίᾳ διηνεκεῖ Ῥουτιλλίου Κρισπείνου τοῦ ἡγησαμένου καὶ ταῖς ἐπιδημησάσαις οὐεξιλλατιῶσιν, ἀγορανομήσαντά τε καὶ οὐκ ὀλίγων ἀφειδήσαντα χρημάτων, καὶ καλῶς πολιτευσάμενον ὡς διὰ ταῦτα μαρτυρηθῆναι ὑπὸ Θεοῦ Ἰαριβώλου καὶ ὑπὸ Ἰουλίου [Φιλίππου] τοῦ ἐξοχωτάτου ἐπάρχου τοῦ ἱεροῦ πραιτωρίου καὶ τῆς πατρίδος τὸν φιλόπατριν τειμῆς χάριν. Ἔτους δνφ'.

L. 2. אסטרטגא = Στρατηγός. C'est le mot grec transcrit avec un א prosthétique; la même orthographe se trouve dans les textes suivants (P. n[os] 17, 24).

קלניא = *colonia*. La ville de Palmyre avait reçu le *Jus Italicum* et le titre de *colonie*. Ulpien, à qui nous devons ce renseignement, confirmé par les inscriptions et les médailles, ne dit pas à quel souverain la ville dut cette faveur. Le surnom d'Hadrianopolis, qui lui est donné par Ét. de Byzance, fait supposer que l'empereur Hadrien lui octroya cette grâce lorsqu'il visita la ville en l'année 130 ou 131. L'administration municipale fut sans doute alors organisée sur le modèle des autres colonies italiques, c'est-à-dire avec un pouvoir législatif exercé par le sénat et le peuple, un pouvoir exécutif confié à deux ou quatre magistrats. Le *sénat* et le *peuple*, βουλὴ καὶ δῆμος, sont mentionnés dans un grand nombre d'inscriptions; les magistrats chargés du pouvoir exécutif se nommaient *Stratéges*, Στρατηγοί, comme dans l'Égypte hellénisée. (Letronne, *Recherches sur l'adm. égypt.*, p. 268.)

Les inscriptions nous font connaître trois *stratéges* dont voici les doubles noms par ordre chronologique :

Jul. Aurelius Zenobius, Zabdila, fils de Malkou	242-3
Jul. Aurelius Seleucus, Ogga, fils d'Azizou	254
Septimius Worodes	vers 260
Jul. Aurelius, Nebobal, fils de Soadou	262

Il est curieux de remarquer que trois de ces magistrats, quoique ayant chacun une filiation distincte pendant plusieurs générations, et ne paraissant pas appartenir à la même famille, aient tous porté le surnom romain Jul. Aurelius. Faudrait-il en conclure que la qualité de *colonie romaine* avait été conférée à la ville de Palmyre par Antonin le Pieux, et qu'en souvenir de ce bienfait le premier magistrat de la cité ajoutait à son nom celui du bienfaiteur de la cité?

L. 3. תן, sans doute pour תמן, *ibi*, répondant aux mots grecs παρουσίᾳ διηνεκεῖ, *pendant tout le temps de la présence*, כדי הוא תמן, *cum esset ibi*.

L. 4. הגמונא = ἡγεμών, transcription du grec.

כדי אתילכא ית לגיונא, *cum transirent legiones* = ἐπιδημησάσαις οὐεξιλλατιῶσιν, 3[e] pers. pluriel fémin. du prétér. Ithpael de ילך = הלך, *ire;* la particule ית, employée après le verbe passif, donne au complément la valeur d'un nominatif. Le dernier mot est la transcription de *Legiones;* il ne rend pas le mot grec correspondant ou plutôt le mot latin *Vexillationes* transcrit en lettres grecques; cette expression désigne non les légions, mais les détachements qui allaient rejoindre l'armée, et qui passaient par Palmyre où il fallait les ravitailler.

L. 5. זבין, *emit*. Exemple du י employé comme *mater lectionis*.

חסר, *diminuit, pepercit*. Le mot grec correspondant, ἀφειδήσαντα, a un sens diamétralement

opposé; il signifie *n'ayant pas épargné*. Je crois le palmyrénien plus dans le vrai, car le véritable service municipal consiste à avoir épargné les finances publiques en achetant des approvisionnements destinés à l'entretien des troupes romaines. Nous avons déjà vu le même verbe avec un sens analogue dans le n° 6.

דאזין correspond au grec χρημάτων. Je ne m'explique pas bien son étymologie, à moins que, par une permutation du ד et du ז, il ne soit équivalent à דאזין = דזין, « pièces d'argent » que nous voyons sous le n° 17 assimilées aux drachmes ou deniers romains.

L. 6. Le commencement correspond au grec καλῶς πολιτευσάμενον; c'est pourquoi je lis עמרה *statutum*, *decretum*, et non עמרה, comme sembleraient le vouloir les traces de point visibles au-dessus de la troisième lettre. Le mot suivant est incompréhensible, au moins pour moi; je suis tenté d'y voir une erreur pour שכלית, et de le traduire « avec intelligence », comme Beer (Lévy, p. 81) traduisait le mot שכלתנו, qu'il croyait lire en cet endroit; à moins que l'on ne considère le mot suivant non comme la préposition מטל, mais comme le substantif מְטַל, « *charge* », de נטל, *porter*, et que l'on ne traduise ainsi :

ודבר עמרה שכל ית מטל כות ···	et procura des grains, (et) accomplit avec intelligence sa fonction, suivant. . . . .

ירחבול = Ἰαρίβωλος. Divinité lunaire. Voyez les notes du n° 93.

Il a déjà été remarqué, par les divers savants qui se sont occupés de ce texte, que le fait mentionné au début a trait à la campagne exécutée en 229 par Alexandre Sévère contre les Perses, et que le nom martelé à dessein est celui de J. Philippe l'Arabe, nommé préfet du prétoire cette même année 242-243, meurtrier et successeur de Gordien III l'année suivante, renversé lui-même en 249 par des conspirations militaires qui eurent la Syrie pour point de départ.

16.

Sur une colonne du petit temple de l'Est.]— Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue : texte grec, *Corp. Inscr. Gr.*, n. 4482. — Waddington, n. 2585.

[צלמא דנה די מלא די מתקרא הגרפא]
בר ירחי [בר] רעי די הוא גרמטוס די תרתיא
[ב מ]את [יתא די] הדרי[נוס] אלהא יהב משחא
[ל]בני מד[יתא ול]אסטרטו[יא] ולאכסניא די א[סימת
[בו]לא [ודמוס] די ·········· ובנא הכלא [דנה]
[אס]פרנא [ותצבי]תה כלה מן כיסה לב[על] ש[מן]
ולדד····ש······· מן בני־ירחיעבל
[בירח ניס]ן שנת ב4[4]

Cette statue est celle de Malé, surnommé Agrippa, fils de Iarhaï, fils de Raai, qui était greffier pour la deuxième fois lors du voyage du divin Hadrien : il donna de l'huile aux habitants, aux soldats, aux étrangers : le sénat et le peuple lui ont élevé cette statue, il a. . . . . et fait bâtir avec grand soin le temple et tous ses ornements, de ses deniers, à Baalsamin et à . . . . des enfants de Iariabel. Dans le mois de Nisan de l'année 442 (avril 131).

Ἡ βουλὴ καὶ] ὁ δῆμος Μαλὴν τὸν καὶ Ἀγρίππαν Ἰαραίου τοῦ Ῥααίου γραμματέα γενόμενον τὸ δεύτερον ἐπιδημίᾳ θεοῦ Ἀδριανοῦ, ἄλειμμα παρασχόντα ξένοις τε καὶ πολείταις, ἐν πᾶσιν ὑπηρετήσαντα τῇ τε τῶν στρατευμάτων ὑπο[δοχ]ῇ, καὶ τὸν ναὸν τὸν [τοῦ Ἡ]λίου σὺν τῷ...

L. 1. Je l'ai suppléée d'après le grec.

L. 2. ירחי = Ἰαραῖος, dérivé de ירח, *Luna*, comme שמשי de שמש, nom très-commun à Palmyre, et qui se rattachait au culte du dieu lunaire Iarhibol.

רעי = Ῥααῖος, *familiaris*, nom biblique.

גרממטס = γραμματεύς. Transcription du grec : greffier du sénat municipal.

L. 3. Le voyage de l'empereur Hadrien à Palmyre est placé dans l'année 131 ; mais il règne encore une certaine incertitude sur cette date. Notre inscription pourrait servir à la fixer définitivement, s'il était prouvé qu'elle a été gravée dans cette même année 131. Malheureusement le chiffre des centaines est mutilé; il n'en reste qu'un trait vertical, qui peut aussi bien être la première unité du chiffre 4 que le jambage du chiffre 5. Une légère courbure, que j'avais cru remarquer sur la copie de M. Waddington, m'avait d'abord fait adopter cette dernière lecture, et c'est pourquoi notre inscription, qui chronologiquement aurait dû être la première de ce chapitre, se trouve être la seizième. La date de 231 me paraissait en outre indiquée par l'épithète *divin* donnée à Hadrien, épithète qui d'ordinaire n'était accordée aux empereurs qu'après leur mort; je ne me dissimulais pas d'ailleurs ce qu'avait d'insolite l'érection d'une statue à un fonctionnaire de second ordre, cent ans après l'exercice de cette fonction, et, par conséquent, longtemps après la mort du personnage. Mes savants confrères MM. Waddington et de Witte m'ont fait abandonner cette opinion en me signalant plusieurs exemples du titre de *Dieu* donné à des empereurs vivants par des habitants des villes de l'*Orient*[1]. En Occident, la flatterie ne fut pas poussée aussi loin, et les inscriptions latines ne qualifient jamais de *dieu* qu'un empereur mort.

L. 4. לבנימדינתא. J'ai suppléé la fin de ce mot, qui répond au grec πολείταις.

אסטרטיותא et אכסניא me paraissent la transcription des mots grecs στρατιώταις et ξένοις avec un א prosthétique, formés comme אסטרטגא = στρατηγός.

L. 6. אספרנא. Je crois reconnaître ici ce mot, qui se rencontre sept fois dans le livre d'Esdras, où il a beaucoup exercé la sagacité des commentateurs; il a le sens de *diligenter, studiose, festinanter;* on le retrouve aussi sur le talent d'Abydos[2], avec le sens de *contrôlé, exact;* s'il se confirme qu'on doive le lire ici, ce serait une preuve de l'origine toute araméenne du mot, qui ne serait pas, comme quelques-uns l'ont cru, un emprunt fait par l'écrivain du texte sacré au langage de la Perse.

בעלשמן. Je crois reconnaître ici ce nom divin; il se trouve déjà sur l'inscription bilingue de Tayibeh[3], où il est identifié avec Ζεὺς Κεραύνιος. Ici il répond au nom grec du Soleil-Dieu, Ἥλιος.

L. 7. יריבבל, *Bel sectatus est*.

L. 8. Nous avons expliqué plus haut les raisons qui nous font restituer le chiffre 4 aux centaines de la date.

[1] Entre autres à Auguste et à Trajan, par la ville de Pergame. Eckhel, *Doctr. vet. num.*, II, p. 465-466.
[2] Voyez notre article dans la *Revue archéologique*, janvier 1862, et celui de M. Geiger dans la *Zeitschr. D. M. G.*, XXI, p. 467.
[3] Lévy, *o. c.*, p. 103, et *Z. D. M. G.*, XV, p. 615.

17.

Grande colonnade. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Wood, VI, 12. — Inscription bilingue; texte grec *Corp. Inscr. Gr.*, n. 4484. — Waddington, n. 2601.

בולא ודמוס ליולים אורלים
עגא די מתקרא סלוקוס בר
עזיזו עזיזו שאילא די שמש ושפר
להון באסטרטגותה ומגד לבולא
דינרין רבו ליקרה בירח תשרי שנת 566

Le sénat et le peuple à Julius Aurélius Ogga, surnommé Séleucus, fils d'Azizou, fils d'Azizou, fils de Seila, qui administra à leur satisfaction pendant qu'il était stratége, et s'honora de donner au sénat la somme de dix mille drachmes ; en son honneur. Mois du Tishri année 566 (octobre 254).

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Ἰ]ούλιον Αὐρή[λιον Ὄγγαν τὸν καὶ] Σέλευκον [τοῦ Ἀζίζου Ἀζίζο]υ τοῦ Σεελᾶ......
[καὶ λαμπρ]ῶς στρατ[ηγήσαντα κ]αὶ μαρτυρηθέν[τα... καὶ φιλ]οτειμησάμενον τῇ κρατίστῃ βουλῇ δ[ραχμὰς] μυρίας τειμῆς ἕνεκεν ἔτους ςξφ' Ὑπερβερεταίου.

L. 2. מתקרא, *dictus*, ὁ καὶ, partic. Ithpael de קרא.

L. 3. עזיזו, *fortis*. שאילא, *postulatus*, hebr. שאול, *Saül*.

L. 4. אסטרטגותא, fonction du stratége, subst. formé avec le mot grec στρατηγός transcrit phonétiquement avec une terminaison araméenne.

מגד = φιλοτειμησάμενον. Voy. plus haut, n° 3.

La sœur de Séleucus, nommée Bolana, est mentionnée dans une autre inscription (P. n° 95).

18.

A côté de la précédente. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. Texte grec fruste.

צלמ[א דנה די] עגא בר
עזיזו ע[זיזו] שאילא
די אקים לה בולא ודמוס
ליקרה מן רחמא בירח ניסן
ד שנת 570

Cette statue est celle d'Ogga, fils d'Azizou, fils d'Azizou, fils de Seila : l'ont érigée le sénat et le peuple en son honneur, par amour.

Dans le mois de Nisan de l'année 570 (avril 259).

Le personnage ici mentionné est le même que celui de l'inscription précédente; il ne peut y avoir de doute quant à la valeur des caractères. Nous constatons donc l'existence simultanée de plusieurs types de lettres. Celui-ci était connu par la courte légende du portrait qui se trouve au Louvre [1], et dont M. Lévy a indiqué le sens [2], tout en se trompant sur la valeur de quelques caractères. Je la traduis :

צלם כנרא חבל — **Portrait de Kinora, défunt,**

en faisant remarquer que le *tsadé* et le *heth* sont à peu près pareils, comme dans toutes les

[1] Longpérier, *Catal. des monuments assyriens*, etc., n. 595, p. 111.
[2] *Zeitschr. der D. M. G.*, XV, 615.

écritures palmyréniennes; quant à la formule elle-même, on ne saurait hésiter sur sa signification, en présence des nombreux exemples que nous donnons plus loin, dans le chapitre consacré aux inscriptions funéraires.

Cet alphabet particulier nous est donné en entier par le texte ci-dessus; il est contemporain de celui que j'appellerai l'alphabet officiel.

19.

Colonnade transversale, au sud de la grande. — Copie de M. Waddington.

צלמא דנה די מלכו בר מק[מו]
בר בלעקב (?) ....
[ז]בדעתה בר לשמש מלכו ....
ברה בירח אדר שנת 54.

Statue de Malkou, fils de Moqimou, fils de Belaqah ?..... (élevée par) Zabdeathi, fils de Lishmash, fils de Malkou, (et par N.,) son fils, dans le mois de Adar. Année 54 (mars 23.).

Fragment mutilé et sans grand intérêt, sauf le nom Zabdeathi, qui nous donne un nouvel exemple du culte de la divinité Athi.

Le chiffre des unités de la date est effacé.

20.

Grande colonnade. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, *Corp. Inscr. Gr.*, n. 4495. — Waddington, n. 2604.

לאורלים וורוד הפקא
ובילוטא תדמריא עבד
בלעקב בר חרשא ליקרה
שנת 570

A Aurélius Worod, chevalier et sénateur de Tadmor, (statue) élevée par Belaqab, fils de Harsa, en son honneur. Année 570 (258-259).

Αὐρήλιον Οὐορώδην ἱππικὸν καὶ βουλευτὴν παλμυρηνὸν Βηλάκαβος Ἀρσᾶ τὸν φίλον τειμῆς χάριν ἔτους οφ'.

L. 1. וורוד = Οὐορώδης, nom de forme parthe, porté par plusieurs souverains arsacides.
הפקא = ἱππικός, chevalier romain.
L. 2. בילוטא = βουλευτής, membre du sénat de la ville ou *decurio*.
L. 3. בלעקב = Βηλάκαβος, *quem Bel retinuit* ou plutôt *sustinuit*.
חרשא = Ἀρσᾶς, *sculptor*.

FAMILLE D'ODAINATH.

Les inscriptions qui suivent appartiennent à la famille du célèbre roi de Thadmor; je les ai toutes réunies sur la même planche, même celle du tombeau commun, malgré son caractère funéraire, à cause de la généalogie qu'elle renferme et de l'intérêt qu'il y a à présenter ensemble et chronologiquement tous les documents originaux relatifs aux personnages illustres qui ont sauvé de l'oubli le nom de Palmyre. J'ai également admis dans la même série les textes qui concernent Septimius Worodès, quoique sa parenté avec Odainath ne soit pas très-prouvée; de nombreux et savants historiens l'ont considéré comme le fils d'Odainath, celui qui est appelé Hérode par les auteurs latins; cette opinion a été abandonnée depuis, justement, suivant moi; mais, tout en faisant descendre ce personnage du rang élevé qu'on lui attribuait à tort, je n'ai pas voulu l'expulser complétement d'une famille à laquelle son surnom de Septimius, l'importance de ses fonctions et le nombre de statues qui lui ont été élevées semblent le rattacher.

Je commencerai par donner tous les textes suivant leur ordre chronologique, puis je réunirai dans un même commentaire les considérations historiques qu'ils nous suggèrent.

21.

Linteau de la porte d'entrée du village moderne. — Copie de M. Waddington. — Copie de l'auteur, *Bull. de l'Athenæum fr.*, 1855, p. 35. — Inscription bilingue; texte grec, *Corp. Inscr. Gr.*, n. 4507. — Waddington, n. 2621.

קברא דנה בנא אדינת סקלטיקא בר חירן והבלת נצור לה ולבנוה[י] ולבנאבנוהי לעלמא

Ce tombeau a été construit par Odainath, le sénateur, fils de Hairan, fils de Wahballath, fils de Naçor, pour lui, ses fils et ses petits-fils; à toujours.

Τὸ μνημεῖον τοῦ ταφεῶνος ἔκτισεν ἐξ ἰδίων Σεπτίμιος Ὀδαίναθος, ὁ λαμπρότατος συνκλητικός, Αἱράνου Οὐαβαλλάθου τοῦ Νασσώρου, αὐτῷ τε καὶ υἱοῖς αὐτοῦ καὶ υἱωνοῖς εἰς τὸ παντελὲς αἰώνιον τειμήν.

La date est effacée, mais on peut déduire de l'analogie de cette inscription avec celles qui sont réunies sur notre planche 7 qu'elle a été gravée vers l'année 540 des Sélcucides, soit vers 230 de l'ère chrétienne.

אדינת = 'Οδαίναθος, diminutif de forme arabe de אדן, *oreille*. (Voy. H, nos 2, 3.)

סקלטיקא = συγκλητικός, *senator*. Le sénat romain fut ouvert par Élagabale et Alexandre Sévère à une foule de familles orientales.

נצור = Νάσσωρος, nom de forme arabe, *defensor*.

C'est à tort qu'en publiant cette inscription, en 1855, je refusais de reconnaître dans cet Odainath un parent du célèbre roi de Palmyre; le prénom de Septimius, la qualité de sénateur, la comparaison avec les textes suivants et les rapprochements historiques développés plus loin, m'ont fait abandonner cette opinion évidemment erronée.

22.

Sur une colonne de la grande colonnade. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Wood, V, 11. — Inscription bilingue; texte grec, *Corp. Inscr. Gr.*, 4491, 4492. — Waddington, n. 2600.

צלמא דנה די ספטמיוס חירן בר
אדינת סנקלטיקא נהירא וריש
תדמור די אקים לה אורלים
פלינס בר מריא פלינא רעי פלחא
רב לגיונא די בצרא ליקרה בירח
תשרי שנת 563

Cette statue est celle de Septimius Hairan, fils d'Odeïneth, senateur illustre et prince de Thadmor : érigée par Aurélius Philinus, fils de Marius Philinus Raaï, fils de Phelkha, chef de la légion de Bosra; en son honneur. Dans le mois de Tishri de l'année 563 (octobre 251).

Σεπτίμιον Αἱράνην Ὀδαινάθου τὸν λαμπρότατον συνκλητικὸν ἔξα[ρχόν τε Παλμυ]ρήνων Αὐρήλι[ος Φιλῖνο]ς [Μα]ρ. Ἡλιοδώρου......... στρατιώτης λεγ[εῶνος Κυρηνα]ικῆς τὸν πάτρωνα τειμῆς καὶ εὐχαριστίας χάριν. Ἔτους γξφ'.

L. 2. נהירא = λαμπρότατος, *clarissimus*.

ריש, *caput*, *princeps*, terme un peu vague qui m'a conduit à suppléer ἔξαρχον dans le grec.

L. 4. רעי פלחא. M. Lévy, rapprochant ce groupe du mot grec Ῥαιοδώρου donné par la copie de Wood, en faisait un seul nom propre composé avec la racine פלח, *Deum coluit*, et un nom divin רעי, sorte de personnification de la « bonté » divine. Mais M. Waddington a vérifié sur le monument lui-même que l'avant-dernière lettre de la ligne grecque était un Λ et non un A, et que le mot Ἡλιοδώρου, supposé par Franz, était certain. Dès lors il faut séparer le groupe en deux noms : l'un רעי, que nous connaissons par l'inscription n° 16, où il est transcrit Ῥαεῖος, et l'autre פלחא *cultor* (*Dei*), nom qui se trouve dans la Bible (Neh., 10, 25), et qui a déjà été retrouvé par M. Blau dans l'inscription grecque d'Ipsamboul sous la forme Πελεκος.

L. 5. Il y a divergence entre le palmyrénien et le grec; le premier texte donne à Aurélius Philinus la qualité de chef de légion, רב = *dux* (cf. רב־שירתא = συνοδιάρχης, P. n° 6; רב־חילא = στρατηλάτης, P. n[os] 28, 29), tandis que le second en fait un simple soldat. C'est le texte grec qui paraît être dans le vrai, car un tribun de légion romaine ne pouvait être le client d'un chef arabe.

בצרא, *Bosra*. Le nom de la célèbre capitale de la province d'Arabie est parfaitement clair et avait été méconnu jusqu'ici. La légion qui stationnait dans cette ville était la III[e] Cyrénaïque (*Corpus I. Gr.*, 4651 ; Waddington, n[os] 1942-1956), ce qui permet la restitution du texte grec.

L'orthographe du nom de la ville de Bosra était au deuxième siècle la même qu'aujourd'hui, sauf la terminaison, qui n'a aucune importance; les Arabes l'écrivent بصرا, بصرى, بصرة, ce qui est identique à בצרא. La signification du mot est *forteresse;* il est dérivé de בצר, *couper, séparer,* d'où *fortifier*. Aussi ce nom a-t-il été porté par plusieurs villes; la Bible en mentionne deux, situées à l'est du Jourdain : בצר et בצרה, l'une en Idumée, l'autre dans la tribu de Ruben ; un grand nombre de commentateurs les ont confondues avec notre Bosra, et l'identité d'orthographe semblait leur donner raison. Reland n'était pas de cet avis, et sa thèse, reprise avec de nouveaux arguments par M. Waddington (*Inscr. de Syrie,* n° 1907), me paraît inattaquable.

23.

Grande colonnade, à côté de la précédente. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue ; texte grec, Waddington, n. 2602.

צלם ספטמיום אדינת
נהירא הפטיקא מרן די
אקים לה תגמא די קיניא
עבדא דהבא וכספא ליקרה
בירח ניסן די שנת 569

Statue de Septimius Odainath, illustre consulaire notre maître, élevée par la corporation des orfèvres, qui travaille l'or et l'argent, en son honneur.

Dans le mois de Nisan de l'année 569 (avril 258).

Σεπ[τίμιον Ὀδαίναθον] τὸν λαμ[πρότατον ὑπατικ]ὸν συντέ[λεια τῶν χρυσοχ]όων καὶ ἀργυ[ροκόπων] τὸν δεσπότην τειμῆς χάριν. Ἔτους θξφ', μηνὶ ξανδικῷ.

L. 2. נהירא הפטיקא; le second mot est la transcription du grec ὑπατικός; l'expression complète répond au latin *vir clarissimus consularis*, qualification donnée aux personnages qui avaient rempli la charge de consul, mais qui, sous le bas-empire, était souvent honorifique et n'impliquait pas nécessairement un consulat préalable. En Occident, on ne trouve pas de ces *consulaires honoraires* avant le quatrième siècle, mais en Orient il paraît en exister des exemples plus anciens ; en outre, M. Waddington a constaté qu'en Syrie, dès le deuxième siècle, les légats impériaux portaient le titre de *consularis*, au lieu du titre ordinaire *legatus augusti pro prætore*. (Voyez plus loin, p. 30.)

L. 3. תגמא. C'est le mot grec τάγμα, *ordo*, traduit à son tour dans le texte grec par συντέλεια.

L. 4. עבדא, part. prés. fém. de עבד, *laborare, fingere*, se rapportant à תגמא, mais qui devrait être à l'*état construit*.

24 [1].

Grande colonnade. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Wood, X, 10. — Inscription bilingue; texte grec, *Corp. Inscr. Gr.*, 4496. — Waddington, n. 2607.

ספטמיס ורוד קרטסטס אפטרפא
דוקנרא די אקים ליקרה
יולים או[ר]לים נבובל בר שעדו חירא
אסטרגא די קלניא רחמה
שנת 574 בירח כסלול

Septimius Worod, puissant procurateur ducénaire. (Statue) érigée en son honneur par Julius Aurélius Nébobal, fils de Soadou, fils de Haira, stratége de la colonie, son ami. En l'année 574, mois de Kislul (décembre 262).

Σεπτί[μιον Οὐορώδην τὸ]ν κράτιστον ἐπίτρο[πον Σεβαστοῦ δ]ουκηνάριον Ἰούλιος Αὐρή[λιος Ν]ε[βό]βαλος Σοάδου τοῦ Αἱ[ρᾶ] στρατηγὸς τῆς λαμπροτάτης Κολωνείας, τὸν ἑαυτοῦ φίλον τειμῆς ἕνεκεν. Ἔτους δοφ', μηνὶ Ἀπελλαίῳ.

Pour tout ce qui concerne Septimius Worodes, voyez plus loin, n° 27. Cette inscription est remplie de mots grecs transcrits en lettres palmyréniennes. Ils ont déjà été souvent commentés, et je renvoie au travail de M. Lévy (*op. cit.*, p. 89-92).

[1] L'inscription porte par erreur le n. 25 sur la planche 4.

L. 3. נביבל, *Nebo Dominus*. Nom composé avec le nom du dieu assyrien Nebo. Voyez plus loin d'autres noms du même genre (n° 67).

שעדו, nom très-commun à Palmyre, essentiellement arabe, avec une terminaison nabatéenne. Arab. سعد, سعيد, سعود, *fortunatus*, *felicitas*.

חירא, nom arabe, خير, *bonus*, *nobilis*, avec terminaison araméenne.

L. 5. כסלול=כסלו, *kislew*, orthographe ordinaire du nom du neuvième mois juif, que les Syriens ont remplacé par *Kanoun I*.

25 [1].

Grande colonnade. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Inscr. bilingue; texte grec, Waddington, n. 2606.

צלמא דנה די ספטמיוס
ורוד אפטרפא דוקנרא די
קסר מרן די אקים לה
בולא ודמים ליקרה
בירח ניסן די שנת 574

Cette statue est celle de Septimius Worod, procurateur ducénaire de César, notre maître, érigée en son honneur par le sénat et le peuple. Dans le mois de Nisan de l'année 574 (avril 263).

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Σεπτίμιον Οὐορώδην τὸν κράτιστον ἐπίτροπον [Σεβ]άστου.......... Δουκηνάριον......

L. 3. קסר = *Cæsar*.

מרן, *Dominus noster*. Nous avons déjà vu cette qualification appliquée à Odainath, n° 23; nous la retrouverons n[os] 28 et 29.

26.

Grande colonnade. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Wood, VIII, 16, en a donné une copie très-incomplète. — Inscription bilingue; texte grec, *Corp. Inscr. Gr.*, n. 4499. — Waddington, n. 2610.

ספטמיוס ורוד קרטסטוס אפטרפא
דקנרא וארגבטא אקים יוליס
אורליס ספטמיוס ידא הפקים
בר אלכ[ס]נ[ד]רוס הירן סריכו ליקר
רחמה וקיומה בירח ניסן די
שנת 575

Septimius Worod, puissant procurateur ducénaire et argabed.

(Statue) érigée par Julius Aurélius Septimius Iadé, chevalier, fils d'Alexandre, fils de Hairau, fils de Soraikou, en l'honneur de son ami et de son patron.

Dans le mois de Nisan de l'année 575 (avril 264).

Σεπτίμιον Οὐορώδην τὸν κράτιστον ἐπίτροπον Σεβάστου δουκηνάριον καὶ ἀργαπέτην Ἰούλιος Αὐρήλιος Σεπτίμιος Ἰάδης ἱππικὸς Σεπτιμίου Ἀλεξάνδρου τοῦ Ἡρώδου ἀπὸ στρατιῶν, τὸν φίλον καὶ προστάτην, τειμῆς ἕνεκεν. Ἔτους εοφ', μηνεὶ ξανθικῷ.

L. 2. ארגבטא = Ἀργαπέτης. Titre dont l'interprétation a été l'objet de nombreux commentaires, mais n'a jamais été trouvée jusqu'à présent d'une manière satisfaisante. Barthélemy

[1] Marquée n. 24 sur la planche 4.

l'a comparée au titre persan *Arzabed;* et en effet, la terminaison בז paraît bien la transcription du mot بد, *chef*, par lequel se termine un grand nombre de noms de fonctions à la cour de Perse. D'après un travail de M. Patkinian (*Journal asiatique*, fév.-mars 1866, p. 114), ce mot est rendu dans les transcriptions arméniennes par la syllabe *Pet*, et en grec par πέτης ou πέτης; ainsi *Arzabed* devint en arménien *Hazarapet*, et en grec Ἀζαραπάτης. Quant à la première syllabe, elle correspond, d'après M. Ch. Schefer, au persan ارك = *arx, forteresse;* le titre اركبد signifierait *commandant de place.*

L. 5. קים̄, προστάτης, *patronus*, de קים, *stabilire, vivificare*, Paël de קום—קים, *stare, vivere.* D'après la comparaison du grec et du palmyrénien, on voit que Hairan, fils de Soraïkou, s'appelait aussi Hérode; nous avons déjà rencontré ce personnage dans l'inscription n° 12, datée de l'an 179, et nous avons donné le tableau de sa famille. Sept. Iadé était son petit-fils; lui et son père avaient pris leurs noms dans la ligne maternelle.

27.

Grande colonnade. — Estampage de M. Vignes. — Copie de M. Waddington. — Wood, IX, 17, en a donné une copie très-incomplète. — Inscription bilingue; texte grec, *Corp. Inscr. Gr.*, n. 4498. — Waddington, n. 2609.

ספטמיוס ורוד קרטסטוס
אפטרפא דקנרא וארגבתא
אקים יוליס אורליס שלמא
בר קסינא בר מעני הפסא
ליקר רחמה וקיו[מה]
ירח ניסן שנת 578

Septimius Worod, puissant procurateur ducénaire et argabed.

(Statue) érigée par Julius Aurélius Salma, fils de Cassianus, fils de Mannaï, chevalier, en l'honneur de son ami et de son patron. Dans le mois de Nisan de l'année 578 (avril 267).

Σεπτίμιον Οὐορώδην τὸν κράτιστον ἐπίτροπον Σεβάστου δουκηνάριον καὶ ἀργαπέτην Ἰούλιος Αὐρήλιος Σάλμης Κασσιανοῦ τοῦ [Μαν]ναίου ἱππεὺς Ῥωμαίων, τὸν φίλον καὶ προστάτην. Ἔτους ηοφ', μηνεὶ ξανθικῷ.

L. 3. שלמא = Σάλμης, *Par.*

L. 4. מעני, de ענה, *exaudiens*, nom très-commun à Palmyre.

Outre les quatre inscriptions bilingues qui précèdent, il existe une inscription grecque en l'honneur du même personnage; l'une (*C. I. Gr.*, 4497; Waddington, n° 2608) est du mois d'avril 266; la transcription palmyrénienne qui l'accompagnait est en partie effacée : il n'en reste que des fragments sans intérêt, des mots communs aux textes précédents. L'autre (*C. I. Gr.*, 4485; Waddington, n° 2583) n'est pas datée, mais paraît un peu antérieure aux cinq autres, lesquelles vont de décembre 262 à avril 267. Septimius Worodès était procurateur ducénaire de l'empereur, c'est-à-dire employé du fisc impérial, au traitement de 200,000 sesterces (25 à 30,000 francs). On a cru que l'empereur dont il s'agit ici était Odainath; mais c'est une erreur. En admettant qu'Odainath ait jamais porté le titre d'Auguste, Σέβαστος, ce qui ne me paraît pas certain, il ne l'aurait reçu qu'en 264 (voy. plus loin, p. 31), et la première des inscriptions susdites est de 262. L'empereur dont Worodès était le procurateur est Gallien, et les dates des inscriptions sont bien d'accord avec la durée du règne de ce prince seul (260-268). La fonction fiscale en elle-même était peu importante; à elle seule elle n'aurait pas valu à Worodès des honneurs aussi considérables et des statues aussi multipliées, si sa situation personnelle ne lui avait permis de rendre des services à la ville et

d'occuper les premières charges municipales. Sa fortune était considérable, car il organisa à ses frais plusieurs caravanes; il fut directeur des approvisionnements, puis stratége, c'est-à-dire premier magistrat de la colonie; il avait en outre la présidence des banquets sacrés du collége des prêtres de Bel.

Quant à son origine et à sa famille, les inscriptions sont complétement muettes; mais la forme de son nom, porté par plusieurs rois parthes, et son titre non sémitique d'Argabed, me font penser qu'il était Parthe ou peut-être de la nation arménienne que nous voyons toujours alliée à la fortune de Palmyre (voy. Vopiscus, *Aurelian.*, 27, 28). Son prénom Septimius fait en outre supposer qu'il sera entré par alliance dans la famille alors toute-puissante d'Odainath. Quelques historiens et archéologues ont supposé qu'il était fils d'Odainath, et l'ont identifié avec le prince que les auteurs classiques nomment Hérode : cette supposition est sans aucun fondement; elle repose sur l'assimilation des noms Worode et Hérode, assimilation contredite par la distinction que les inscriptions elles-mêmes établissent entre Ἡρώδης et Οὐορώδης (P. n° 12, 20, *C. I. Gr.*, 4499) et par le caractère même du personnage. Suivant Tréb. Pollion (*Trig. Tyran.*, 15), Hérode était un homme efféminé, adonné aux raffinements et aux débauches du luxe oriental, et non le négociant actif et militant, l'employé fiscal, le magistrat municipal dont les inscriptions nous montrent la vie occupée et guerrière. Il y a d'ailleurs incompatibilité entre les fonctions de procurateur ducénaire et la qualité d'un fils de souverain associé par son père à la royauté.

28.

Grande colonnade, près du centre, à gauche. — Copie de M. Waddington. — Estampage de M. Vignes.

צלם ספטמיום אד[ינת] מלך מלכא ומתקננא די מדיתא כלה ספטמיא זבדא רב־חילא רבא וזבי רב־חילא די תדמור קרטסטא אקים למרהון בירח אב די שנת 582	Statue de Septimius Odainath, roi des rois, regretté de la patrie tout entière. Les Septimiens Zabda, général en chef, et Zabbai, général de Thadmor, puissants, l'ont élevée à leur maître, dans le mois de Ab de l'année 582 (août 271).

L. 1. מלך מלכא, *Rex Regum,* titre officiel et bien oriental d'Odainath; c'est celui que portent sur leurs monnaies les rois de Perse, Arsacides et Sassanides, adversaires du roi de Palmyre. Les trois dernières lignes ont leur explication dans la transcription grecque qui accompagne l'inscription suivante, dont le contexte est identique.

L. 2. מתקננא, participe Ithpael (ou passif) d'un verbe קנן; or ce verbe en araméen signifie « faire son nid »; il ne peut être question de lui ici, mais du verbe hébr. קין ou קנן, « chanter », qui possède une forme redoublée קונן, avec le sens de « pleurer, se lamenter », d'où מקוננות, « pleureuses ». (Jér., IX, 16).

ספטמיא = Σεπτίμιοι; pluriel emphatique se rapportant aux deux noms propres qui suivent.

L. 3. זבדא = Ζάβδας, *donum* (*Dei*).

רב־חילא = στρατηλάτης, *dux exercitûs.*

זַבַּי = Ζαββαῖος, se trouve deux fois dans la Bible (Esr., X, 28; Neh., III, 20), où l'on a cru que c'était une erreur pour זכי; notre texte prouve que ce nom existe réellement; son étymologie est incertaine.

די תדמור « de Thadmor », rendu en grec par ἐνθάδε, « en ce lieu ».

קרטסטא = κράτιστοι, plur. emph. appliqué à l'adjectif grec aramaïsé.

29.

Colonne à côté de la précédente. — Copie de M. Waddington. — Estampage de M. Vignes. — Inscription bilingue; texte grec copié par moi en 1854 (*Bull. de l'Ath. Fr.*, 1855, p. 35). — Waddington, n. 2611.

צלמת ספטמיא בתזבינה ידתא וזדקת
מלכתא ספטמיוא זבדא רב־חילא
רבא וזבי רב־חילא די תדמור קרטסטוא
אקים למרתהון בירח אב די שנת 582

Statue de Septimia Batzebinah, pieuse et juste reine. Les Septimius Zabda, général en chef, et Zabbaï, général de Thadmor, puissants, l'ont érigée à leur souveraine. Dans le mois de Ab de l'année 582 (août 271).

Σεπτιμίαν Ζηνοβίαν τὴν λαμπροτάτην εὐσεβῆ βασίλισσαν Σεπτίμιοι Ζάβδας ὁ μέγας στρατηλάτης καὶ Ζαββαῖος ὁ ἐνθάδε στρατηλάτης, οἱ κράτιστοι τὴν δέσποιναν. Ἔτους βπφ' μηνεὶ λῴῳ.

L. 1. צלמת = *statua*, mis au féminin parce qu'il désigne une statue de femme (voyez plus haut, n° 13).

בתזבינה = Ζηνοβία, nom sémitique de la reine Zénobie. Sa signification est « *mercatoris filia* »; un nom de même forme se trouve plus loin, n° 84.

La fin de l'inscription est identique à la précédente, excepté les deux pluriels emphatiques, qui sont terminés en וא.

Les renseignements fournis par les auteurs grecs et latins sur l'histoire d'Odainath et de Zénobie sont incomplets et souvent contradictoires; de nombreux savants ont cherché à mettre d'accord leurs assertions, à les éclairer à l'aide des monuments, des inscriptions et des médailles. Sans les indiquer tous, il me suffira de citer l'abbé Renaudot [1], Vaillant [2], Eckhel [3], Lenormant [4], Longpérier [5], Oberdick [6], et en dernier lieu M. le docteur de Sallet, qui, dans un excellent travail [7], a complétement épuisé la question au point de vue numismatique. Je ne saurais en ce moment reprendre en détail tous les problèmes de cette histoire; mais je dois indiquer les solutions fournies par les nouveaux documents épigraphiques qui viennent d'être commentés.

Pour la première fois, nous avons deux documents authentiques d'Odainath, l'un du mois d'avril 258 (n° 23), où il est qualifié *consulaire;* l'autre du mois d'août 271 (n° 28), écrit après sa mort, et qui nous donne son dernier titre officiel, *Roi des Rois.* Ceci nous prouve déjà qu'il ne portait pas le titre d'*Auguste*, contrairement à une assertion, d'ailleurs fort contestée, de Trébellius Pollion (*Gallienus*, 12); ce nom de Σέβαστος, סבסטס, était, comme nous l'avons vu (n°s 25 et 27), réservé à l'empereur Gallien, avec lequel Odainath ne rompit jamais.

Ces deux inscriptions, rapprochées des textes n°s 21 et 22, établissent en outre une distinction formelle entre les deux Odainath qui y sont mentionnés. La progression des titres, progression correspondant à l'importance croissante de la famille, indique l'ordre chronologique des personnages. Le premier Odainath est simplement *sénateur;* son fils Hairan ajoute à la qualité de sénateur celle de *chef*, ריש, de la ville de Palmyre; le second Odainath est déjà traité

[1] *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, II, 474, 548.
[2] *Ib.*, II, 543, 534.
[3] *Doctr. vet. num.*, VII, 488.
[4] *Revue numismatique*, 1846.
[5] *Lettres du baron Marchant.*
[6] *Zeitschr. D. Morgenl. Gesell.*, XVIII, 746.
[7] *Die Fürsten von Palmyra*, Berlin, 1866.

de מרן, *notre seigneur*, en 258, et reçoit de Rome le titre de *consulaire*, c'est-à-dire la plus haute dignité de l'empire; il a la souveraineté de fait, à laquelle le titre de *roi, roi des rois,* vient bientôt donner la consécration officielle.

Malheureusement les inscriptions ne nous indiquent pas le lien de parenté qui existait entre les deux Odainath. Mais un passage déjà cité du continuateur anonyme de Dion Cassius [1] nous apprend que l'un était le père de l'autre. D'après cet historien, le premier Odainath aurait été tué par Rufin au moment où il méditait une révolte; ce Rufin était sans doute le commandant des forces romaines dans ces parages; poursuivi pour ce meurtre auprès de l'empereur par le jeune Odainath, Rufin s'excusa en alléguant les projets subversifs du père, et sembla prédire la grandeur future du fils en disant : « Plût au ciel que l'empereur me permît de le débarrasser aussi du fils! » Une allusion à cet événement me paraît exister dans un passage non remarqué jusqu'à présent de Trébellius Pollion (*Trig. Tyr.*, Cyriades); il y est dit que Cyriades, le premier et le plus inconnu des trente tyrans, s'était réfugié chez Sapor, roi de Perse, et que de là il avait excité Odainath à la révolte, avant d'avoir entraîné Sapor sur le territoire romain : « Odenatum primum, deinde Saporem ad Romanum solum traxit. » Il ne peut être question ici d'Odainath le jeune, l'adversaire déclaré des Perses et l'auxiliaire fidèle des Romains; l'événement se rapporterait donc au premier Odainath et à ses velléités de soulèvement étouffées dans le sang par Rufin. Quant à la date de ce meurtre, elle se placerait entre l'année 241, avénement du roi Sapor au trône de Perse, et l'année 251, époque à laquelle, suivant notre inscription n° 22, le chef de Palmyre n'était plus Odainath, mais son fils Hairan.

Hairan était sans doute l'aîné des fils (τοῖς υἱοῖς, inscr. n° 21) d'Odainath, et, suivant l'usage ordinairement suivi à Palmyre, il portait le nom de son grand-père. Il y ajoutait le *Gentilicium* « Septimios » donné sans doute à sa famille par Septime Sévère, pour des services rendus à l'empire pendant la guerre contre les Parthes. Il dut mourir jeune, et le pouvoir passa entre les mains de son frère Odainath.

Le jeune chef, averti par la fin tragique de son père, ou séduit par le prestige des grandeurs romaines, associa sa fortune à celle de l'empire. Il abandonna la politique de neutralité qui avait fait la fortune commerciale, sinon la gloire de Palmyre, et adopta une politique militante qui devait amener la ruine de sa patrie, tout en sauvant à jamais son nom de l'oubli.

Dans la lutte qui mettait aux prises les Perses et les Romains, il prit parti pour les Romains. Quand Valérien, en l'année 258, marcha contre les Perses, il s'arrêta sans doute à Palmyre. Palmyre était une étape ordinaire des troupes romaines, et un lieu de ravitaillement dans leurs expéditions orientales (P. n°s 15, 16). C'est alors que l'empereur conféra à Odainath la dignité de « consulaire » (P. n° 23). Fut-ce une simple faveur, un de ces consulats honoraires ou *codicillaires* si fréquents après le quatrième siècle, mais très-rares au troisième, ou bien le chef arabe exerça-t-il réellement une charge qui donnait droit à ce titre? C'est ce qu'il est bien difficile de savoir. Il n'est pas impossible qu'Odainath ait été consul *suffectus*, puisque sa famille était déjà sénatoriale; peut-être même fut-il Légat de Syrie, comme Avidius Cassius qui, avant d'être rebelle, fut *Légat consulaire* de Syrie sous Marc-Aurèle, et auquel les inscriptions donnent ce même titre de λαμπρότατος ὑπατικός. Je ne saurais décider la question, mais j'engage à lire ce que M. Waddington a écrit sur ce sujet (*Inscr. Syr.*, n°s 2212, 2602). Quoi qu'il en soit, Odainath ne tarda pas à se montrer digne de la faveur impériale en san-

[1] Müller, *Fragm. hist. græc.*, IV, 195, éd. Didot.

vant les débris de l'armée romaine, et, s'il ne put arracher Valérien des mains de Sapor, il sut au moins arrêter le vainqueur et le rejeter au-delà de l'Euphrate.

Enhardi par ces succès, Odainath prit le titre de *roi*, מלך, et donna la dignité royale à sa femme Zénobie, ainsi qu'à Hérode, son fils d'un premier mariage : « assumpto nomine regali cum uxore Zenobia et filio majore cui nomen Herodes » (Treb. Poll., *Trig. Tyr.*, 14); « rex Palmyrenorum » (id. *Gallien.*, 10). Mais il se garda bien de rompre avec Gallien : « nec defuit tamen reverentia circa Gallienum » (*id.*, *ibid.*), et c'est comme représentant de la puissance impériale qu'il soumit tout l'Orient : « quasi Gallieni partes ageret » (*id.*, 3, et *Trig. Tyr.*, 13), faisant tuer au nom de l'empereur le prétendant Quiétus, fils de l'usurpateur Macrien, envoyant à Rome les prisonniers qu'il faisait, soit sur les Perses, soit sur les généraux révoltés, et procurant ainsi à l'indolent Gallien les faciles honneurs d'un triomphe usurpé. Les inscriptions sont en cela d'accord avec l'historien ; elles nous montrent (P. n° 25) le nom de l'empereur toujours respecté à Palmyre, même au milieu des plus grands succès d'Odainath, et la qualification de מרן, *notre seigneur*, donnée à la fois à l'empereur de Rome et au roi de Thadmor. En reconnaissance de tant de services, Gallien reconnut la puissance d'Odainath, et, en l'année 264, il l'associa à l'empire (Treb. Poll., *Gal.*, 10); même, si l'on en croit Tréb. Pollion, à la suite d'une nouvelle campagne contre les Perses, dans laquelle Nisibe, Carrhes et Ctésiphon étaient tombées entre les mains des Palmyréniens, Odainath reçut le titre d'*Auguste* et le droit de battre monnaie. Cette assertion a été très-contestée, et nous avons vu en effet qu'elle est contredite par les monuments; il est probable que le titre donné au roi de Palmyre fut celui d'*Imperator;* cette qualification est celle qui revient le plus souvent sous la plume même de Tréb. Pollion; Zonaras (*éd. Paris.*, p. 631-633) et le Syncelle (*id.*, p. 382) ne se servent que de l'expression Στρατηγός.

Odainath se disposait à marcher contre les Scythes, qui avaient envahi l'Asie Mineure, lorsqu'il fut tué par Mæonius (מעני, nom éminemment palmyrénien), son cousin, dit Tréb. Pollion (*Trig. Tyr.*, 16), mais bien plutôt son neveu (ἀδελφόπαις, suivant Zonaras), le fils de ce Hairan qu'il avait remplacé. La date de cet événement est donnée par les médailles frappées à Alexandrie au nom de Wahballath et d'Aurélien ; l'année 1 d'Aurélien coïncide avec l'année 4 de Wahballath ; Aurélien étant monté sur le trône en mai 270, la première année égyptienne de son règne est celle qui court du 29 août 269 au 28 août 270; la première année de Wahballath, c'est-à-dire l'année de la mort d'Odainath, est donc l'année 266-267.

Odainath laissait trois fils vivants et en bas âge : Wahballath, Herennianus et Timolaüs; ces trois noms sont tout à fait palmyréniens, והבלת· חירן et תימאלא; les deux premiers sont bien connus par les inscriptions; le troisième peut être considéré comme composé avec le nom de la divinité « Thaimi » que nous avons trouvée dans plusieurs noms propres (voy. P. n° 3); il signifierait *Thaimi deus meus,* et serait de la forme des noms bibliques אליאל· אליה, du nom palmyrénien אלהבל. On peut aussi le rapprocher du nom propre arabe تيم الله *servus Dei*. Wahballath portait en outre, suivant l'usage de Palmyre, le nom grec Athénodore, nom d'une signification identique au sien. Ce fait a été parfaitement prouvé par M. de Sallet, à l'aide des médailles et d'une inscription grecque [1] (*C. I. Gr.*, n° 4503 b).

Wahballath succéda à son père sous la tutelle de sa mère Zénobie. Tréb. Pollion s'est trompé en disant que la reine gouverna au nom de Timolaüs et d'Herennianus ; Vopiscus (*Aurelian.*, 38) prend soin de corriger cette erreur, et les documents lui donnent entièrement raison. Outre les médailles, qui sont toutes au nom de Wahballath, il existe deux inscriptions grec-

[1] Gravée sur une borne milliaire, près de Djebeil (Byblos), et non à Palmyre, comme l'a indiqué par erreur le *Corpus*; copiée pour la première fois par Krafft (*Topographie Jerusal.*, pl. II, n. 25); le monument semble avoir été détruit depuis quelque temps.

ques de la régence; la première, déjà citée plus haut, est ainsi restituée par M. de Sallet (*op. cit.*, p. 29, 42) :

[Αὐτοκράτορι Καίσαρι Αὐρηλιανῷ Ἀρχιερεῖ μεγίστῳ ὑπάτῳ] Ἀνθυπάτ[ῳ Πατρὶ] πα[τρίδος] ἀνεικήτῳ Σεβάστῳ καὶ Σεπτιμίᾳ Ζηνοβίᾳ Σεβάστῃ μητρὶ τοῦ [στρατη]γοῦ ἀηττήτου καὶ [αὐτο]κράτορος Οὐαβαλλά[θου] Ἀθηνοδώρου.

La seconde a été copiée par M. Waddington (*Inscr. Syr.*, n° 2628) sur un tronçon de colonne, à côté des trois grands autels élevés au milieu du désert, sur la route de Palmyre à Émèse (voy. plus loin, n° 124). Elle est ainsi conçue :

Διὶ ὑψίστῳ καὶ ἐπηκόῳ
ἡ πόλις ὑπὲρ σω-
ΤΗΡΙΑϹ ϹΕΠΤΙΜΙΑϹ ΖΗΝΟ
ΒΙΑϹ ΤΗϹ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΗϹ
ΒΑϹΙΛΙϹϹΗϹ ΜΗΤΡΟϚ ΤΟΥ
λαμπροτάτου βασιλέως
Οὐαβαλλάθου Ἀθηνοδώρου.

Malgré les lacunes de la fin, le sens du mot Μητρὸς est parfaitement clair; il est donné par le texte précédent.

Cette inscription et notre n° 29 prouvent qu'à Palmyre Zénobie, suivant l'exemple de son mari, ne porta pas le titre d'*Augusta*, et se contenta de la qualification beaucoup plus orientale de *reine*, מלכתא; c'est là son titre officiel. En dehors de Palmyre, on rencontre son nom accompagné de la qualification impériale Σεβάστη, d'abord sur l'inscription ci-dessus reproduite de Djebeil, puis sur quelques médailles[1] frappées à Alexandrie. Ces deux anomalies peuvent s'expliquer : la première, par une flatterie de ceux qui ont élevé la borne milliaire; M. L. Renier a cité (*Mélanges d'épigraphie*, p. 174) plusieurs exemples de cas semblables; la seconde, par l'état de guerre ouverte qui existait entre Zénobie et Aurélien, lorsque ces monnaies furent frappées; elles sont de l'année 5, et, selon toute apparence, de la seconde moitié de cette année, c'est-à-dire de l'an 271. A cette époque, la rupture était consommée et la guerre imminente; Zénobie n'avait plus de ménagements à garder vis-à-vis de l'empire, et prit, comme par défi, le titre impérial sur les monnaies frappées dans la province impériale d'Égypte. Les monnaies de Wahballath fournissent des renseignements identiques : tant que la paix existe, la tête d'Aurélien, avec le titre d'Auguste, figure au revers des pièces, mais cette même année 5 (270-271) l'effigie d'Aurélien disparaît, et la qualification d'*Augustus*, Σέβαστος, vient remplacer, à la suite du nom de Wahballath, la longue énumération de titres qui désignait jusque-là sa position souveraine, mais subordonnée.

Cette énumération de titres, tous écrits en abrégé, a beaucoup excité la curiosité des numismatistes, depuis le P. Hardouin et le président Bouhier[2] jusqu'aux savants de nos jours; c'était un petit problème numismatique que chaque génération se transmettait, et dont la solution définitive n'a été trouvée que par M. de Sallet; je la reproduis ici d'après

[1] Voyez Lenormant, Longpérier, Sallet, o. c.
[2] *Lettre à M. le B. D. L. B.*, Dijon 1729.

son travail (p. 15 et suiv.); voici d'abord la légende complète, telle qu'elle se trouve sur les monnaies latines et les monnaies grecques :

VABALATHVSVCRIMDR
ΙΑCΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟCΑΘΗΝΟΥΑΥΤCΡΩ

M. de Sallet l'interprète ainsi :

VABALATHVS Vir Consularis Romanorum IMperator Dux Romanorum.

Ἰούλιος Αὐρήλιος Cεπτίμιος ΟΥΑΒΑΛΛΑΘΟCC ΑΘΗΝΟδωρος Ὑπατικὸς ΑΥΤοκράτωρ Cτρατηγὸς ΡΩμαίων.

Cette interprétation me paraît excellente; elle est confirmée, quant au titre qui aurait pu paraître le plus contestable, celui de *consulaire*, par la découverte que nous avons faite du même titre porté par Odainath (P. n° 23); il résulte pour moi, de cette coïncidence, que Wahballath a simplement inscrit sur ses monnaies la liste des titres romains portés par son père, et j'en conclus, à l'appui de ce que j'ai dit précédemment, qu'Odainath n'a jamais été appelé *Auguste*, mais *Imperator, Dux*, Αὐτοκράτωρ, Στρατηγός.

Les dernières monnaies de Wahballath sont de l'année 5 (270-271); les monnaies de Zénobie seule sont de cette même année : la reine figure seule aussi sur notre inscription n° 29 du mois d'août 271. J'en conclus que Wahballath est mort à la fin de 270, et que Zénobie a continué de régner au nom de ses jeunes enfants Herennianus et Timolaüs. Ainsi s'explique l'erreur de Tréb. Pollion au sujet de ces princes; ils ont figuré seuls avec leur mère au triomphe d'Aurélien; le nom de leur frère aîné, mort et oublié, ne fut pas prononcé en cette circonstance et disparut de la tradition recueillie vingt-cinq ans plus tard par l'historien des trente tyrans. L'accord des inscriptions et des médailles nous permet de rétablir sur ce point les faits et les dates.

L'inscription n° 29 nous donne en outre le véritable nom de Zénobie; elle s'appelait « Batzebinah »; Zenobia est un nom grec qu'elle avait ajouté au sien, suivant l'usage de Palmyre, à cause d'une certaine analogie de son ou à cause d'une parenté avec l'un des nombreux Zenobios dont les inscriptions nous apprennent l'existence. Le nom grec était le plus connu, c'est celui qui a prévalu dans l'histoire; c'est le seul qui ait été recueilli par les écrivains classiques, et même par les auteurs arabes sous la forme Zaynab. Quant à l'origine de cette femme célèbre, elle reste aussi inconnue que par le passé; l'inscription est muette : son silence est peut-être une flatterie; du vivant même de la reine de Thadmor, la vive imagination des Arabes se plaisait à lui chercher dans l'histoire ou la légende des ancêtres dignes d'elle; peut-être y aurait-il eu un contraste trop indiscret entre la généalogie vraie et la généalogie supposée; on est tenté de le croire en comparant le nom fort peu aristocratique de « Batzebinah » aux noms illustres auxquels Zénobie elle-même cherchait à rattacher sa famille, Cléopâtre, Didon et Sémiramis (Tréb. Poll., 26, 29).

Les deux généraux Zabda et Zabbai, auteurs de nos deux inscriptions n[os] 28 et 29, appartenaient à cette famille Septimia qui tenait le premier rang à Palmyre; ils étaient donc parents de Zénobie par son mari Odainath. Ils sont mentionnés dans les auteurs anciens qui ont raconté l'histoire de ce temps, mais avec une confusion qui résulte de la ressemblance des noms et de l'incertitude des textes. Suivant Tréb. Pollion (*Claud.*, 11), l'Égypte fut en-

vahie en 268-269 par Sabba et Timagène; suivant Zosime (*Hist.*, I, 51), au contraire, ce fut Zabdas qui commandait l'armée palmyrénienne en cette circonstance; les inscriptions donnent raison à l'historien grec, mais elles ne jettent aucun jour sur les événements assez obscurs de cette campagne. Voici comment ils sont racontés par les historiens : Zosime dit que les Palmyréniens, appelés par un Égyptien nommé Timagène, s'emparèrent de ce pays; qu'un certain Probus, chargé par l'empereur Claude de poursuivre les pirates de la Méditerranée, apprenant cette conquête, débarqua en Égypte, se mit à la tête des mécontents, battit la garnison palmyrénienne; mais, défait à son tour par un stratagème de Timagène, se donna la mort; Zonaras et le Syncelle abrégent ce récit en conservant le nom de Probus. Suivant Tréb. Pollion, les Égyptiens, commandés par un certain Probatus, repoussèrent d'abord l'attaque des Palmyréniens; mais, Probatus ayant été tué par les ruses de Timagène, les Égyptiens se rendirent à l'empereur romain, *Romano imperatori*, et jurèrent fidélité à Claude absent. Une ingénieuse hypothèse de M. Mommsen (Sallet, *F. V. Palmyr.*, p. 44), suggérée par les médailles, met d'accord ces assertions en apparence contradictoires. D'après ce savant, le *Romanus imperator* de T. Pollion n'est autre que Wahballath, et Probatus était un usurpateur qui avait profité des campagnes de Claude II contre les Goths pour se déclarer indépendant; Zénobie, suivant encore en ce moment la politique d'Odainath, aurait envoyé des troupes combattre le rebelle, le vaincre et ramener l'Égypte sous l'autorité de Rome, que Wahballath représentait alors dans ces parages.

L'avénement d'Aurélien (mai 270) arriva sur ces entrefaites; le nouvel empereur reconnut la conquête de l'Égypte, et Wahballath fit alors frapper à Alexandrie ces monnaies qui portent son nom comme *Imperator* et le nom d'Aurélien comme *Augustus*. Un an après, la guerre était déclarée; Aurélien chargea Probus, le même qui fut depuis empereur, d'enlever l'Égypte aux Palmyréniens (Vopiscus, *Probus*, 10). La ressemblance des noms Probatus et Probus a induit la plupart des historiens en erreur, et a fait confondre en une seule deux campagnes d'un résultat si différent. La première avait donné l'Égypte aux Palmyréniens, la seconde les en chassa pour toujours. Sept. Zabda les commandait sans doute encore en cette circonstance, d'où je conclus que cette malheureuse campagne eut lieu après le mois d'août 271, époque à laquelle il faisait encore parade de sa puissance sur le marbre des colonnes de Palmyre.

Pendant que Zabdas se faisait battre en Égypte, Zabbai essayait en vain d'arrêter la marche victorieuse d'Aurélien en Syrie. Il commandait avec Zénobie l'armée qui fut défaite près d'Émèse « pugnatum est contra Zenobiam et *Zabam socium ejus* », dit Vopiscus (*Aurelianus*, 25); certaines éditions portent *sociam ejus*, ce qui a fait considérer Zaba ou Zebba comme une femme, parente de Zénobie, compagne de ses périls et de sa gloire.

Les auteurs arabes ont adopté cette erreur et l'ont compliquée encore de toutes les légendes et de tous les écarts d'imagination sous lesquels ils travestissent les grandes figures historiques au point de les rendre méconnaissables. Suivant eux, l'héroïne de cette époque, qui commandait sur l'Euphrate et régnait à Thadmor, s'appelait Zebba, et avait pour sœur Zaynab[1], femme non moins courageuse qu'elle et qui l'aidait à défendre ses villes contre les tribus du désert. Je ne me hasarderai pas à suivre leurs récits et à démêler la part de l'histoire et celle de la fiction dans les merveilleuses aventures qu'ils prêtent à ces deux personnages; mais il me semble évident qu'il y a eu confusion dans leurs souvenirs; que, des parents Zénobie et Zabbaï, ils ont fait les sœurs Zebba et Zaynab, attribuant au lieutenant

[1] Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. II, p. 30, 40, 192.

le sexe et la gloire de la souveraine. Les termes de nos inscriptions semblent confirmer encore cette opinion. Zabbai était le général *de Thadmor;* il avait pour mission de commander dans la capitale et de la protéger, tandis que Zabdas, *le général en chef*, portait ses armes au dehors et défendait les conquêtes lointaines de Zénobie. Ses fonctions devaient le mettre en contact journalier avec les Arabes, qui, alors comme aujourd'hui, nomades et pillards, menace permanente pour la sûreté de Palmyre et de ses caravanes, nécessitaient de la part du gouverneur de la ville une surveillance incessante; de là sans doute ces luttes obscures, ces combats inconnus, ces gloires ignorées qui tiennent une si grande place dans les légendes arabes et qui s'augmentaient de toutes les rivalités de tribus, de toutes les passions domestiques du désert. Zabbaï fut probablement mêlé à toutes ces querelles, et à son nom, le plus connu sans doute des Arabes, s'est attachée la gloire de la reine Zénobie avec tout le prestige qui accompagne l'histoire des femmes guerrières.

Les historiens arabes diffèrent tous quant à l'origine qu'ils donnent à Zebba ou Zaynab; suivant M. Caussin de Perceval, l'opinion la plus répandue serait qu'elle était fille ou femme d'*Amr*, fils de *Zharib*, fils de *Hassan*, fils d'*Odheyna*, chef de tribu des Benou-Samayda, établi sur les confins de la Syrie, où il aurait été l'allié des Romains et leur auxiliaire contre les Parthes. Ces analogies ont conduit le savant historien des Arabes à identifier cet Odheyna avec le premier Odainath de Palmyre, et Amr, fils de Zharib, avec Odainath, mari de Zénobie; s'il avait connu nos inscriptions, qui donnent la véritable généalogie de ce prince, il n'aurait pas poussé aussi loin ses rapprochements. Il faut renoncer, je crois, à vouloir faire concorder les renseignements légendaires et contradictoires des Arabes avec les données absolues de l'épigraphie; il suffit donc de constater que les aventures de Zénobie et de sa famille ont leur part dans les événements qui ont contribué à former la légende des Benou-Samayda, et c'est ce que M. Caussin de Perceval a établi avec l'autorité de son érudition et de son talent.

Je n'ai pas à raconter ici les derniers incidents de la vie de Zénobie, sa vigoureuse résistance, sa fuite avec Zabbaï, son arrestation sur les bords de l'Euphrate, la prise et la destruction définitive de Palmyre par les légions gauloises d'Aurélien; tous ces détails appartiennent à l'histoire; le bruit qu'ils ont fait dans le monde, l'éclat qu'ils ont jeté sur le nom des combattants et des victimes, donnent un intérêt particulier aux monuments qui les ont vus et qui attestent la véracité des historiens; il nous suffit d'avoir fait connaître quelques monuments nouveaux et d'avoir ajouté ainsi aux archives authentiques de la ville célèbre qui, après avoir occupé quelques instants la scène du monde, occupe encore l'imagination du voyageur et de l'archéologue par l'incomparable majesté de ses ruines et le prestige de ses souvenirs.

D'après ce qui précède, je crois qu'on peut établir comme suit le tableau généalogique et chronologique de la famille d'Odainath :

Nassor.
|
Wahballath.
|
Hairan.
|
Septimius Odainath I.

- Sept. Hairan, † c. 255.
  - Ma'nnaï (Mæonius), † 267.
- 1re femme = Sept. Odainath II, † 266-67. = Batzebinah Zénobie, detr. en 273.
  - (de la 1re femme) Hérode, † 266-67.
  - (de Zénobie) Wahballath Athénodore, † 271.
  - (de Zénobie) Hairan (Herennianus).
  - (de Zénobie) Thaimela (Timolaus).

Vers 200. Hairan, auxiliaire de Septime Sévère dans la guerre des Parthes, reçoit le gentilitium *Septimius*.

A une époque indéterminée, sans doute sous Alexandre Sévère, la famille reçoit la dignité sénatoriale.

Vers 250. Sept. Odainath I, sénateur, essaye de s'affranchir de la domination romaine; il est tué par Rufin.

251. Sept. Hairan, son fils, sénateur et *chef* de Palmyre, allié des Romains.

258. Sept. Odainath II, qualifié de *vir clarissimus consularis* et de *seigneur* de la ville.

260. Sa première victoire sur les Perses; il prend le titre de *roi*.

264-265. Gallien reconnaît son autorité. Il prend le titre oriental de *Roi des Rois*, et le titre romain d'*Imperator*.

266-267. Odainath est assassiné avec son fils aîné, Hérode, par Mæonius.

29 août 266-267. Première année du règne de Wahballath Athénodore et de sa mère Zénobie.

267-269. Extension de leur puissance. Conquête de l'Égypte par Septimius Zabda.

Mai 270. Avénement d'Aurélien. Wahballath reconnu en Égypte et en Syrie comme *Vir Consularis, Imperator et Dux* (Στρατηγός) *Romanorum*. Quatrième année de son règne.

29 août 270. Commencement de la cinquième année.

271. Rupture avec Aurélien. Wahballath prend le titre d'Auguste et meurt avant le mois d'août. Zénobie règne au nom de Herennianus et de Timolaüs.

Automne 271. Commencement des hostilités. Zabda est battu en Égypte.

272. Zénobie et Sept. Zabbaï sont battus à Émèse par Aurélien.

272-273. Siége et prise de Palmyre.

---

§ 2.

INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES.

30.

Wadi-el-Qobour. — Tombeau en forme de tour, grossièrement bâti. — Textes gravés assez négligemment sur deux plaques encastrées, l'une, *a*, dans la face sud; l'autre, *b*, dans la face nord. — Copie de M. Waddington.

b.	*a.*
קברא דנה די עתנ[תן]	קברא דנה די
בר כהילו די בנו ע[ל]ו[ה]	עתנתן בר כהילו די
ברהי כהילו וחירן	בנו עלוהי בנוהי
ברהי די [מן] בני־מ[י]תא	כהילו וחירן בנוהי
בירח כ[נון] שנ[ת] 304	די מן בני־מיתא
	בירח כנון שנת 304

Ce tombeau est celui de 'Athinatan, fils de Kohilou, bâti pour lui, par ses fils Kohilou et Hairan, ses fils : de la tribu des Beni-Maitha. Dans le mois de Kanoun, année 304.

Les deux textes sont semblables, sauf la variante בנוהי = ברהי, qui nous montre à Palmyre l'emploi simultané de בן et de בר pour signifier le mot *fils*. Quant aux suffixes, on sait que dans tous les dialectes araméens ils subissent de nombreuses variations orthographiques.

עתנתן = *Athi dedit*, de même forme que יהונתן. Nous retrouvons ici la déesse 'Athi.

כהילו = *Validus*. Forme diminutive arabe. Comp. les noms « Kahil et Koheilah » (Wüstenfeld, *Register* etc., p. 264-268).

בני־מיתא. Nom de tribu, ou plutôt de famille, car il désigne un groupe d'habitants domiciliés à Palmyre, plutôt qu'un groupe d'Arabes nomades; les inscriptions suivantes renferment un assez grand nombre de noms de même forme; ils ne correspondent à aucun des noms de tribus arabes laissés par les historiens, ce qui nous confirme encore dans notre opinion sur le caractère urbain de ces familles; dans les textes grecs, l'expression בני est traduite tantôt par οἱ ἐγγονεῖς, tantôt par ἡ φυλή.

Cette inscription est la plus ancienne qui nous soit parvenue des ruines de Palmyre; elle date du mois de Kanoun 304 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire du mois de novembre de l'an 9 avant notre ère. On remarquera en effet que la forme de l'écriture est un peu différente de ce qu'elle sera plus tard; elle se rapproche un peu plus des anciens types araméens. La différence est surtout sensible pour la lettre ה. Les lettres sont plus anguleuses, caractère qu'elles conserveront encore pendant plus d'un siècle. Comparez surtout les différentes formes du י.

31.

Wadi-el-Qebour. — Linteau arraché à un tombeau détruit. — En une seule ligne. — Copie de M. Waddington.

נפשא דה די בנא מקימו בר זבידא בר ירחי
די מן בני חטרי לה ולבנוהי ולבניבנוהי
ליקרהון לעלמא בירח כנון שנת 440

Ce tombeau a été bâti par Moqimou, fils de Zebeïda, fils de Iarkhi, de la tribu des Beni-Hatari, pour lui, ses enfants et ses petits-enfants : en leur honneur, à toujours. Dans le mois de Kanoun, année 440 (novembre 128).

נפשא, *monumentum sepulcrale;* l'emploi du mot נפש, pour désigner un tombeau, est commun à toutes les épigraphies sémitiques. M. Lévy l'a signalé le premier sur les épitaphes palmyréniennes de l'Algérie (voy. *op. cit.*, p. 109); je l'ai retrouvé depuis dans les inscriptions nabatéennes (voy. plus loin, H, n° 1), et M. Lenormant, dans les inscriptions himyaritiques (*Bulletin de l'Acad. des inscr. et bell.-lett.*, 1867). Je lis aussi de même le premier mot des deux plus anciennes épitaphes juives de la Crimée, celles qui portent les n° I et IX du recueil de M. Chwolson (18 *Hebr. Grabschriften.* Saint-Pétersb., 1865).

בני־חטרי. Nom de famille ou de tribu.

32.

Groupe de tombeaux au sud de la ville; un seul porte une inscription, sur une tablette encastrée dans le mur extérieur. C'est la suivante (copie de M. Waddington) :

קברא דנה בת עלמא
די עתעקב בר גדיא
בר עתעקב די מן פחד
בני־מיתא די בנא
בחיוהי ליקרה וליק[ר]
בנוהי על גדיא אבו[ה]
בירח ניסן שנת 367

Ce tombeau, demeure éternelle, est celui de A'thiaqab, fils de Gadia, fils de A'thiaqab, d'une fraction de la tribu des Beni-Maitha, qu'il a bâti de son vivant, en son honneur et en l'honneur de ses enfants, pour Gadia, son père. Dans le mois de Nisan de l'année 367 (avril 56 apr. J.-C.).

L. 2. עתעקב = *Athi sustinuit* (voy. n° 5, 19, 30).

גדיא = *fortunatus.*

L. 3. פחד. M. Nœldeke (*Zeitschr. D. Morg. Ges.*, XIX, 639) a parfaitement reconnu que ce mot, déjà employé dans l'inscription palmyrénienne n° 1, d'Oxford, était le mot arabe فخذ, qui désigne une fraction de tribu : *pars tribus, hominum maxime propinquorum* (Freytag, *Lex. Arab. Lat. s. verb.*).

33.

Wadi-el-Qebour. — Grand tombeau. L'inscription *b* est gravée au-dessus de l'entrée; l'inscription *a* sous une niche dans laquelle il y a une figure couchée et trois debout. — Copie de M. Waddington.

b. בירח סיון שנת 351 ········· קברא דנה די כיתות
בר תימרצו בר כיתות בר תימצא רבא די מן פחד בני ······
··בול די עבד לה ולבנוהי לעלמא

Dans le mois de Sivan de l'année 351 (juin 40).... ce tombeau est celui de Kithoth, fils de Thaimartso, fils de Kithoth, fils de Thaimitsa, le grand, de la fraction de tribu des Beni-... bol : il l'a fait construire pour lui et ses enfants, à toujours.

a. [בירח] סיון שנת 351
[צלמי]א אלן די כיתות בר
[תימר]צו ודי מישא ברת
[מלכו] אתתה ודי לשמש
[ברה] ודי שלמן ברה ודי
[מלכו] עלימה

Dans le mois de Sivan de l'année 351.
Ces portraits sont ceux de Kithoth, fils de Thaimartso, — de Misha, fille de Malkou, sa femme, — de Lishmash, son fils, — de Salmon, son fils, — et de Malkou, son fils en bas âge.

Ces deux inscriptions se complètent l'une par l'autre; il n'y a d'arbitraire que le nom de Malkou, que j'ai supposé pour combler deux lacunes; nous verrons plus loin que l'un des enfants portait ordinairement le nom de son grand-père maternel.

כיתות, de כתת, *contundere.*

La première lettre du nom du père me paraît être un ת plutôt qu'un ק. תימרצו est un nom que nous avons déjà rencontré n° 6, et traduit par *Grata Thaimi.*

Il en est de même du nom du grand-père, dont je lis la première lettre ת et le nom תימצא; je crois reconnaître le même personnage, caractérisé par son épithète רבא, *le grand* ou *l'aîné*, dans le tableau généalogique de la famille d'Élabel (voy. plus loin, n° 49); il y a concordance entre les dates.

Le nom de la tribu est en partie effacé; ne serait-ce pas les בני־זבדבול, que nous avons déjà rencontrés n° 10, ἐγγονεῖς Ζαβδιβωλείων?

Les inscriptions grecques fournissent encore un nom de tribu avec une terminaison semblable, φυλὴ Μαθθαβωλίων (Waddington, n° 2579); on pourrait le transcrire בני־מתבול.

34.

Wadi-el-Qebour. — Sur la porte d'un grand tombeau. — Copie de M. Waddington.

קברא דנה עבד בני ואלהשא ואדאום בני־תימשא בר־בני די מתקרה אדונא להון ולבניהון
ליקרהון די בת עלמא בירח ניסן שנת 390

Ce tombeau a été construit par Bani, Éléassa et Edaom, enfants de Thaimassa, fils de Bani, surnommé Adona, pour eux et leurs enfants, en leur honneur, comme demeure éternelle. Dans le mois de Nisan de l'année 390 (avril 79).

בָּנִי, *exstructus*, nom biblique.
אלהשא, pour אלה נשא, *Deus sustulit*. Voy. plus loin, n° 70.
תימשא, *Thaimi sustulit*.
מתברה pour מתברא, exemple de la permutation du א et du ה.

35.

Groupe de tombeaux au nord-ouest de la ville. Tombeau adossé à la colline qui supporte le château arabe. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, Waddington, n. 2613.

קברא זנה ומערתא [ד]י בנא
מלכו בר מקימו בר ב[ולבר]ך חרמ(?)
לה ולב[נו]הי ול[בני אח]ו[הי] ליקרה
ון [ל]עלמא שנת 391

Ce tombeau et l'hypogée sont l'œuvre de Malikou, fils de Moqeimou, fils de Bolbarak, consacrés : pour lui, ses enfants et les enfants de son frère, en leur honneur, à toujours. Année 391 (79-80).

Τὸ μνημεῖον τοῦτο καὶ σπήλεον αὐτοῦ ᾠκοδόμησεν Μαλιχὸς Μοκείμου τοῦ Βωλβαράχου φυλῆς Κλαυδιάδος, αὐτῷ καὶ υἱοῖς αὐτοῦ καὶ ἀδελφοῦ εἰς τειμὴν αἰωνίαν. Ἔτους αϟτ'.

מערתא = σπήλαιον, *spelunca*. Il s'agit d'une grotte sépulcrale creusée dans les flancs de la colline à laquelle est adossé le tombeau en forme de tour. Ces grottes sont assez nombreuses; l'une d'elles porte une inscription grecque (Wadd. n° 2625) commençant par les mots τὸ σπήλαιον ὤρυξεν, qui rendent mieux que le palmyrénien כרא l'action de tailler le rocher; elles se composent de chambres funéraires entourées de sarcophages évidés dans la masse et situés deux à deux sous de grandes niches; elles ont été décrites par un jeune et intelligent voyageur, M. Raphaël Bernoville (*Dix jours en Palmyrène*, p. 119). Leur disposition intérieure rappelle plutôt celle des hypogées de la Cœlésyrie, que celle des tombeaux de la Palestine et de la Phénicie.

בלברך = Βωλβάραχος, *Bel benedixit*. Cf. ברכיה. Ce mot a été restitué d'après le grec.

חרם, *Sacrum*, *devotum*. Nous avons déjà rencontré ce mot (P. n° 3) correspondant à ἀνάθημα. La ligne 3 a assez souffert, et nous l'avons rétablie d'après le grec; je crois que les deux premières lettres de la ligne 4 doivent également être corrigées et appartenir au dernier mot de la ligne précédente.

36 *a*.

Wadi-el-Qebour. — Au-dessus de la porte d'un grand tombeau à cinq étages [1]. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, *Corpus Inscr. Gr.*, 4504. — Waddington, n. 2614.

בירח ניסן שנת 394
קברא דנה בנא ימלכו בר מקימו אקליש בר מלכו
אבנית בר בלעקב בר מיכא בר מתא תדמריא לה
ולבנוהי ולבני בנוהי ליקרהון עד עלמא

Dans le mois de Nisan de l'année 394 (avril 83). — Ce tombeau a été bâti par Iamlikou, fils de Moqeimou Aqaleish, fils de Malikou Abenith, fils de Belaqab, fils de Mika, fils de Mattha, citoyen de Thadmur, pour lui, ses enfants et ses petits-enfants, en leur honneur, à toujours.

[1] Voy. *Syrie centrale*, *Architecture*, pl. 26.

Μνημεῖον αἰώνιον γέρας ᾠκοδόμησεν Ἰάμλιχος Μοκείμου τοῦ καὶ Ἀκκαλείσου τοῦ Μαλίχου εἴς τε ἑαυτὸν καὶ υἱοὺς καὶ ἐγγόνους. Ἔτους δϟτ', μηνὶ Ξανδικῷ.

L. 2. ימליכו = Ἰάμλιχος, *Regem* ou *possessorem constituit.*

אקליש = Ἀκκάλεις, *attenuavit*, surnom de Moqeimou; voy. plus bas, 36 *b*.

L. 3. אבבית. Ce surnom n'a pas d'équivalent dans le texte grec; il signifie *milvus*, « oiseau de proie ». (Buxt., *Lex.* 15.)

מיכא, *quis est sicut* (*Deus*). Nom tout à fait hébraïque.

בתא, *donum* (*Dei*), id.

36 *b*.

Même tombeau. — Sous la niche qui décore la façade. — Copie de M. Waddington.

דכרנא דנה די הו יקר בת עלמא בנא ימליכו בר מקימו די מתקרא אקליש בר מלכו בר בלעקב
תדמריא ליקר בנוהי ובני בנוהי עד עלמא בירח ניסן שנת 394

Ce monument est une demeure d'honneur éternelle. Il a été bâti par Iamlikou, fils de Moqeimou, surnommé Aqaleish, fils de Malikou, fils de Belaqsb, de Thadmor, en l'honneur de ses enfants et petits-enfants, à toujours. Dans le mois de Nisan, année 394 (avril 83).

Le commencement trouve son explication dans le texte grec qui accompagne une formule identique de l'épitaphe n° 63. Il faut seulement changer le premier mot grec et le remplacer par μνημεῖον, équivalent de דכרנא.

Τὸ μνημεῖον τοῦτο ἐστιν αἰώνιος τειμῇ τάφος.

L'expression יקר בת correspond à τειμῇ τάφος; le mot בת, avec un sens funéraire, se rencontre dans plusieurs inscriptions phéniciennes.

37.

Wadi-el-Qebour. — Au-dessus de la porte d'un grand et beau tombeau. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, *Corpus Inscr. Gr.*, 4505. — Waddington, n. 2615.

קברא דנה בנא אלהבל ומעני ושכיי
ומלכו בני והבלת בר מעני אלהבל
להון ולבניהון בירח ניסן שנת 414

Ce tombeau a été bâti par Elabel, Ma'nnaï, Sokayi et Malikou, fils de Wahballath, fils de Ma'nnaï, fils d'Elabel, pour eux et leurs enfants. Dans le mois de Nisan de l'année 414 (avril 103).

Τὸ μνημεῖον ἔκτισαν Ἐλαβῆλος Μανναῖος Σοχαίεις Μάλιχος Οὐαβαλλάθου τοῦ Μανναίου τοῦ Ἐλαβῆλου αὐτοῖς καὶ υἱοῖς. Ἔτους διυ', μηνὸς Ξανδικοῦ.

L'intérieur du tombeau est décoré avec la plus grande richesse (voy. Wood, *Ruins of Palmyra*, pl. LVI et LVII), et renferme un grand nombre d'inscriptions copiées par M. Wad-

dington; je les reproduis sous les numéros suivants, à l'exception des nos 49, 50, 51 et 52, qui ont été dessinés d'après des estampages de M. Vignes.

Au fond de la salle, on voit une grande niche dans laquelle était un lit, avec le portrait du personnage principal, et sans doute aussi les portraits d'une partie de sa famille. Au-dessus il y a deux rangées d'inscriptions qui correspondaient à ces portraits.

Rangée inférieure :

38.

צלם מעני טליא
בר והבלת

Portrait de Ma'nnai le jeune, fils de Wahballath.

39.

צלם מעני בר
אלהבל בר והבלת

Portrait de Ma'nnaï, fils de Elabel, fils de Wahballath.

40.

צלם אלהבל בר
שכיי בר והבלת

Portrait d'Elabel, fils de Sokayi, fils de Wahballath.

41.

צלם והבלת בר
שכיי בר והבלת

Portrait de Wahballath, fils de Sokayi, fils de Wahballath.

42.

צלם אתפני בר
מעני בר והבלת

Portrait de Ethpani, fils de Ma'nnai, fils de Wahballath.

Rangée supérieure :

43.

צלם והבלת בר
מעני בר והבלת

Portrait de Wahballath, fils de Ma'nnai, fils de Wahballath.

44.

צלם בלעקב בר
אלהבל בר והבלת

Portrait de Belaqab, fils de Elabel, fils de Wahballath.

45.

צלם והבלת בר
מלכו בר והבלת

Portrait de Wahballath, fils de Malkou, fils de Wahballath.

46.

צלם והבלת בר
אלהבל בר והבלת

Portrait de Wahballath, fils de Elabel, fils de Wahballath.

47.

צלם אלהבל בר
מעני בר אלהבל

Portrait d'Elabel, fils de Ma'nnaï, fils d'Elabel.

48.

Au-dessus de la porte d'entrée, à l'intérieur, à côté d'un buste.

צלם בל[עקב] בר אלהבל
[בר והבלת] בר מעני
אנ·מלא····ש

Portrait de Belaqab, fils d'Elabel, fils de Wahballath, fils de Ma'nnaï.
. . . . .

Sous la niche du fond, il y a deux rangées de bustes, et sous chacun d'eux une inscription avec couleur rouge au fond des lettres. Ce sont les portraits des femmes de la famille.

Rangée inférieure des bustes de femmes. Le deuxième manque : il a été brisé, ainsi que son inscription.

49.

שגל ברת שכיי בר שלמן בר תימ[צא]
רבא אתת והבלת בר מעני

Ségol, fille de Sokayi, fils de Salmon, fils de Thaimitsa l'aîné, femme de Wahballath, fils de Ma'nnaï.

50.

···חת ברת והבלת בר מעני

. . . hot, fille de Wahballath, fils de Ma'nnaï.

51.

אמתצא ברת בלעקב בר נשא
אתת אלהבל בר והבלת

Amthitsa, fille de Belaqab, fils de Nasa, femme d'Elabel, fils de Wahballath.

52.

בלתיחן ברת אתפני אתת
מעני בר והבלת

Belthihan, fille d'Ethpani, femme de Ma'nnaï, fils de Wahballath.

Rangée supérieure :

53.

אמתא ברת
אלהבל בר והבלת
אתת שכיי בר
והבלת

Amtha, fille d'Elabel, fils de Wahballath, femme de Sokayi, fils de Wahballath.

54.

עתי ברת שלמלת
בר מעני אתת מלכו
בר והבלת

A'thai, fille de Selmallath, fils de Ma'nnaï, femme de Malkou, fils de Wahballath.

55.

הדירת ברת מעני
בר והבלת

Hadirath, fille de Ma'nnai, fils de Wahballath.

56.

שגל ברת שכיי [בר]
והבלת אתת בל[עקב]
בר אלהבל והבלת

Ségol, fille de Sokayi, fils de Wahballath, femme de Belaqab, fils d'Elabel, fils de Wahballath.

Au-dessus de la porte de l'escalier qui mène à l'étage supérieur il y avait cinq autres bustes de femmes disposés sur deux rangs, et accompagnés des inscriptions suivantes :

Rangée inférieure :

57.

שנל ברת
אלהבל בר
והבלת
הלת והבלת
בר מלכו
בר והבלת

Ségol, fille d'Elabel, fils de Wahballath, femme de Wahballath, fils de Malkou, fils de Wahballath.

60.

שגל ברת מלכו בר
והבלת בר מעני

Ségol, fille de Malkou, fils de Wahballath, fils de Ma'nnaï.

Rangée supérieure. — Elle a un peu souffert : le cinquième buste a entièrement disparu, ainsi que son inscription.

58.		59.	
ברת	. . fille	אמתא ברת	Amtha, fille de
אלהבל בר	d'Elabel, fils de	שכיי בר	Sokayi, fils de
והבלת בר	Wahballath, fils de	וחבלת	Wahballath. . .
מעני	Ma'anni. . . .	. . . .	. . . .

La plupart des noms propres qui composent la série précédente ont déjà été rencontrés; nous signalerons les suivants :

אלהבל = Ἐλαβῆλος, *Deus est Bel*, de même forme que le nom biblique אליהו, Ἠλίας.

מעני = Μάνναιος, *exaudiens*, de ענה.

שכיי = Σοχαΐος; étymologie douteuse.

והבלת = Οὐαβάλλαθος, *donum Allath.*

תימצא. J'ai complété ce nom, n° 49, d'après l'inscription n° 33, où il s'agit du même personnage caractérisé par son épithète רבא. Le nom est composé avec celui du dieu Thaimi et contracté de תימי יצא, *Thaimi exortus est* (P. n° 3).

Les noms de femme sont :

שגל, *conjux, conjux regia.*

אבמא, signification douteuse; l'avant-dernière lettre pourrait être un ת.

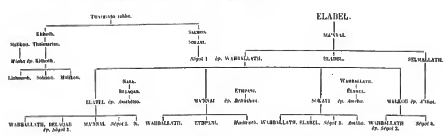
אמתא, *cultrix* (*Deæ*). Comparez אמתעשתרת, *cultrix Ashthoreth*, nom de la mère du roi de Sidon Eschmunazar.

בלתיהן, *Beltis gratia*. בלת est la forme féminine du dieu בל, de même que בעלת = Βααλτίς; est la forme féminine de בעל : au fond, ces divinités sont identiques, et Bel n'est qu'une modification orthographique de Baal, spécialement adoré en Mésopotamie et en Chaldée. Belthis, la déesse compagne de Bel, a un caractère lunaire : elle était spécialement adorée par les Sabiens : il est tout naturel de voir son nom entrer ici dans la composition d'un nom de femme.

הדירת, *ornata, honorata.*

סעדי, *fausta* (cf. P., n° 5).

Nous avons pu, à l'aide de toutes ces inscriptions, construire le tableau généalogique de la famille d'Élabel; il n'est complet que pour la branche de Wahballath, à laquelle seule appartiennent les personnages ensevelis dans le tombeau.



On voit par ce tableau que les Palmyréniens, comme la plupart des populations sémitiques, recherchaient les alliances de famille. Presque tous les mariages mentionnés sont entre cousins germains. On voit aussi comment se choisissaient les noms des enfants.

L'aîné des garçons reçoit ordinairement le nom de son grand-père paternel, et le second celui de son grand-père maternel ; s'il y en a davantage, on remonte dans la série des aïeux.

La fille aînée, d'après le même principe, s'appelle comme sa grand'mère paternelle.

Ce tableau peut servir de commentaire au fait évangélique relatif à saint Jean-Baptiste (Luc. I, 59-61) et à l'étonnement des voisins de Zacharie, en le voyant donner à son fils un nom qui n'était porté par « aucun des membres de sa famille ».

61.

Wadi-el Qebour. — Sarcophage de pierre sur lequel sont sculptés cinq bustes, accompagnés chacun d'une inscription. — Copies de M. Waddington.

מלכו בר חגגו והבלת	*a.*	Malkou, fils de Haggou, fils de Wahballath.
פחא בר ······· חגגו בר מלא והבלת חבל	*b.*	Pekha, fils de ..... fils de Haggou, fils de Malé, fils de Wahballath. Mort.
פחא בר ······ נשא חגגו ·אמה חבל.	*c.*	Pekha, fils de ... fils de Nasa, fils de Haggou, fils de ..... Mort.
חגגו [בר נש]א ···········	*d.*	Haggou, fils de Nasa. ....
פחא בר ····· ·············	*e.*	Pekha, fils de. .....

פחא, *laqueus.*

חגגו, *festus.*

חבל, *mortuus.* Ce mot termine plusieurs inscriptions funéraires. Voyez celle du Louvre mentionnée plus haut dans les notes du n° 18, et les inscriptions palmyréniennes d'Algérie citées dans Lévy, *op. cit.*, p. 109.

62.

Cimetière musulman. — Sur une petite stèle. — Copie de M. Waddington.

דכיר בעלי ורחמ[י ח]בל הו ו ו דכיר הל···	Souvenir de mon époux, aimé, mort, lui et .... et souvenir. ....

63.

Wadi-el-Qebour. — Sur un linteau de porte provenant d'un grand tombeau ruiné. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue; texte grec, Waddington, n. 2618.

[נפשא] דה די הו יקר בת עלמא קברא דנה די בנא זבדעתה בר זבדלא בר ידי ליקרה ול[י]קר
בנוהי וב[נ]אב[נו]הי לעלמא בירח כנון שנת 494

Ce monument est une demeure d'honneur éternelle. Ce tombeau a été bâti par Zabdaathi, fils de Zabdila, fils de Iaddai, en son honneur et en l'honneur de ses enfants et petits-enfants, à toujours. Dans le mois de Kanoun de l'année 494 (novembre 182).

Τὸ κτίσμα τοῦτο ἔστιν αἰώνιος τειμῆ τάφος ἔκτισεν Ζαβδαάθης Ζαβδιλᾶ τοῦ Ἰαδδαίου εἰς τειμὴν αὐτοῦ καὶ υἱῶν καὶ υἱώνων εἰς τὸ παντελές. Μηνὶ δειῷ τοῦ γπυ΄ ἔτους.

Ce personnage est le même que nous avons déjà vu figurer, n° 5, comme chef d'une caravane venant de la Characène. L'importance de son tombeau confirme ce que nous avons dit de la place considérable occupée dans la cité par ces entrepreneurs de transports.

La date du texte grec est 483; elle n'est pas d'accord avec la date palmyrénienne; il y a eu erreur du lapicide.

64.

Wadi-el-Qebour. — Linteau brisé en deux morceaux, à quelques pas du précédent. — Copie de M. Waddington.

בת מקברתא דה בנא זבידא בר מקימו זבידא .... לה ולבנוהי ולבנאבנוהי
לעלמא בירח כנון שנת 461

Cette demeure sépulcrale a été bâtie par Zebeida, fils de Moqeimou, fils de Zebeida......., pour lui, ses enfants et ses petits-enfants, à toujours. Dans le mois de Kanoun 461 (novembre 149).

65.

Groupe du nord-ouest. Tombeau pris dans l'enceinte moderne de la ville. — Sur le linteau tombé et brisé en deux morceaux. — Inscription bilingue. Le texte grec finit à la première feuille, ce qui explique le peu de longueur de la première ligne palmyrénienne. — Copie de M. Waddington, n. 2619.

קברא דנה ב[ת] עלמא
[עם] תצבית[ה] [כלה] ע[בד]ו מן כיסה[ו]ן זביד[א ושמ]ואל ב[ני]-לוי בר-יעקוב בר-שמואל ליקר
לוי אבוהי [ל]הון
ולבניהון ולבנאבניהון לעלמ[א] בירח ניסן שנת 523

Ce tombeau, demeure éternelle, avec toute son ornementation, a été construit de leurs propres deniers par Zebeida et Samuel, fils de Lévi, fils de Iaqob, fils de Samuel, en l'honneur de Lévi, leur père, pour eux, leurs enfants et petits-enfants, à toujours; dans le mois de Nisan de l'année 523 (avril 212).

Τὸ μνημεῖον τοῦ ταφεῶνος ᾠκοδόμησαν Ζηνόβιος καὶ Σαμουῆλος Λεουὶ τοῦ Ἰακούβου [εἰς τειμὴ]ν Λεουὶ πατρὸς αὐτῶν, αὐτοῖς καὶ ἀδελφοῖς καὶ υἱοῖς καὶ υἱώνοις καὶ....... εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον. Μηνὶ ξανδικῷ τοῦ γαφ' ἔτους.

Il ne peut y avoir aucun doute sur la nationalité de cette famille; elle est juive, et les noms de ses membres sont tous bien connus : *Lévi* est particulièrement caractéristique. Nous avons déjà rappelé les témoignages qui signalent l'existence à Palmyre d'une communauté juive [1]; elle dura jusqu'au moyen âge; Benjamin de Tudèle [2] la visita en 1172, et l'évalua à deux mille âmes; ce chiffre est certainement exagéré, comme la plupart des chiffres de ce voyageur; néanmoins, il prouve l'importance de la colonie; notre tombeau nous montre que ses membres avaient su s'enrichir, et qu'ils étaient sur un pied d'égalité parfaite avec les habitants de la ville.

Zébeida portait le nom grec Zénobios, qui n'a avec le nom judaïco-palmyrénien qu'une vague analogie de son. En appliquant aux deux noms essentiellement juifs שמואל et יעקוב, la vocalisation telle qu'elle est indiquée par la transcription grecque, on obtient *Samouïl* et *Yaqoub;* cette prononciation est celle des Arabes; ils s'en servent encore aujourd'hui.

66.

Sur un linteau provenant d'un tombeau, et transporté dans l'intérieur de la ville. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue. Le texte grec (Waddington, n. 2620) est disposé comme le précédent.

[קברא דנ]ה בנא מן [כיסה
[יליס] אור]ליס רפ[אבו]ל ב[ר עתעקב [בר רפא]בול בר עתע[קב] די מתקרא נב[ובל]
[בירח טבת שנת 529

Ce tombeau a été construit, de ses deniers, par Julius Aurélius Rephabol, fils d'Athiaqab, fils de Rephabol, fils d'Athiaqab, surnommé Neb[obal]. Dans le mois de Thebet de l'année 529 (janvier 218).

...... Αὐρήλιος Ῥεφάβωλος Ἀθηακάβου Ῥεφαβώλου τοῦ Ἀθηακάβου τοῦ ἐπικαλουμένου Ν[εβοβάλου].... Αὐδυναίῳ τοῦ θκφ' ἔτους.

L'inscription est mutilée, mais elle se restitue à l'aide du grec, qui nous donne les noms propres suivants :

רפאבול = Ῥεφάβωλος, *Bel sanavit.* Nom composé avec celui de la divinité *Bol* ou *Bel*, comme le nom biblique רפאל, *Raphaël*, avec le nom divin *El.* Nous avons restitué le nom Nébobal d'après l'inscription ci-dessus, n° 24.

עתעקב = Ἀθηάκαβος, *Athi sustinuit* (cf. P., n[os] 5, 19, 32, 63).

(1) Voy. plus haut, p. 17, et Derenbourg, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine*, I, 22, 224.
(2) *Voyages*, ch. XI.

67.

Wadi-el-Qebour. — Grand tombeau. Sur le linteau tombé à terre, et fracturé du côté droit. — Copie de M. Waddington.

········· יו[ל]יס אורליס בולקא בר זבדבול בר בולקא נניא רחמת ליולא אורליא עגא ושלמא
···· ו מן בני־חלה מן מנת הנטגדר קברא ומערתא די בנוה להון ולבניהן ולבניב[נ]יה[ו]ן ל[י]קרהון]
········· לה בירח שבט די שנת 545. יולים אורליס בולקא בר זבדבול ב[ר] בולקא
(?) זבדל[י]א בר ··· בר נבוקוא [די מ]ן בת - חלה מן רבעדת קברא דנה ומערתא ··········

.... Julius Aurélius Bolqa, fils de Zabdibol, fils de Bolqa, fils de Nauia, amour à Julia Aurélia O'gga, et paix. ..... des Béni-Hélah, de la fraction d'Antighar (?). Ce tombeau et l'hypogée ont été construits pour eux, leurs enfants et leurs petits-enfants, en leur honneur....... Dans le mois de Shebat de l'année 545 (février 234). Julius Aurélius Bolqa, fils de Zabdibol, fils de Bolqa .... Zabdila (?), fils de N..., fils de Néboqoa, de la famille des Helah, de Rebadath (?). Ce tombeau et l'hypogée......

L. 1. בולקא = ביל נקא, *Bel purus est.*

L. 2 et 4. בני־חלה. Famille dont nous retrouverons le nom sur une tessère de terre cuite, sous le nº 132. A la ligne 4, le mot בני est remplacé par בת, qui désigne plus spécialement la famille composée des plus proches parents. Elle était divisée pourtant en plusieurs groupes, מנת, *pars, portio*, qui se distinguaient par des noms de lieux, sans doute, d'une lecture fort douteuse.

נבוקוא, *Nebo purus est.*

Les lacunes du texte ne permettent pas de donner le sens complet de l'inscription.

68-69.

Dans l'intérieur du tombeau précédent. Les deux lignes portant les numéros 68 et 69 sont tracées au pinceau, en couleur rouge, sur le mur. — Copie de M. Waddington.

על דכיר ירחי בר נשא מסיב טב ומ·דא	Pour le souvenir de Iarhi, fils de Nesa, bon .....
ביד ירחי מסיב טב	De la main de Iarhi. Bon......

מסיב. Ce mot n'est pas d'une lecture certaine, ni d'une explication facile. On peut le déduire de סיב, *senescere*, ou de נסיב, *accipere*, verbes qui ne donnent pas un sens très-plausible à l'exclamation tracée par un visiteur ou un passant sur les parois du tombeau.

L'intérêt de ces deux lignes réside surtout dans la forme des caractères : ce sont des *graffiti* qui nous offrent un spécimen authentique de l'écriture cursive en usage à Palmyre. La forme de l'*aleph* est particulièrement curieuse : elle nous montre comment l'*aleph* des inscriptions du Haouran et de la Nabatène (voy. plus loin, planche 13) a pu provenir de la même lettre palmyrénienne.

70.

Wadi-el-Qebour. — Tombeau. Sur le linteau dont le milieu a disparu. — Copie de M. Waddington.

צ[למיא די] בכפתא די מקימו ותימ[א ובידא בני - אלהש]א בר - צעדי בר - אלהשא ודי אלהשא ועגילו
ו[צעדי בני] מקימו דנה ודי אלהשא בר [תימא דנה ודי זבאל ומקימו] בני - בידא דנה די מן [בני - מתבו]ל מ.....

Les portraits situés dans la niche sont ceux de Moqeimou, de Thaimé (et de Baida), fils d'Elassa, fils de Tsaedi, fils d'Elassa; ceux d'Elassa, d'Ogilou et de Tsaedi, fils du même Moqeimou; celui d'Elassa, fils du même Thaimé; ceux de Zabel et de Moqeimou, fils du même Baida, de la tribu des Beni-(Matthabol). . . . .
Mois de Kanoun (Dius, novembre), année . . . . .

Αἱ ἐν τῇ ψαλίδι εἰκόνες Μ[οκείμου καὶ Θαιμῆ καὶ Βαιδᾶ τοῦ] Ἐλασσᾶ τοῦ Σαεδεῖ τοῦ Ἐλα[σσᾶ καὶ]
Ἐλασσᾶ καὶ Ὀγήλου καὶ Σαε[δεῖ τούτου Μοκείμου] καὶ Ἐλασσᾶ τούτου Θαι[μῆ καὶ Ζαβ]ήλου καὶ
Μοκείμου [τούτου Βαιδᾶ ἐκ φυλῆς Μαθθαβω]λίων. Μηνὸς Δείου τοῦ η'.. ἔτους.

כפתא = ψαλίς; le même mot a été retrouvé par M. Lévy[1] dans l'inscription de Tayibeh, où il répond au grec καμάρα. Il faut donc, sur la copie de M. Waddington, restituer les crochets supérieurs des deux premières lettres du texte palmyrénien. M. Lévy pense que ce mot est l'équivalent de קבתא, dérivé de קבב, et il lui donne la signification de *tente bombée* en forme de voûte. Cette étymologie est forcée; il est bien plus simple de faire venir כפתא de כפף, *curvare*. On trouve parmi les dérivés de ce verbe les mots כיפא, כפא, qui ont le sens de *voûte, coupole;* כפתא, *corbeille* (Buxtorf, *Lex. chald.*, s. v.). Ici il désigne la niche cintrée qui décore la façade de tous les grands tombeaux de Palmyre, et renfermait la statue couchée des principaux personnages inhumés dans le monument.

אלהשא = Ἐλασσᾶ, *Deus sustulit*, pour אלהנשא; le redoublement du Σ dans la transcription grecque indique le *daguesch* dont le ש est affecté à cause de la chute du נ.

תימא = Θαίμης. Nom que nous avons déjà rencontré n° 6.

בידא = Βαίδας. Nom déjà connu par l'inscription n° 4; je le restitue à la première ligne d'après la deuxième, où il me paraît certain; il y est caractérisé par le pronom דנה, qui le

[1] *Zeitsch. Deuts. Morg. Gesell.*, XV, 613. J'ai déjà cité ce monument à propos d'un mot de notre inscription n° 16, et j'aurai l'occasion de le citer encore à propos du n° 73 et dans les notes de notre inscription nabatéenne n° 7; je pense donc que l'on me saura gré d'en reproduire ici le texte véritable. Je l'emprunte au travail de M. Lévy; l'original est aujourd'hui conservé au Musée Britannique; il provient du village de Tayibeh, situé à deux journées N.-O. de Palmyre, et a été trouvé encastré dans le mur de la mosquée.

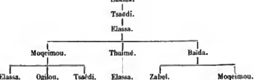
לבעלשמן מרא עלמא קרב בכפתא וערסא אגתגלס.	A Baalsamin, seigneur du monde. Voûte et lit consacrés par Agathangelos.

Διὶ μεγίστῳ κεραυνίῳ ὑπὲρ σωτηρίας Τρα. Ἁδριανοῦ Σεβ. τοῦ κυρίου Ἀγαθάγγελος Ἀβιληνὸς τῆς Δεκαπόλεως τὴν καμάραν ᾠκοδόμησεν καὶ τὴν κλίνην ἐξ ἰδίων ἀνέθηκεν. Ἔτους εμυ' μηνὸς Λώου (Loüs 445 = août 134).

La καμάρα = כפתא construite par Agathangelos était un petit naos à coupole, ou bien une niche en cul-de-four pratiquée dans la façade d'un monument; un lit, *pulvinar*, disposé sous cette voûte recevait la statue du dieu lors des cérémonies du *lectisternium*. Tel est du moins le sens qu'il faut attacher ici au mot κλίνη = ערשא = ערסא; il ne peut être question de lit funéraire, puisque le monument est consacré à Baalsamin pour le salut de l'empereur Hadrien.

suit comme il suit déjà le nom de Moqeimou, l'aîné des trois frères représentés dans la niche. Ce pronom, qui a pour but de distinguer ces trois personnages au milieu de cette longue énumération de noms propres semblables, est rendu en grec par le pronom τούτου placé avant ces mêmes trois noms; construction barbare, mais excusable chez les hellénistes de Palmyre; je crois du moins la reconnaître à la fin de la deuxième ligne grecque, qui est assez fruste, et que M. Waddington a ainsi transcrite : ΕΛΑCCΑΤΟΥΓ(?)ΟΥΘΑΙ, et que je ne peux restituer autrement que par ΕΛΑCCΑ ΤΟΥΤΟΥ ΘΑΙ[ΜΗ]. En effet, la première ligne palmyrénienne nous apprend que le second des deux frères s'appelait תימא, nom qui en grec s'écrivait ΘΑΙΜΗC; à la deuxième ligne palmyrénienne, après l'énumération des trois fils du premier frère, Moqeimou, on doit trouver l'énumération des enfants du second; or ce second frère n'a qu'un fils, Élassa, dont le nom se trouve à la fois dans les deux textes, et qui dans le palmyrénien est suivi du mot בר; donc le premier nom propre qui suit ΕΛΑCCΑ, à la deuxième ligne du texte grec, doit être le nom de son père, c'est-à-dire ΘΑΙΜΗ, et on en reconnaît le commencement dans les traits ΘΑΙ; la lecture ΤΟΥΤΟΥ pour les lettres précédentes est forcée.

Pour mieux comprendre cette discussion, je donne ici le tableau généalogique de ces personnages :



צעדי = Σαίδει, *ascendens?*

עגילו = Ὄγηλος, *rotundus*. Nom en connexion avec celui de la divinité lunaire עגלבול, « Aglibol ». (Voy. P. n° 93).

בני־מתבול = Φυλὴ Μαθθαβωλίων. Cette restitution, basée sur la présence de la dernière syllabe, est faite d'après une inscription grecque copiée par M. Waddington (n° 2577) dans la grande colonnade, et ainsi conçue :

Μαθθαβωλίων φυλὴ Τι. Φλ. Καρεαλιον. « La tribu des Matthabol à Titus Flavius Cerealius. »

On pourrait également restituer ici le nom de famille que nous avons rencontré dans les inscriptions n° 10, 12, les Beni-Zabdibol.

71.

Sur trois fragments d'architrave, à terre, près du temple hexastyle. — Copie de M. Waddington. — Copie informe par Halifax. — J'ai reproduit le texte grec sur la planche 7, afin de montrer l'enchaînement des trois fragments. — Inscription bilingue ; texte grec, *Corp. Inscr. Gr.*, n. 4508, 4509. — Waddington, n. 2622.

קב רא דנה דנבת ואקדשת לבנין ולבניבנין דכרן
ולא יהון ...... דא ולקבע דא ולאחבורא בה אישהי כדי כתבת ···

. . . Ce tombeau a été bâti (?) et consacré par moi, pour mes enfants et mes petits-enfants mâles.

Que ne soient pas (admis) . . . . . . dans ce monument (?) et dans sa communauté, personne, suivant ce que j'ai écrit. . . . . .

[Τὸ μνημεῖον τοῦτο] ἀφιέρωσα υἱοῖς καὶ υἱωνοῖς ἄρσεσι, ἐπὶ τῷ κατὰ μηδένα τρόπον κοινωνὸν αὐτοῦ προσλαβεῖν, κ[ατὰ πρόσταγμα. . . .

דנבת, sans doute transposition fautive pour דבנית, « *quod feci* ».

אקדשת = ἀφιέρωσα, 1[re] personne prét. Aphel de קדש.

קבע, *gibbosum et rotundum, statutum* (?) s'applique sans doute au monument sépulcral ou aux dispositions qui le concernent.

אחבריא = Κοινωνόν, de חבר, *conjunctus est.*

72.

Wadi-el-Qebour. — Copie de M. Waddington.

מלכו בר מלכו מקימו חבל	Malkou, fils de Malkou, fils de Moqeimou : défunt.

Cette inscription ne renferme que des mots connus. On remarquera le peu de longueur du ו de l'avant-dernier mot; il ressemble à un י. Cette confusion a déjà été signalée par nous plusieurs fois (P., n[os] 8, 140).

A cette série d'inscriptions funéraires, il faut encore ajouter celle que nous avons publiée dans le paragraphe précédent, sous le n° 21, et qui provient du tombeau de la famille d'Odainath.

§ 3.

INSCRIPTIONS RELIGIEUSES.

73.

Petit autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

לבעלשמן מרא עלמא עבדו
נבוזבד וירחיבולא בני ברנבו
בר - נבוזבד בר - [מ]לא ארנבי על
בירח אב שנת 425

A Baalsamin, seigneur du monde, (cet autel) a été élevé par Néhozebed et Jarhibol, fils de Barnébo, fils de Néborebed, fils de Malé Arnabi, pour (leur salut). Dans le mois de Ab de l'année 425 (août 114).

L. 1. La formule initiale est celle qui commence l'inscription de Tayibeh, où elle est rendue en grec par Διὶ μεγίστῳ κεραυνίῳ (ci-dessus, p. 50). Baalsamin, assimilé à Jupiter Tonnant, est la divinité suprême, et plus spécialement le soleil. (Voy. P., n° 93 et II., n° 2.)

L. 2. Les noms propres sont composés avec le nom de la divinité assyrienne Nébo.

L. 3. ארנבי, signification douteuse : soit un ethnique inconnu, soit un surnom composé avec le nom du lièvre ארנבא; nous avons déjà vu (n° 36 *a*) un surnom analogue tiré du nom d'un oiseau de proie.

על est le premier mot de la formule qui termine d'ordinaire les inscriptions de cette nature, et dont nous allons donner de nombreux exemples.

74.

Petit autel, orné d'une couronne, dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

[ע]לתא דה דכרן לבריך שמה
[לעל]מא ולעדנא טבא עבד
[זבי]דא בר זבדעתה בר חלדה
[על ח]יוהי וחיי בנוהי בירח ת[שרי]
שנת 423

Cet autel, souvenir à celui dont le nom est béni dans l'éternité et à la Bonne Fortune, a été dédié par Zebeida, fils de Zabdeathi, fils de Haledah, pour son salut et celui de ses enfants. Dans le mois de Tischri de l'année 423 (octobre 111).

La formule לבריך שמה, que nous rencontrons ici pour la première fois, et qui se retrouvera si souvent par la suite, était connue par les inscriptions des autels du musée d'Oxford (voyez plus loin, n° 123 *a*). Trois fois (n°ˢ 101, 123 *a* et 124), elle est accompagnée de l'invocation grecque Διὶ ὑψίστῳ καὶ ἐπηκόῳ, qui la traduit fort imparfaitement, et dont la précision s'accorde mal avec la signification vague du palmyrénien.

Le sens du mot שם est très-complexe; non-seulement c'est le nom de la divinité, mais c'est une forme de la divinité même, c'est une partie de sa puissance. C'est le nom mystérieux qu'on ne prononce pas, et en même temps c'est l'expression qui sert à désigner la divinité sans prononcer son nom. Il m'est impossible de ne pas voir dans l'emploi si fréquent de cette formule religieuse la trace d'une influence exercée par la présence des Juifs à Palmyre. Rien n'est plus élastique que cette prière anonyme et indéterminée : « A

celui dont le nom est béni, le bon, le miséricordieux; » elle convient à ces temps de grande confusion religieuse. Le Juif pouvait abriter sous cette phrase officielle une invocation au Dieu d'Israël, sans blesser en rien la susceptibilité de son monothéisme. Le chrétien même, si parmi les Juifs venus de la Palestine il s'en trouvait, comme je le crois, qui eussent embrassé la foi nouvelle, le chrétien pouvait se servir de la même formule sans éveiller de soupçons; il pouvait donner au fond de son cœur une signification précise à la phrase qui, chez son voisin polythéiste ou philosophe, n'éveillait qu'une idée confuse et répondait à l'état religieux de sa pensée. L'autel qui nous occupe en ce moment est évidemment l'œuvre d'un polythéiste, pour lequel « le bon et le miséricordieux » n'était autre que le Dieu solaire de Palmyre, et qui lui associe une autre divinité, גדינא טבא, de זדן, *tempus*, *opportunitas*, sorte de *Bonne Fortune* du genre de גדא.

L. 3. חלדה, cf. חֶלְדַּי, nom biblique.

L. 4. La formule על חיי est connue par les autels d'Oxford, déjà cités; elle correspond à la formule grecque ὑπὲρ σωτηρίας, *pro salute;* on trouve en outre à Palmyre, dans les inscriptions grecques, la formule moins générale ὑπὲρ ὑγιείας, à laquelle répond aussi על חיי.

L. 5. On remarquera la forme du chiffre 3; la ligature des trois unités, amenée par l'allongement de la dernière (allongement dont les exemples sont inutiles à citer, tant ils sont nombreux), nous indique l'origine du chiffre arabe ٣.

75.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

לבריך ש[מ]ה ל[ע]למא
טבא ור[ח]מנא
עבד פרנר בר צדי
לשמש בר שמשגרם
נרקים בר צדי מלא
ברפא על חיוהן וחיי
בניהן בירח כסלול
שנת 437

A celui dont le nom est béni dans l'éternité, le bon et le miséricordieux, élevé par Parnar, fils de Tsedi; Lishmash, fils de Samsigeram; Narqaios, fils de Tsedi, fils de Male.....

Pour leur salut et celui de leurs enfants. Dans le mois de Kaslul, année 437 (décembre 125).

L. 3. Le premier nom propre est très-douteux.

L. 4. שמשגרם, *Sol confortavit*, ou *Solis robur*. C'est le nom dont les Grecs ont fait Σαμσιγέραμος, dans une inscription copiée à Homs (anc. Émèse) par Waddington, et Σαμψιγέραμος, nom très-commun à Émèse, où il a été porté par un roi (Josèphe, *Ant. Jud.*, XVIII, v. 4).

La racine גרם a plusieurs sens, mais celui qui convient le mieux ici est celui de *fortifier*, *force :* c'est un mot essentiellement araméen, qui se retrouve souvent dans les inscriptions du Sinaï composant les noms propres nabatéens גרמאלה. גרם אלבעל. M. Lévy[1] a vu dans cette circonstance un argument en faveur du caractère araméen des inscriptions sinaïtiques, et notre texte de Palmyre vient à l'appui de sa thèse.

L. 5. נרקים. La terminaison du nom me fait supposer que c'est la transcription d'un nom grec comme Ναρκαῖος.

L. 6. ברפא. Groupe dont je ne saisis pas le sens.

[1] Mémoire sur les Inscr. Nabat., etc., *Zeitsch. D. Morg. Ges.*, XIV, page 53 du tirage à part.

76.

Autel d'un mètre de haut, dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington. — Wood, II.

לבריך שמה לעלמא עבד שלמן בר נשא בר
צידא ברק על חיוהי וחיי בנוהי
x בירח ניסן שנת 447 x

A celui dont le nom est béni dans l'éternité? Fait par Salmon, fils de Nesa, fils de Tsaïda, fils de Baraq, pour son salut et celui de ses enfants.

Dans le mois de Nisan de l'année 447 (avril 135).

Les noms propres contenus dans cette inscription ne renferment dans leur composition le nom d'aucune divinité païenne; rien ne s'oppose donc à ce qu'ils aient appartenu à des Juifs. שלמן, *pacificus*, et ברק, *fulmen*, se trouvent dans la Bible; נשא, *sustulit* (*Deus*) n'y est pas, mais les noms composés de même sont innombrables; la forme מנשא (*munus Dei*) existe (Gen., XXV, 14, I Par., I, 30). J'en dirai autant de צידא, *venatio* ou *venator*, qui peut avoir été porté par un Juif du deuxième siècle.

Il n'est donc pas impossible que les auteurs de l'inscription et du monument aient fait partie de l'émigration juive établie à Palmyre.

Cela étant, j'appellerai l'attention sur les deux x qui encadrent la date finale. Ce ne sont pas des signes de ponctuation; ce rôle est ordinairement joué, quand il est rempli, par des feuilles de lierre; notre inscription en offre précisément un exemple à la fin de la deuxième ligne. Il serait impossible, je crois, de citer une inscription grecque de Syrie dans laquelle le x soit employé à cet usage; le recueil de M. Waddington, le plus complet qui existe, n'en contient pas un seul exemple. Quant aux inscriptions sémitiques découvertes jusqu'à présent, elles ne le renferment pas davantage; on peut s'en assurer en feuilletant les pages du présent volume.

Quelle est donc la signification de ce signe ou plutôt de ce symbole?

Si nous nous transportons en Occident, la réponse est facile : la lettre x, à cause de sa double qualité de cruciforme et d'initiale du nom de Χριστός, y a été employée de très-bonne heure comme symbole chrétien. M. de Rossi, dans son savant commentaire sur les inscriptions chrétiennes de Carthage (*Spicileg. Solesmense*, IV, p. 523, 530), la met en première ligne parmi les signes qui, avant le quatrième siècle, ont servi aux chrétiens à dissimuler le culte de la croix; il en a recueilli des exemples très-nombreux dans les catacombes, tracés sur les marbres funéraires, sur la chaux qui scellait les tombes, sur les parois des chambres sépulcrales. En fut-il de même en Orient? Aucune preuve directe ne nous autorise encore à l'affirmer, mais il est moralement évident que oui. Aucune catacombe chrétienne antérieure au quatrième siècle, aucun monument chrétien bien authentique élevé avant la paix de l'Église, n'ont été découverts jusqu'à présent en Syrie; il n'est donc pas étonnant que les arguments matériels manquent; mais l'induction nous fournit des données positives : toute l'histoire de l'Église primitive est là pour nous montrer un courant permanent d'Orient en Occident, pour nous faire voir dans les coutumes orientales, et particulièrement dans l'usage de la langue grecque, l'origine des titres, des formules, des symboles chrétiens. Il est donc à peu près certain que l'emploi d'un signe ou d'un symbole en Occident a été précédé par l'emploi du même signe ou du même symbole en Orient. Après Constantin, cette antériorité ressort de l'étude même des formules épigraphiques; les formes données à la croix, au début ou à la fin des inscriptions grecques de Syrie, sont en avance sur l'épigraphie latine. Ce fait, déjà signalé par

M. de Rossi, est pleinement mis en lumière par la publication simultanée des inscriptions et des monuments chrétiens de la Syrie centrale. Ainsi, nul doute pour nous que le X n'ait été de très-bonne heure employé en Syrie comme symbole chrétien; nous le trouvons sur les premiers monuments élevés après le triomphe de l'Église, soit isolé, comme à Chaqqa [1], soit en monogramme avec le I, le P ou le MΓ, comme sur une foule d'édifices du quatrième siècle, trop nombreux pour être cités [2]. Quant à ce dernier monogramme, XMΓ, quelle que soit sa signification (sans doute Χριστὸς Μιχαῆλ Γαβριῆλ), son caractère chrétien est évident; il est prouvé par les nombreux exemples que nous avons recueillis; or il se rencontre sur des monuments antérieurs au quatrième siècle, comme dans l'inscription du grand tombeau de Bassus à Chaqqa (Waddington, *Inscr. syr.*, n° 2145), où rien d'ailleurs ne fait allusion aux dogmes du christianisme. Voici donc, en Syrie même, un exemple du X employé, avec d'autres lettres il est vrai, pour déguiser les croyances chrétiennes d'une famille, c'est-à-dire pour les révéler aux initiés, tout en les cachant aux indifférents ou aux persécuteurs. On peut en conclure que, même isolée, cette même lettre a été usitée avec un sens symbolique et caché, aussi bien en Syrie qu'à Rome ou à Carthage.

De cette discussion il résulte que notre inscription *peut* être chrétienne. S'il se trouvait des chrétiens à Palmyre au deuxième siècle, ils faisaient certainement partie de la communauté juive; les noms propres peuvent être juifs; le symbole final ne peut guère être que chrétien, et quant aux formules religieuses, quoique empruntées au rituel local païen, elles sont parfaitement orthodoxes; la première correspond presque mot pour mot à l'invocation *Sit nomen Domini benedictum*, etc., et la seconde peut s'entendre aussi bien du salut éternel dans le sens chrétien, que de la santé du corps. Toutes les probabilités sont donc en faveur du caractère chrétien de ce petit monument : c'est du moins mon opinion. Si je réussis à la faire partager aux savants qui s'occupent d'épigraphie chrétienne, il en résultera que le petit autel de Palmyre sera le plus ancien monument chrétien connu élevé au grand jour, et portant le signe plus ou moins déguisé de la croix.

77.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

Formules ordinaires; les noms propres sont trop mutilés pour être restitués. A la ligne 1, le mot עלמא est écrit fautivement par un ה. C'est peut-être une erreur de transcription; à part cette faute, la formule initiale est complète :

לבריך שמה לעלמא טבא ורחמנא	A celui dont le nom est béni dans l'éternité, le bon et le miséricordieux!

On ne peut s'empêcher de songer à la célèbre invocation musulmane : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, » qui certainement a pris naissance dans une phraséologie rituelle antérieure à Mahomet, et qui offre une certaine analogie avec celle du culte de Palmyre.

[1] *Syrie centrale. Architecture.* Pl. 10, fig. 1.
[2] Même ouvrage, *passim.*

78.

Sur une stèle, dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

ברוך שמה [לע]למא עבד זביד א ב
ר זבדבל יר . . . על ח[י]הי
בירח אל[ו]ל שנת 440

Béni soit son nom dans l'éternité ! Fait par Zebeida, fils de Zabdibol, fils de Iar..... Pour son salut. Dans le mois d'Eloul de l'année 440 (septembre 129).

79.

Petit autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

ברוך שמה לעלמא טבא
ורחמא מודא . . . . .
לשמש לרחמנא די קימהי
בימא וביבשא וע[נ]ית
די קרהה ו . . . . . . חח
בירח אלול שנת 567

Que son nom soit béni dans l'éternité, le bon et le clément !

Consacré avec reconnaissance par N., fils de Lishmash, au (Dieu) miséricordieux qui a conservé (sa vie) sur mer et sur terre et l'a exaucé lorsqu'il l'invoquait et le.........

Dans le mois d'Eloul, année 567 (septembre 256).

L. 2. מודא, part. Aphel de ידא, *celebrans, gratias agens*. C'est le mot presque toujours employé à Palmyre, au début des inscriptions votives; il implique la double idée de « consécration » et de « reconnaissance » : il est généralement accompagné du mot עבד, qui, lui aussi, possède le double sens matériel et religieux de « faire » et d'« adorer ». La formule complète עבד ומודא est rendue dans une inscription bilingue que nous reproduisons plus loin, sous le n° 101, par la formule grecque εὐχαριστῶς ἀνέθηκεν, qui correspond aux mêmes idées.

L. 3. קַיְמַהִי, Paël de קים, avec le suffixe de la 3ᵉ pers. *conservavit eum.*

L. 4. Nous retrouvons ici l'opposition des deux mots ימא et יבשא, *mare* et *aridum* du premier chapitre de la Genèse. On sait, par les inscriptions trouvées à Rome et en Algérie, que les habitants de Palmyre allaient prendre du service dans les armées romaines. L'auteur de notre inscription était peut-être un de ces voyageurs qui, plus heureux que l'archer dont le tombeau a été retrouvé près de Constantine [1], a échappé à tous les dangers de la guerre et de la traversée, et, de retour dans ses foyers, a élevé un autel au dieu de la patrie.

La formule de la fin est justifiée par l'inscription grecque d'un autel analogue copiée par M. Waddington, et qui se termine ainsi :

..... εὐξάμενος καὶ ἐπακουσθεὶς ἀνέθηκεν ὑπὲρ ὑγιείας αὐτοῦ καὶ τέκνων, κ. τ. λ.

Elle se trouve moins mutilée dans d'autres inscriptions (voy. P., nᵒˢ 92, 103, 111). Complète, la formule doit être די קרא לה וענה, *quod invocavit (Deum) et (Deus) exaudivit eum :* קרא correspond à εὐξάμενος, et ענה à ἐπακουσθείς. Cette phrase est l'équivalent de la phrase phénicienne qui termine un grand nombre de monuments votifs, כשמע קל(ה) יברכ(ה).

[1] Lévy, *op. cit.*, p. 109. Je crois seulement que dans l'interprétation, d'ailleurs très-ingénieuse, du savant docteur, il faut corriger la première ligne et lire נפשא דנה די, *ce monument est celui de, etc.*

80.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

לבר[י]ך שמה [ל]עלמא
עבד[ ]ומודא ....
בר[ ]א·ו אל על [חיוה]
וחיא בנוה בירח
[כנו]ן שנת 514

Mêmes formules et nom du donateur effacé. La date seule est intéressante; elle nous montre la juxtaposition des deux signes de la dizaine et de la centaine, signes qui ont absolument la même forme, et qui ne doivent la différence de leur valeur qu'à leur place relative; le plus fort est posé à droite; nous verrons plus loin, dans le papyrus du Vatican, le même système de numération appliqué à la notation des mille.

Mois de Kanoun 514 (novembre 202).

81.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

דכרן טב לבריך
שמה לעלמא גב
ר בר דועפצו בר
רפהא בר נשא
אמצר

Bon souvenir à celui dont le nom est béni dans l'éternité.

Gabber (?), fils de Doaptso (?), fils de Rephah, fils de Nesa......

Les noms propres sont difficiles à déchiffrer et incertains.

82.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

בריך שמה לעלמא טבא
ורחמנא עלתא דנה עבד
ומודא כילי בר יעקוב
תימרצו גביחתא על[חי]והי
וחיי אחיוה שנת 542

Que son nom soit béni dans l'éternité, le bon et le miséricordieux ! Cet autel a été dédié et consacré par Kaili, fils de Yaqoub, fils de Thaimartso le Grand, pour sa santé et celle de son frère. Année 542 (230-231).

L. 4. גביחתא (?). J'ai traduit ce mot douteux comme s'il y avait גביתא. Peut-être est-ce un ethnique inconnu.

83.

Autel dans le cimetière musulman. — Inscriptions sur deux faces. — Copie de M. Waddington.

a.

בריך שמה לעלמא
מודיא רומקא ברת י
ריעבל בר ירחי רבנה
[שנת] 532

a. Que soit béni son nom dans l'éternité. Acte de reconnaissance de Romaika, fille de Iariabel, fils de Iarhai, femme noble. Année 532 (220-221).

b.

בריך שמה [לעלמ]א טבא
ורחמנא מ[ו]דיא
רומק[א ברת ירי]עבל

b. Que soit béni son nom dans l'éternité, le bon et le miséricordieux. Acte de reconnaissance de Romaika, fille de Iariabel.

מודיא, féminin de מודא.
רומקא = Ῥωμαϊκά (?)
ירעבל = *quem Bel gratum habebit*. Ce nom se trouve déjà dans une des inscriptions d'Oxford; il est composé du nom de la divinité בל et du verbe רעה, *gratum habuit, benevole accepit*.

84.

Petit autel. — Rapporté et donné au Louvre par M. Waddington.

לבריך שמה לעלמא טבא
ורחמנא עבדת בתזבידא
ברת גדרצו עלחיה וחיא
עבידו בעלה בירח אב שנת
541

A celui dont le nom est béni dans l'éternité, le bon et le miséricordieux, élevé par Batzebeida, fille de Gadartso, pour son salut et le salut de Obeidou son mari.

Dans le mois de Ab, année 541 (août 230).

L. 2. בת זבידא, nom analogue à celui de la reine Zénobie; voyez plus haut, n° 29. La signification du nom n'est pas *filia Zebeidæ*, mais plutôt *filia doni*, en considérant זבידא comme équivalent de זבודא, *donum*, car on voit d'après le contexte que le père de la femme avait un nom tout différent; la véritable filiation est indiquée par le mot ברת. Dans la composition du nom propre, בת a un sens figuré, comme dans les noms bibliques *Bathiah*, *Bathsabée*, etc.

L. 3. גדרצו, *Fortunæ gratia*, nom de même forme que תימרצו.

85.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

בריך שמה לעלמא טבא
ורחמנא מודא מקימו
בר ימלא על חיוה וחיא
חירן אחוהי בירח תשרי
שנת 547

Béni soit son nom dans l'éternité, le bon et le miséricordieux, acte de reconnaissance de Moqeimou, fils de Iamla, pour sa santé et celle de son frère Hairan.

Mois de Tischri 547 (octobre 435).

86.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

לבריך שמה
לעלמא רחמנא
טבא עבד ומודא
זבידא עב[ד]א על
חיוהי ובני ביתה
בירח ניסן שנת 547

A celui dont le nom est béni dans l'éternité, le miséricordieux et le bon, élevé et consacré avec reconnaissance par Zebeida, fils d'Abda, pour son salut et [celui de] sa maison.

Dans le mois de Nisan de l'année 547 (avril 236).

L. 4. Je suppose que le ר a été oublié.
L. 5. De même על חיא a été passé.

87.

Cimetière musulman. — Petit autel portant une double inscription. — Copie de M. Waddington.

a.

בריך שמה לעלמא טבא ורחמנא
עבד ומודא זבדבול בר מלכו
זבדבול אתרמסין עלחיוה
וחיא בנוהי ובני ביתה כלה
בירח ניסן שנת 551

a. Que béni soit son nom dans l'éternité, le bon et le miséricordieux ! Fait et consacré, avec reconnaissance, par Zabdibol, fils de Malikou, fils de Zabdibol........ pour sa santé, celle de ses enfants et de toute sa maison. Mois de Nisan 551 (avril 240).

b.

מודא מלכו בר זבדבול
בר מלכו אתרמסין
לחיוה וחיא אביה

b. Consacré par Malikou, fils de Zabdibol, fils de Malikou ....pour sa santé et celle de son père.

Le seul mot douteux est אתרמסין, ou אתרקסין, sans doute un ethnique.

88.

Petit autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

בריך שמה [לעלמא]
[ר]חמנא טבא וחיר[א]
עבד ת[ימ]א ומ[ו]דא
בירח איר שנת 558

Que soit béni son nom dans l'éternité, le bon, le miséricordieux, le noble, consacré par Thaimé, avec reconnaissance.

Dans le mois de Iyar de l'année 558 (mai 247).

L. 2. חירא, *nobilis*. Ce même titre se trouve n° 92. Dans l'un et l'autre texte, la première lettre semble plutôt être un ח; peut-être faut-il lire חורא et traduire « providence », en dérivant ce mot de חור, *investigare*, *explorare*.

89.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

אמלא בר בוטן
על חייה וחיא בנו
בירח שבט שנת 559

Amela, fils de Botan, pour son salut et celui de son fils.

Dans le mois de Schebat année 559 (février 248).

אמלא, *implebo*.
בוטן, *nux*.

90.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

בריך שמה לעלמא טבא
[ור]חמנא עבד ומודא
[ח]גגו בר יהיבא ירחי
דכא על חיוהי וחיא
אבוהי וחיא אחוהי
[וח]יא בניהון [בירח]
[ני]סן שנת 572

Béni soit son nom dans l'éternité, le bon et le miséricordieux !

Fait et consacré par Haggou, fils de Yehiba, fils de Iarhai,.... pour son salut, celui de son père, de son frère et de leurs enfants. Dans le mois de Nisan de l'année 572 (avril 261).

L. 3. יהיבא, *datus* (*a Deo*).

L. 4. דכא, *purus?* On pourrait rapprocher ce mot douteux de celui que nous avons laissé de même sans explication n° 75. et de celui que nous trouverons n° 98.

91.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

[ע]בד ומוד[א] חורן בר
מ[ק]ימו] בר ירחי
קר[א לב]ריך שמה
לעלמא אל[ה]א ט[בא
[ורחמנא שנת] 565
....
ע[ל ח]יוהי ו[חיא בנוה]י

Fait et consacré par Horan, fils de Moqeimou, fils de Iarhai, fils de Qoré.

A celui dont le nom est béni dans l'éternité, le Dieu bon et miséricordieux.

Dans l'année 565 (253-254).....

....

Pour son salut et celui de ses enfants.

L. 1. חירן = חורן. Une permutation analogue se rencontre dans le nom du roi de Tyr Hiram, חירם = חורם, contemporain de Salomon. •

L. 3. קרא, *vocans*, *legens*. Nom biblique que j'ai été conduit à restituer à cause du peu de longueur de la lacune.

L. 4. On remarquera la forme cursive du ע, qui se rapproche de celle des monuments palmyréniens de Rome, et fait pressentir la forme arabe.

La ligne 6 renfermait le nom du jour et le mois; elle est trop mutilée pour essayer de la restituer.

92.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

עבד ומודא בעכי
ובנוהי ובניה
ביתה כלהן
לרחמנא טבא
וחירא די קרא ׀ לה
ועניה שנת 574

Consacré avec action de grâces par Ba'ki,
ses enfants et toute sa maison,
au miséricordieux, au bon, au noble,
qu'il a prié et qui l'a exaucé.
Année 574 (262-261).

L. 1. בעכי, probablement contracté de בעל יך, *Baal percutiet.*

L. 4. La formule qui termine est celle que nous avons déjà rencontrée n° 79, et qui est rarement complète. Ici il manque une lettre.

93.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

מודן כל יום נדרבול
ומקימו בני דדא בר
מקימו דנאל לרחמא
טבא וחירא על חיהון
[על]תיא דנה ו[מכ]לילהון
כלהן די לעגלבול ומלכבל אלן (?)
54.. שנת ....

Louant (Dieu) chaque jour, Nadarbol et Moqeimou, fils de Douda, fils de Moqeimou, fils de Daniel; au miséricordieux, au bon, au noble, pour leur salut.

Ces autels et toute leur décoration (sont consacrés) à Aglibol, à Malakbel Dieux (?) .....

Année cinq cent quarante et....
(deux cent trente et....)

Le texte a souffert, et j'ai été obligé de supposer quelques corrections.

L. 1. נדרבול, *Bol promisit.*

L. 2. דדא, de ידד, *celebravit, dilexit.* Comparez דוד, *David.*

L. 3. דנאל, *Judex Deus*, nom biblique.

L. 5. Le pronom דנה est au singulier, quoiqu'avec un substantif au pluriel.

מכלילא, *corona, ornamentum.*

L. 6. L'association des dieux *Aglibol* et *Malakbel* est celle qui se trouve le plus fréquemment dans les inscriptions palmyréniennes : le plus célèbre monument qui les mentionne est la stèle votive conservée au musée du Capitole à Rome, et déjà publiée si souvent [1]. Ce sont vraiment les *dieux de la patrie*, πατρῷοι θεοί; ils partagent cette situation avec un autre couple divin formé de *Bel* et de *Iarhibol*, puis avec le Dieu suprême *Baalsamin.*

[1] Voyez le travail de M. Lajard qui résume toute la question relative à ce monument, *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XX, 2e partie, p. 14 et suiv.

Malakbel est une divinité solaire ; cette qualité résulte, pour M. Lajard comme pour nous, de l'étude des monuments palmyréniens du Musée capitolin : dans l'inscription bilingue de l'autel votif, מלכבל est rendu par *Sol sanctissimus;* de plus, les bas-reliefs de ce même autel représentent la divinité sous deux aspects, et les deux fois avec des attributs solaires, la première fois sous la forme d'un jeune homme monté sur un char et entraîné par des griffons, la seconde avec la tête radiée et porté par un aigle. Malakbel est donc une personnification secondaire du soleil ; c'est le soleil dans son ascension, vainqueur des ténèbres de la nuit, qui prend possession מלך de son empire céleste au début de sa course. C'est un Dieu igné de la même famille que le Moloch des Ammonites et le Melqarth des Tyriens.

Aglibol est une divinité lunaire, mais *mâle;* il est représenté sur la stèle du Capitole sous la forme d'un jeune guerrier romain ; un grand croissant attaché à ses épaules caractérise sa nature; les mêmes attributs lui sont donnés sur une tessère de terre cuite que nous avons rapportée de Palmyre, et qui est reproduite un peu plus loin sous le n° 141. C'est une forme du dieu gréco-romain *Men* ou *Lunus,* du dieu assyrien *Sin.* Je n'ai pas à rechercher ici les origines ni à étudier les développements de ce culte du Dieu lunaire mâle; je renvoie à la savante dissertation que M. Guigniaut a insérée dans le deuxième volume de sa traduction de Creuzer (*Religions de l'antiquité*, II, 962), et à ce que j'ai écrit moi-même sur ce sujet (*Journal asiatique*, août 1867, p. 141 et suiv.). J'ai essayé de démontrer que cette notion du dieu mâle et femelle à la fois a son origine dans la croyance primitive au Dieu unique; j'ai exposé la confusion qui en a été la suite et l'incertitude qui règne sur le véritable caractère d'un même personnage divin, susceptible des deux sexes, suivant le rapport sous lequel on le considère.

La lune est femelle par rapport au soleil, en ce sens qu'elle reçoit de lui la chaleur, la vie, la fécondité; mais elle devient mâle par rapport à la terre, en ce sens qu'elle lui transmet l'activité, la fécondité qu'elle a reçues du soleil; le taureau est le symbole de la lune dans son rôle actif, mâle. Cette faculté active attribuée à la lune s'est personnifiée dans une série de divinités spéciales dont le culte s'est répandu dans la Mésopotamie, la Syrie septentrionale et le sud de l'Asie Mineure. La ville de Carrhes renfermait un temple célèbre de ce dieu *Lunus*, dont nous ignorons le nom local ; à Palmyre, il recevait les noms de Aglibol et de Iarhibol, correspondant à deux aspects différents du même personnage divin. En Phrygie, il était adoré sous le nom d'Atys : telle est du moins la conclusion à laquelle nous conduit l'étude du mythe phrygien primitif, dégagé des identifications postérieures qui le font rentrer dans le mythe d'Adonis et dans celui de la grande déesse de Syrie. Ramenée à sa plus simple expression, la fable de Cybèle et d'Atys se réduit à l'union de la terre et de la lune: Rhéa-Cybèle est la terre; Atys, personnage d'un sexe indécis, est la lune. Faudrait-il pousser plus loin le rapprochement, et chercher dans les pays sémitiques l'origine de toute cette fable, en identifiant Atys avec la divinité *A'thi*, עתי, dont les inscriptions nous ont révélé l'existence à Palmyre? Je n'oserais l'affirmer; mais, à l'appui de cette hypothèse, je citerai l'épithète *menotyrannus* que les inscriptions latines (*Orelli*, n°s 1900, 1901, 2353, 2264) donnent à Atys. *Menotyrannus* est la traduction littérale de *Iarhibol*, ירחבול = יְרַח־בַּעַל, *seigneur du mois*; d'un autre côté A'thi, comme son nom l'indique, est une divinité du genre de Τυχή, une divinité présidant à la succession des temps et des destinées humaines, rôle qui, d'après les croyances de l'antiquité, rentre dans les attributions lunaires. A'thi et Iarhibol ont donc, au fond, la même nature, et cette nature est en même temps celle du dieu phrygien Atys. Si ce n'est pas là une preuve d'origine, c'est au moins l'indice d'une influence très-profonde et très-ancienne de la Syrie sur l'Asie Mineure.

Iarhibol, d'après la forme même de son nom, est le dieu du mois pris dans son ensemble, dieu mâle, ainsi qu'il résulte de l'épithète אלה, θεός, qui lui est attribuée dans notre inscription n° 15.

Aglibol paraît avoir une signification plus restreinte; l'étymologie du nom n'est pas aussi simple que la précédente. La racine inusitée עגל signifie *volvit*, *rotavit;* elle a pour sœurs les racines גלל, איל, חיל, etc., qui ont une foule de dérivés dont le sens s'applique à toutes les transformations de l'idée de *rotation*, de *révolution*, de *translation*, y compris les sens secondaires, mais connexes, de *cornes* et de *puissance* (cf. קֶרֶן = *cornu, potentia*); c'est ainsi que איל signifie, suivant sa vocalisation, à la fois *bélier, cerf* et *chef puissant,* et que עֵגֶל signifie *jeune taureau*[1] et *chef*. En rapprochant ces données des représentations figurées d'Aglibol, qui nous le montrent jeune et un croissant attaché aux épaules, j'en conclus que ce dieu personnifie la nouvelle lune dans son action rénovatrice et fécondante, action symbolisée d'ordinaire par le taureau.

Aglibol et Iarhibol, comme divinités spéciales, sont donc mâles; mais, comme divinités lunaires, elles conservent vis-à-vis du soleil le caractère général des divinités d'un ordre passif ou femelle; c'est ainsi qu'elles peuvent s'associer à des formes secondaires du soleil. Aglibol, nous l'avons vu, a pour parèdre Malakbel : Iarhibol, d'après une inscription bilingue de Rome[2], est associé à Bel, dieu solaire aussi, identifié spécialement, je crois, avec la planète Jupiter, astre d'un caractère bienfaisant.

L'autel qui sert de point de départ à cette digression est dédié au premier couple, et pourtant nous lisons en tête de l'inscription dédicatoire la prière générale adressée à cette divinité vague, dont le nom béni, mais ineffable, est invoqué si souvent; le *bon*, le *miséricordieux*. C'est que la notion du couple ne détruit pas celle du Dieu suprême; ce Dieu primordial, c'est Baalsamin, le Seigneur des cieux, le maître de l'univers et de l'éternité, מרא עלמא (P., n° 73), adoré dans le grand temple de Palmyre sous la forme du soleil dans son acception la plus générale, mais conservant, malgré cette identification en apparence restreinte, quelque chose du caractère primitif de Dieu unique; c'est le dernier reflet de la révélation première; il plane au-dessus du couple formé par les personnages secondaires issus de lui, ses intermédiaires, ἐφηγητάς (Diod. Sic., II, 30) auprès du monde inférieur. Il forme avec eux une sorte de triade dont l'ensemble résume toutes les notions et toutes les croyances sur l'essence même de la divinité. Cette triade est figurée sur le revers d'une petite tessère en terre cuite rapportée de Palmyre par M. Joyau et publiée par M. Bernoville (*Dix Jours en Palm.*, p. 161). Je la reproduis ci-dessous (voy. p. 76) grâce à l'obligeance de l'auteur, qui a bien voulu me prêter

[1] C'est le nom du « veau d'or » adoré par les Juifs dans le désert d'abord, puis à Bethel pendant trois siècles : cette idole appartient au même ordre de symboles qu'Aglibol.

[2] Voy. Lanci (*Bullet. del' Inst. di Corresp. archeol.*, Mars 1860); Levy (*Zeits. D. Morg. Ges.*, XV, 619, et XVIII, 105). Elle est gravée sur un fragment de stèle découvert près de la Porta Portuensis, dans le même emplacement que les deux anciennes stèles palmyréniennes du Musée capitolin; là se trouvait un sanctuaire appartenant aux soldats auxiliaires que l'armée romaine tirait de Palmyre et de la haute Syrie. Le texte grec est ainsi conçu :

Θεοῖς πατρῴοις Βήλῳ Ἰαριβ[ώλῳ.. ...
Ἀνέθηκαν Μακκαῖος Μάλη τοῦ Ἡλιοδώρου καὶ Σόοδος Θαιμῆ.

Le texte palmyrénien a été assez mal déchiffré jusqu'à présent. D'après un moulage qui m'a été envoyé de Rome je le lis ainsi :

[עבדו מקי בר מלא לשמש] ושעדו בר תימא לשמשי וקרבו

« [Fait par Maqqaï, fils de Malé, fils de Lishmash], et par Soodou, fils de Thaimé, fils de Leshamshi, et consacré. »

Le commencement du texte palmyrénien est restitué d'après le grec, et la fin du grec est restituée d'après le palmyrénien.

Les noms de Lishmash et de Soodou figurent parmi les ancêtres du Palmyrénien qui a dédié l'une des stèles conservées au Musée capitolin. Il est probable que ces divers personnages appartiennent à la même famille.

le bois très-fidèle exécuté pour lui. Les trois personnages divins, placés sous un fronton triangulaire, sont vêtus de même, c'est-à-dire avec le costume militaire romain : tunique courte, cuirasse, chlamyde agrafée sur l'épaule droite, lance à la main et brodequins aux pieds. Ils se distinguent l'un de l'autre par les attributs de leur tête : *Malakbel* par les rayons solaires, *Aglibol* par le croissant lunaire. Le Dieu central que nous considérons comme *Baalsamin* porte sur la tête une corbeille, *calathus*, comme le grand Dieu solaire de Hiérapolis (Macrob., *Sat.*, I, 17), comme Sérapis, la personnification gréco-romaine des grands dieux de l'Égypte. Cette corbeille implique avec elle une idée de supériorité, d'origine première, « monstrat ætheris summam, dit Macrobe, unde solis creditur esse substantia, » et en même temps elle est un attribut solaire, double caractère qui convient au personnage complexe qu'elle accompagne.

94.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

בריך שמה לעלמא טבא עבד ומודא עגילו בר עבדלת בר ערבי על חיוה וחיא אבוה וחיא אחוה בירח אדר שנת 560	Béni soit son nom dans l'éternité, le Bon ! Élevé avec reconnaissance par Ogilou, fils d'Abdallath, fils de Arabaï, pour son salut, le salut de son père et le salut de son frère. Dans le mois d'Adar de l'année 560 (mars 249).

עבדלת = עבדאלת = *servus Allath*. La lettre א initiale est élidée comme dans le nom והבלת dont la transcription grecque, Οὐαβάλλαθος, indique la véritable prononciation et la véritable étymologie; des élisions semblables se trouvent sous les n[os] 5, 13 et 150.

95.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

לדוא די עינא בריכתא עב[ד]ת באסם לוטן תרתן בילנא בר[ת] עזיזו בר עזיזו בר שאילא די אשלמת על ידיה	En l'honneur de la fontaine bénie! Consacré par Bolana, fille de Azizou, fils de Azizou, fils de Seila, purifiée de deux malédictions. Accompli de sa main.

L. 1. ודא, de ידא, *gratias egit*.

La fontaine bénie est sans doute celle qui est nommée Ἔφκα dans une inscription grecque *C. I. Gr.*, 4502), et qui est à l'entrée de la ville; elle est sulfureuse, et sans doute recevait un culte à cause de ses vertus médicinales. Elle avait un curateur, ἐπιμελητής, ainsi que nous l'apprend la même inscription, et cette charge impliquait quelque fonction sacrée, car le titulaire se dit « choisi par le dieu Iarhibol ». Iarhibol, étant un dieu lunaire, appartient au principe humide; comme tel, il a la fontaine sacrée dans son ressort. Ἔφκα = אפקא, *egressus, egestio*, (de נפק, *exire, prodire*), veut dire *source : Aphaka*, célèbre sanctuaire de Vénus Aphakitis, dans le mont Liban, tirait également son nom de la fontaine sacrée qui rendait

des oracles, en acceptant ou rejetant les offrandes d'or, d'argent, d'étoffe, que les pèlerins jetaient dans ses eaux (Zosime, *Histor.*, I, 58); les Palmyréniens consultèrent la source Aphaka avant leur guerre avec les Romains, et, suivant Zosime, les présages furent funestes.

L. 2. באשם לוטן. Ce groupe est assez obscur, mais il est déterminé par le *noun* final, qui indique la fin du second mot et le mot תרתין, *deux* (au féminin), qui le suit. Je suppose que אשם est l'équivalent de l'hébreu אָשָׁם, mot qui, dans le langage liturgique, signifie *faute* et en même temps désigne une sorte de *sacrifice expiatoire;* quant à לְוָטָן, pluriel féminin qui a le sens de *malédictions*, *maléfices*, il est bien là à sa place. Les maladies du genre de celles que les eaux sulfureuses de la fontaine pouvaient guérir étaient souvent attribuées à des sortiléges, dont la nymphe de la source était priée d'écarter les effets.

בולנא. Le curateur de la source mentionné dans l'inscription grecque déjà citée se nomme Βώλανος. Il vivait en 474 (162-163). Quant à Bolana, elle vivait un siècle plus tard; elle était sœur de Julius Aurélius Ogga, dont nous avons deux inscriptions (P., n° 17, 18) datées de 566 et de 570.

L. 4. Le verbe est au féminin, ce qui nous a indiqué qu'il s'agissait d'une femme et nous a obligé d'ajouter quelques lettres à la fin des premières lignes; de même il a fallu corriger le suffixe de יד, « *manus* »; je pense que le petit crochet qui de l'avant-dernière lettre fait un ו au lieu d'un י aura été ajouté par mégarde.

96.

Petit autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

לבריך שמה	A celui dont le nom
לעלמא עבד	est béni dans l'éternité!
ומודא מרונא	Fait et consacré par Marouna,
[ב]ר חדודן בר	fils de Haddoudan, fils de ....
...א לחייה[י]	pour son salut et celui de son père.......
[ו]לחי[א אבוה[י]	et chéri......
...ה ורחמי	

חדודן = *acumina*. Comparez les noms propres bibliques הדד חדד et הדד.

מרונא, *Dominus noster*, nom essentiellement syrien, qui correspond à l'hébreu אדון et au phénicien בעל, employés comme noms propres.

97.

Petit autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

עבד ומודא	Fait et consacré
לבריך שמה	à celui dont le nom est béni
לעלמא מכתש	dans l'éternité, par Maktash, fils de Wahballath;
בר [ו]ה[ב]לת בר	fils de......
..........בא	....
.......ע[ל חיו]הי	pour son salut.....

מַכְתֵּשׁ = *contundens*.

98.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

עלתא ד[ה לבריך שמה]
לעלמא עבדת ו מודיא
עלא ב[ר]ת ז[בידא בר עתעי
רפא על[חיו]הי ו[על חיא ידי
בר תימרצו [תימא] בעלה
ועל ח[י]א ב[ניהון] לעלמא
יום [ת]שע לירח ······ב שנת ······

Cet autel a été fait et consacré à celui dont le nom est béni dans l'éternité par A'la, fille de Zebeida, fils de A'thai, médecin, pour son salut et le salut de Iaddaï, fils de Thaimartso, fils de Thaimé, son mari, et pour le salut de leurs enfants à toujours.

Le neuvième jour du mois de.... année....

L. 2. מודיא, part. prés. Aphel féminin de ידא, *celebravit*, *gratias egit* (voy. P., n°s 79 et 83). Ce mot et le précédent me paraissent certains, malgré le mauvais état du texte.

L. 3. עלא. עלי. *superior*, nom propre très-répandu chez les Arabes; il s'agit ici d'une femme, ainsi qu'il ressort du contexte.

L. 4. רפא = רופא, *medicus*. Ce n'est pas absolument certain. Comparez ce mot à celui que nous avons laissé indéterminé dans les inscriptions n°s 75, 90.

Iaddaï : ce personnage est celui que nous avons déjà rencontré n° 6, année 504 (avril 193). Son père était chef de caravane. C'est à l'aide de cette même inscription que nous avons rétabli les lacunes de la filiation.

99.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

[לבריך שמה]
לעלמא עלתא דה
עבד סחיאל בר ז···
אמלא די מצב עינא (?)
על חיוה ועל חיא····

A celui dont le nom est béni dans l'éternité.

Cet autel a été consacré par Sabiel, fils de.... fils de Amila......

pour son salut et celui de ses (enfants).

La fin de la ligne 4 est incertaine, et le sens des deux mots que je crois lire sur la copie est assez obscur; peut-être y avait-il un second ב qui a échappé au graveur ou à M. Waddington, et faut-il lire די מצב בעינא, *quod ponebat apud fontem;* l'autel aurait été élevé près de la fontaine Ephka comme celui du n° 95.

100.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

בריך שמה לעלמא
מודא אספרין ו···
ובנא ביתה ···· שנת ..5

Béni soit son nom dans l'éternité.

Consacré par Asepherin et. ...

et toute sa maison ... année cinq cent... .

L. 3. בנא faute d'orthographe pour בני ־ ביתה « les membres de sa famille, sa maison ». Nous avons déjà vu ce mot écrit fautivement בניה dans le n° 92.

101.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington. — Inscription bilingue : texte grec, Waddington, n. 2575.

בריך שמה לעלמא טבא ורח[מנא עלת]א דה עבד ומו[דא .... בר סריכו [על] חי[והי ועל]חיא	Que soit béni son nom à toujours : le bon et le miséricordieux ! Autel élevé et consacré avec reconnaissance par.... fils de Soraïkou, pour son salut et celui (de ses enfants).

Διὶ ὑψίστῳ καὶ ἐπηκόῳ τὸν βωμὸν ἀν[έθηκεν] εὐχαριστ[ως]....

Εὐχαρίστως correspond au participe מודא. Sur la concordance des formules grecques et des formules palmyréniennes, voyez plus haut les notes des nos 74 et 79.

102.

Stèle hexagonale, dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

עלתא דנה עבד עבא בר	Cet autel a été élevé par A'ba fils de...

103.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

.... מודא ברי .... לעמא .... טב.............ומא.. בריך שמה ל[עלמא] פריה בבולאזור ועניה [ל]ה על חיוה וחי מרוהי ו....... בירה אב די שנת ..5	Élevé et consacré par... .... à celui dont le nom est béni à toujours .... qui l'a exaucé. Pour son salut et celui de ses maîtres, dans le mois d'Ab de l'année cinq cent.....

Les quatre premières lignes, fort mutilées, renfermaient les formules ordinaires et le nom du donateur; il m'est impossible de construire la cinquième, sauf le dernier mot, que nous connaissons par les inscriptions nos 79, 92, 111.

L. 6. מרוהי = *Dominorum ejus*. Nous avons déjà vu le nom מר appliqué aux souverains de Palmyre (P., nos 23, 28, 29); il les désigne peut-être ici, à moins que l'autel n'ait été consacré par un esclave ou un affranchi.

104.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

דכרן טב לבריך שמה לעלמא טבא ·····	Bon souvenir à celui dont le nom est béni dans l'éternité, le bon.....

105.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

קרבא ברת מזבנא מוד[י]א [ל]בריך שמה לעלמא ד ענה ○ [ל]אבוה ואחה	Qariba, fille de Mazbina, rend grâces à celui dont le nom est béni dans l'éternité; il a exaucé son père et son frère.

L. 2. J'ai suppléé le י du féminin qui aura pu échapper à M. Waddington; cette place est indiquée comme fruste dans sa copie. De même pour le ל suivant et pour celui que je supplée au commencement de la dernière ligne.

Le signe ○ qui termine la quatrième ligne ne paraît pas avoir de signification.

106.

Fragment dont on ne déchiffre que les formules connues. Trouvé, ainsi que ceux qui terminent la planche 10, dans le cimetière musulman par M. Waddington.

107.

Autel mutilé. — Copie de M. Waddington.

מ[ודא זבד]א בר זב[דעתה ····	Action de grâces de Zebda, fils de Zabdeathi.

108.

Fragment d'autel. — Inscription bilingue. — Waddington, n. 2576.

···· שורר [··· בר ז[בדבול יבשא לשמש אלהא טב]א ····

..... Fils de Zabdibol, fils de Yabsa, au Soleil, dieu bon ...

Ἡλίῳ πατρῴῳ καὶ ἐπηκόῳ θεῷ.......

109.

Fragment d'autel. — Copie de M. Waddington.

מודא בורפא בר ת[ימ]א	Consacré par Borepha, fils de Thaimé.

בירפא = ביל־רפא, *Bol sanavit.*

110.

Fragment d'autel. — On n'y reconnaît que les formules connues.

111.

Autel. — Copie de M. Waddington.

מודא לרחמנא טבא ···ם בר גדילת [די] קר לה ועני	Consacré au miséricordieux, au bon, par..... fils de Gadiallath, qui l'a invoqué et a été exaucé.

גדילת = *Fortuna Allath*, de même forme que le nom biblique, גדיאל, et les noms phéniciens גדעשתרת, גדמלקרת, etc.; ou bien nom composé avec גדל, *magnus fuit*, comme אדינת avec אדן, comme מלינת avec מלך, et dont la forme est nabatéenne comme celle de ces noms propres. (Voyez H., nos 1, 2, 3); dans ce cas, la prononciation serait *Gadaïlath*.

La formule de la fin est négligée, et la copie est sans doute fautive. (Voyez P., nos 79, 92.)

112.

Autel mutilé. — Copie de M. Waddington.

בריך שמה לעלמא מודא זבי בר זבדא זבד	Que béni soit son nom dans l'éternité. Action de grâces de Zabbaï, fils de Zabda, fils de Zebed.

Nous avons ici les deux mêmes noms que dans les inscriptions nos 28 et 29 relatives aux généraux de Zénobie; je doute pourtant qu'il s'agisse des mêmes personnages.

113.

Fragment d'autel. — Waddington.

···ו תימא בר	... Et Thaimé, fils de...

114.

Fragment d'autel. — Copie de M. Waddington.

לבריך שמה לעלמא	A celui dont le nom est béni dans l'éternité,
עבד בלא בר שמעון	Malé, fils de Siméon. . . . . .
. . . .	

Le seul intérêt de ce fragment est la forme de la lettre ת, transition entre le type araméen plus ancien et le caractère palmyrénien officiel.

115.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

בריך שמ]ה	Béni soit son nom dans l'éternité.
לעלמ[א] מודא	Consacré par . . .
אר.	. . . .
די מ.	qui. . . . . .
שנת ..5	année cinq cent. . .

L'intérêt de cette inscription et des suivantes est tout paléographique. Elles sont tracées en écriture cursive; le n° 115 se rapproche beaucoup d'une des inscriptions conservées au Musée capitolin; il est, comme elle, du sixième siècle (troisième siècle apr. J.-C.); la forme du ש est une imitation arrondie de la forme archaïque; les autres lettres procèdent, par dégénérescence, de l'alphabet officiel: ce sont les transformations de cet alphabet populaire qui ont conduit au syriaque. On peut déjà, dans le présent texte et dans le suivant, constater, entre l'écriture et le syriaque primitif, des analogies qui sont bien plus frappantes encore dans le n° 117.

116.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

לברך שמה	A celui dont le nom
לעלמא טבא	est béni dans l'éternité, le bon
ורחמנא דכר	et le miséricordieux, souvenir
ן עבד ומודא	fait et consacré par
מקי בר לשמש	Maqai, fils de Lishmash,
בר	fils de. . . . .
. . .ה ועניהי	. . . . Il l'a exaucé.
ב]ירח א[ב די	Dans le mois de Ab de
]שנת[583	l'année 583 (août 272).

Le nom propre qui commence la cinquième ligne me paraît être celui que nous trouvons sous la forme grecque Μακκαῖος dans l'inscription citée plus haut (page 64) du Musée capitolin à Rome.

Je pense que le commencement de la ligne 7 doit être די קרא, comme dans P., n°s 79, 92, 114; mais je n'oserais l'affirmer.

La date est celle de la dernière année de l'autonomie de Palmyre. Les lettres qui composent le mot ירח étaient sans doute liées par en bas; il n'est resté que la barre horizontale ou ligature; le reste aura été effacé.

117.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

[לבריך שמה] לעלמא	A celui dont le nom est béni dans l'éternité, le
טבא ורחמנא עבד	bon et le miséricordieux !
ומודא בלברך בר עבדצו	Fait et consacré par Belbarek, fils de Abditso,
בר הדיח·····	fils de Hadih. . . . . .
על חיוהי וחיא	pour son salut et celui de son frère.
אחוהי בירח אדר	Dans le mois de Adar. . . . .

Les noms propres sont très-incertains. On remarquera les ligatures, la forme des lettres ה. ל. צ. qui se rapprochent déjà de l'écriture arabe. Il est à regretter que la date soit effacée; mais je ne pense pas que ce texte soit antérieur au n° 116, c'est-à-dire à l'an de J.-C. 272; peut-être même est-il postérieur à la prise de Palmyre par Aurélien, car la ville est restée habitée, même après la perte de son autonomie; je ne crois pourtant pas qu'on puisse le faire descendre plus bas que le quatrième siècle, car il me paraît appartenir encore au culte païen.

118.

Autel dans le cimetière musulman. — Copie de M. Waddington.

לבריך שמה לעלמא	A celui dont le nom est béni dans l'éternité.
עבד ומ[ודא] ספירן ב[ר	Élevé et consacré par Sephiran, fils de
···········לקיסר····	. . . . . . a César (?) . . . . . .
·············חמ·······	. . . .
···· ·····················	. . . .
[בירח ··· יו[ם 10	le 10 du mois de. . . .
[שנת] [5]70	année [5]70 (258-259.)

L'écriture est la même que celle du n° 116. Je suppose les deux textes du même siècle.

119.

Fragment de la même écriture. Je ne distingue que les mots suivants.

...... בר סבא	.... Fils de Saba,
על חיוהי וחי	pour son salut et celui de. . .
................א	. . . .
בירח אדר שנת 531	Mois d'Adar 531 (mars 220).

120-123.

Fragments, sans intérêt, des formules connues.

123 *a*.

Sur trois autels rapportés par Wood et Dawkins, et conservés au musée d'Oxford. — Wood, I, II, III. — Chandler, *Marmora Oxoniensia*, II, pl. IV. — Ces textes ont été publiés souvent, et en dernier lieu par M. Lévy (*Zeitsch. Deutsch. Morg. Ges.*, XVIII, 69). Je les reproduis ici, sous le même numéro, afin que ce chapitre contienne tout ce que la ville de Palmyre a fourni jusqu'à présent en fait de textes araméens. — Je me suis servi de moulages exécutés sur les monuments originaux, ce qui m'a permis de faire quelques corrections de détail, surtout en ce qui concerne les ד et les ר, distingués sur les deux textes les plus modernes par le point diacritique.

Oxoniensis 1.

בירח אלול שנת 396 חמנא דנה ועלתא דנה עבדו וקרבו לשמש וזבידא בני - מלכו בר - ירחבול בר - נשא די מתקרא בר עבדבל די מן פחד בני - מגדת לשמשא אלה בית אבוהן על חייוהי וחיידהון וחיי אחיהון ובניהון	Dans le mois d'Éloul, année 396 (septembre 85), cette statue du Soleil et cet autel ont été élevés et consacrés par Lishmash et Zebéida, fils de Malkou, fils de Yariabel, fils de Nesa, surnommé fils d'Abdibel, de la fraction de tribu des Beni-Migdath (ou Migrath), à Shemesh (au Soleil), le dieu de la maison de leurs pères, pour son salut (de la maison), pour leur salut, pour le salut de leurs frères et de leurs enfants.

Cette inscription ne renferme que des mots que nous avons déjà rencontrés, à l'exception de חמנא, expression qui a été lue par Swinton, longuement commentée par Gesenius (*Thesaurus, s. v.*), et qui désigne la « statue solaire », l'idole posée sur l'autel : מזבחות .... והחמנים אשר־למעלה מעליהם, *altaria et simulacra quæ eis imposita erant* (II *Paral.*, XXIV, 4). Le nom de la tribu (voyez ci-dessus, n° 32) est incertain à cause de la confusion du ד et du ר : cette inscription ne renferme pas de point diacritique; elle est d'une date trop reculée : c'est en effet la plus ancienne de toutes les inscriptions religieuses.

Oxoniensis II.

לבריך שמה לעלמא טבא ורחמנא
מודא מדיון בר־זבדבול בר־מלכו על
חיוהי וחיא אחוהי בירח תשרי
שנת 533

A celui dont le nom est béni dans l'éternité, le bon et le miséricordieux, offert avec reconnaissance par Madiouu, fils de Zabdibol, fils de Malikou, pour son salut et celui de ses frères : dans le mois de Tischri, année 533 (octobre 221).

Oxoniensis III.

מודא לבריך שמה
לעלמא יול אור
עלפנא בר אעילמי
זבידא אקופי
בירח טבת
יום 24
שנת 544

Action de grâces à celui dont le nom est béni dans l'éternité par Jul(ius) Aur(élius) Alaphona, fils d'Aailamei, fils de Zebeida, fils d'Aqopai, dans le mois de Tebeth, le vingt-quatrième jour, année 544 (24 janvier 233).

Διὶ ὑψίστῳ καὶ ἐπηκόῳ Ἰού(λιος) Αὐρ(ήλιος) Ἀντίπατρος ὁ καὶ Ἀλαφώνας Ἀαιλαμεῖ τοῦ Ζηνοβίου τοῦ Ἀκοπάου εὐξάμενος ἀνέθηκεν. Ἔτους δμφʹ Αὐδυναίου κδʹ.

C'est la seule inscription palmyrénienne qui renferme des abréviations à la manière romaine : deux des noms propres sont d'une forme assez bizarre et d'une étymologie douteuse.

124.

Dans le desert, à trois heures et demie de Palmyre, sur la route de Homs, trois grands autels pareils. Chacun d'eux porte l'inscription bilingue suivante. — Copie de M. Waddington. — Texte grec : *Corpus inscr. gr.*, 4500 ; Waddington, n. 2627.

a.

עבדת מדינתא לבריך
שמה לעלמא מן כסס[י]
ענושתא בענושות זב[ידא]
בר תימעמד משכו ומק[ימו]
בר ירחבול אגמלא וירחי
בר נורבל שגרי וענני [בר]
מלכו ענני בירח את[ר]
יום 21 שנת 425

La ville (de Thadmor) a élevé (cet autel) à celui dont le nom est béni à toujours, sur les fonds publics, sous l'administration des trésoriers Zebeida, fils de Thaimoamed, fils de Maskou, — Moqimou, fils de Iarhibol, fils de Agméla, — Iarhai, fils de Nourbel, fils de Segri, — et Anani, fils de Malkou, fils d'Anani.

Le 21e jour du mois de Adar de l'année 425 (21 mars 114).

Διὶ ὑψίστῳ καὶ ἐπηκόῳ ἡ πόλις εὐχήν.
Ἔτους εκυʹ Δύστρου καʹ ἐπὶ ἀργυροταμιῶν Ζεβείδου Θαιμοαμέδου καὶ Μοκίμου Ἰαριβωλέους καὶ Ἰαραίου Νουρβήλου καὶ Ἀνάνιδος Μαλχου.

La seule variante du texte palmyrénien est figurée sous le nº 124 *b* : elle porte sur le nom propre Anani, qui est écrit deux fois ענני sur l'un des trois autels.

L. 2. מכס = מכס, *tributum, census,* de כסס, *numeravit.*

L. 3. ענשותא, fém. emphat., et ענשות, fém. constr. dérivés du verbe ענש, qu'on trouve seulement avec le sens de *mulctâ afficere*, mais qui a ici évidemment la signification plus générale d'établir et administrer les impôts. Le féminin ענשות désigne la fonction des trésoriers, comme אסטרטגות (P., n° 17) désigne la fonction des stratéges.

L. 4. תימעמד = Θαιμοάμεδος, *Thaimi sustinuit*. Voy. P., n° 3.

משכו se trouve sous la forme grecque Μόσχος dans les inscriptions grecques du Haouran. M. Wetzstein (*Ausgewählte Inschr.*, p. 356) le range parmi les noms arabes et le rapproche de « Moschus ». Ce nom, d'une étymologie difficile, appartient peut-être à l'ancienne onomastique arabe, comme paraissent lui appartenir les noms des trois aïeux de nos trésoriers; serait-ce l'indice de l'origine arabe de ces familles et de la plupart des familles dominantes à Palmyre? Nous avons remarqué déjà que les noms les plus anciens avaient souvent une physionomie nabatéenne, c'est-à-dire très-voisine de l'arabe.

L. 5. גמלא, dérivé de גמל, *benefecit*. Comparez le nom biblique גמליאל, et le nom de femme nabatéen גמילה, arab. جميلة, *pulchra*. (Voy. N., n° 7.)

L. 6. נורבל = Νούρβηλος = *lumen Beli*, de même forme que le nom biblique נריה.

שגרו, de שגר, *misit*, à moins que ce ne soit un nom arabe dérivé de شجر, *arbre*.

L. 7. ענן = ענן = Ἀνανίς, *nubes*. Comparez les noms bibliques analogues. Le même nom se trouve à la ligne suivante; je suppose que le trait qui dans l'une des deux copies réunit les deux *noun*, de manière à figurer un *mim*, a été ajouté par mégarde par M. Waddington.

Cette inscription, par sa date, est antérieure à l'organisation de la cité sur le modèle des colonies italiques. On pourrait en conclure qu'à cette époque les magistrats principaux et éponymes étaient les trésoriers, au nombre de quatre, qui géraient les finances publiques.

§ 4.

INSCRIPTIONS SUR TERRE CUITE.

125.

Tessère semi-circulaire. — Ma collection.

Personnage assis de côté, appuyé sur le coude gauche, dans l'attitude du repas antique; il est vêtu d'une tunique et d'un *pallium* drapé sur l'épaule gauche; sa tête est coiffée du *modius*[1]. A droite et à gauche une étoile à six rayons; encadrement formé d'une guirlande de feuilles de laurier, s'appuyant sur deux roses épanouies. Dans le champ :

ימלכו בקימו אקליש — Iamlikou, fils de Moqeimou Aqleisth.

R'. Rinceaux de branches de rosiers, encadrés par une guirlande de laurier. Deux empreintes de pierres gravées, dont l'une représente un scorpion, et l'autre un petit Mercure nu, tenant un caducée d'une main et une bourse de l'autre.

Ce personnage nous est connu par l'inscription qui porte le n° 36; c'est lui qui fit bâtir, en l'année 83 après Jésus-Christ, un des plus beaux tombeaux de Palmyre. Une niche disposée sur la façade principale renferme encore un lit de marbre, semblable à celui qui est figuré sur notre tessère, et qui supportait de même la statue de Iamlikou. Ce personnage y avait cette attitude si commune dans les monuments funéraires antiques, et particulièrement sur les sarcophages étrusques et romains. Notre petite terre cuite est donc funéraire. Exécutée au moment de la mort de Iamlikou, et tirée à un grand nombre d'exemplaires, elle était sans doute destinée à être distribuée aux parents et aux amis du défunt, et à être déposée dans son tombeau; les empreintes qui se voient au revers sont sans doute celles de bagues ou cachets lui ayant appartenu.

L'origine et la signification précise de cet usage sont difficiles à déterminer; une pratique analogue existait en Égypte dès les temps les plus reculés; toutes les collections d'antiquités contiennent un grand nombre de ces petites statuettes funéraires, portraits du défunt assimilé à l'Osiris infernal; ces petits monuments, en terre cuite émaillée, tous pareils, ont été quelquefois trouvés par centaines jonchant le sol d'un hypogée. Certaines des tessères de Palmyre, entre autres le n° 129, ont également été découvertes en très-grand nombre; mais j'ignore les conditions matérielles et le lieu précis de la trouvaille, de sorte qu'il n'est impossible de pousser plus loin le rapprochement entre les usages funéraires de l'Égypte et ceux de Palmyre.

[1] Cette coiffure, qui n'est pas sans analogie avec le *tarbouch* des Syriens de nos jours, est une calotte cylindrique, un peu évasée par le haut. Une tête de statue grande comme nature, que j'ai rapportée de Palmyre et donnée au musée du Louvre, nous en offre un exemple très-complet. Elle nous montre qu'alors, comme aujourd'hui, on portait sous cette calotte une seconde calotte en étoffe légère destinée à absorber la transpiration et à être changée très-souvent. De plus, le *modius* de ma statue est orné d'une broderie représentant des feuillages et un buste d'homme.

126.

Tessère hexagonale. — Ma collection, deux exemplaires.

Buste de face, coiffé du *modius*, accosté de deux étoiles à huit rayons et de deux palmes. Dessous, légende :

שכיי בר והבלת Sokayi, fils de Wahballath.

℞. Au centre d'une couronne de feuillage et d'un cercle de perles, empreinte d'un cachet elliptique représentant un charmant profil de femme.

Sokayi est un des quatre frères qui bâtirent le superbe tombeau décrit plus haut (page 42), l'an 112 de notre ère. Le cachet du revers est d'une remarquable finesse ; il est digne de la famille d'artistes qui fit construire le monument, et dont le nom méritait de passer à la postérité.

126 *a*.

Tessère pentagonale, en forme d'édicule. — Collection de M. Joyau. — R. Bernoville, *Dix Jours en Palmyr.*, p. 161.





Personnage assis de côté sur le lit funéraire, le coude gauche appuyé sur un coussin ; il est coiffé du *modius*, vêtu de la tunique et du manteau drapé ; dans le champ, un vase, des fruits et l'empreinte d'une pierre gravée représentant un profil d'homme, peut-être Apollon ; entre les pieds du lit, légende :

מלכו והבלת Malkou, fils de Wahballath.

℞. Le revers, que nous avons déjà décrit p. 64, représente la triade formée de Baalsamin le dieu suprême, de Malakbel le dieu solaire à tête radiée, et d'Aglibol le dieu lunaire caractérisé par le croissant.

Ce personnage est le frère du précédent ; comme lui, il avait le goût des arts ; son cachet est peut-être plus fin encore, et l'exécution de sa tessère est plus soignée.

127.

Tessère hexagonale. — Ma collection.

Personnage assis de côté semblable au précédent. Dans le champ, aigle de profil tenant une branche d'arbre dans ses griffes, et empreinte de pierre gravée représentant une Fortune debout, couronnée de fleurs, et tenant une corne d'abondance. Dessous, légende :

[נ]שום מלכו — Nassoum, fils de Malkou.

℞. Buste du même personnage, accosté de deux étoiles à six rayons, et enfermé dans une couronne de feuillages.

Ce personnage est évidemment celui qui est nommé, dans la grande inscription n° 15, comme bisaïeul de Zénobios Zabdila, l'habile allié d'Alexandre Sévère (A. D. 242). Il vivait donc dans le deuxième siècle; son père s'appelait Malkou, comme son fils et son petit-fils.

128.

Tessère octogonale. — Ma collection.

Figure assise de côté, semblable à la précédente. Dans le champ, branche de grenadier chargée de fruits. Dessous, légende presque effacée et d'une lecture douteuse :

נשום מלכו נשום — Nassoum, fils de Malkou, fils de Nassoum.

℞. Au centre, dans une couronne de feuillage, empreinte d'un cachet représentant une figure nue qui tient devant elle une balance à deux plateaux entre deux palmes; autour, cercle formé de deux têtes de bélier, deux têtes de taureau, deux disques rayonnants et sept petits disques globulaires.

La composition compliquée du revers fait allusion au culte des divinités planétaires (Voyez plus loin les notes du n° 134) : la petite figure centrale est le signe zodiacal de la balance; les disques représentent le soleil et la lune, les sept planètes.

Le bélier et le taureau, les deux victimes du criobole et du taurobole, sont les symboles du Soleil et de la Lune, les deux grands dieux de Palmyre, dualité locale adorée sous les noms de *Bel* et *Iarhibol*, ou de *Malakbel* et *Aglibol*.

Le personnage paraît être le même que le précédent.

129.

Petite tessère carrée. — Ma collection; plusieurs exemplaires. — Des tessères semblables se trouvent dans presque toutes les collections publiques ou privées. — Elles ont été trouvées à Palmyre par centaines; il n'est pas de voyageur depuis vingt ans qui n'en ait rapporté une poignée.

Deux personnages assis de côté sur le lit funéraire.

שמעון	Siméon, fils de
רבחרא	Rabbara (?).

℞. Même type.

(?) שריכו	Soraikou (?),
רבחרא	fils de Rabbara (?).

Les caractères sont si fins et ordinairement si frustes, qu'excepté pour le nom de Siméon, qui est certain, les lectures sont douteuses; le second mot, quel qu'il soit, est le même sur les deux faces, d'où je conclus qu'il s'agit de deux frères.

130.

Petite tessère. — Ma collection.

Deux bustes de face, coiffés du modius accompagnés de la légende :

צנבר	Tsenabar,
שר	fils de Soraikou.
(?) יכו	

℞. Même type, avec la légende :

....	N., fils de
[שר]	Soraikou.
יכו	

Les noms ne sont pas bien certains. La seconde ligne du droit est seule parfaitement lisible; on y remarquera le ר pointé.

131.

Petite tessère circulaire. — Ma collection.

Buste de face coiffé d'un modius à bandelettes flottantes.
℞. Légende :

קזבל	Qasbel,
(?) [ח]בל	mort (?).

Tous les monuments précédents ont une destination funéraire bien évidente; ceux qui suivent ne portent que des symboles religieux et des invocations propitiatoires : ce sont des *ex voto*, des simulacres d'offrandes ou des amulettes.

132.

Tessaire rectangulaire. — Ma collection.

Épi de blé, accompagné de la légende :

אגן בל	Bel protége
יחרתא	Iabartha
ונני	et Nanaï.

℞. Légende :

בל יברך	Que Bel bénisse
לבני חלא	les Beni-Hela.

אגן Impératif Aphel de גן *protexit*.
Nous trouvons dans l'inscription n° 67 un Zabdibol, fils de Bolqa, fils de Nanaia, בלקא ננא, de la tribu des Beni-Helah, בני־הלה. Malgré les petites différences d'orthographe, il me semble qu'il s'agit ici des mêmes personnages.

133.

Tessère rectangulaire. — Collection de Luynes.

Sept globules représentant les sept planètes, surmontés de la légende :

אגן בל	Protége Bel
בני חנפי	les Beni-Hanefi.

℞. Simpulum et vases sacrés; le disque solaire et le croissant lunaire.

134.

Tessère circulaire. — Ma collection. — Collection de M. H. Bernoville.

Tête d'homme de profil. Dans le champ, le soleil, la lune et les planètes.

℟. Combinaisons de disques qui ont sans doute un sens astronomique. Légende :

אגן בל בני ב[רס]עא — Bel protége les Beni-Barsa'a.

Les deux lettres intermédiaires du dernier mot sont très-douteuses.

Parmi les symboles qui accompagnent la tête, deux figures, l'astérisque et le croissant, représentent évidemment le soleil et la lune ; les deux autres ont une signification inconnue ; pour moi, ils représentent les planètes, mais comment leur assigner un nom?

Le plus caractéristique est celui qui se compose d'un anneau et de trois rayons : ne serait-ce pas Jupiter? Nous le retrouverons sur d'autres tessères (n[os] 142, 143), accolé au nom de Bel, que je crois une personnification de cette planète. On pourrait aussi établir une certaine analogie entre ce symbole et la figure que le papyrus grec du Louvre attribue à la planète Phaéton ou Jupiter[1].

On sait la place que les planètes tenaient dans les croyances orientales. Les systèmes astrologiques dont l'origine est en Chaldée, mais dont les pratiques étaient exercées par les Syriens et propagées par eux dans tout le monde romain, ces systèmes attribuaient aux planètes un rôle spécial : les étoiles à révolution périodique, ou *errantes*, étaient considérées comme des divinités de premier ordre, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes : elles servaient d'*intermédiaires* visibles entre la terre et la puissance supérieure invisible, incompréhensible, fatale, dont l'âme remplissait toute la nature, dont le siége spécial était dans les régions inaccessibles de l'empyrée au-dessus de la zone des étoiles fixes. Les planètes, agents de cette puissance, exerçaient leur action sur tous les phénomènes du monde visible, les unes comme démiurges, les autres comme source de vie ou de mort, de bonheur ou de malheur; elles présidaient à la succession des temps et des événements, aux moindres détails des existences terrestres. Le zodiaque était leur domicile sidéral ; chacune d'elles avait sa résidence normale dans un des signes, c'est là que sa puissance était la plus grande ; réciproquement sa puissance était affaiblie ou modifiée quand elle passait dans les autres signes ou constellations. La marche des planètes à travers les corps célestes déterminait donc une foule d'actions et de réactions, les unes favorables, les autres défavorables, dont l'étude et l'application aux faits humains était la matière de l'astrologie.

Certaines conjonctions d'astres étaient regardées comme très-heureuses : on les représentait sur des amulettes pour en appliquer la vertu à ceux qui les portaient. Notre tessère est sans doute un monument de ce genre. On adressait en outre des vœux et des prières à ces divinités sidérales; malgré le caractère fatal de leurs mouvements, on leur reconnaissait une volonté propre, qu'on pouvait se concilier par des hommages et des offrandes. De là l'usage des invocations que nous lisons sur les tessères de Palmyre.

[1] *Notices et extr. des manuscrits*, t. XVIII, 2e partie. Papyr., n 1, col. 5.

135.

Tessère circulaire. — Ma collection.

Aigle de face les ailes éployées.

℞. Légende en trois lignes :

שמש	Soleil
שרן	notre seigneur
רבא	suprême.

L'aigle est un symbole solaire : le soleil était la première des planètes, et à Palmyre, spécialement, son culte tenait la première place.

136.

Tessère rectangulaire. — Ma collection.

Lion passant, dans un encadrement de perles, au-dessous légende effacée, le premier mot était peut-être אגן, *protège*, comme sur les tessères précédentes.

℞. Étoile à seize rayons et croissant lunaire. Au-dessus, légende terminée par une étoile :

רשי בר	Rashi, fils de
מלכו	Malkou.

Le lion est un symbole solaire.

Galien [1] conseillait à certains malades de porter sur eux une lame de bronze sur laquelle seraient représentés un *lion*, une *étoile* et un *croissant* de lune. Ce sont précisément les symboles figurés sur notre tessère, qui peut très-bien avoir été un amulette du genre de ceux auxquels on attribuait des vertus curatives.

137.

Tessère rectangulaire. — Ma collection.

Le soleil entre deux croissants, dans un encadrement de perles ; au-dessus :

שמש	Soleil.

℞. Légende dans un encadrement de perles ; dans le champ, trois globules :

בל חזג	Bel fortifie
גנבא	Genouba.

חזג = חזק, *firmavit*, par la permutation fréquente en araméen du ק et du ג.

גנבא, *furtum ;* comparez le nom גנבת, donné par la Bible (III Reg., XI, 20) à un Iduméen contemporain de Salomon.

[1] Cité avec une indication incomplète par J.-J. Barthélemy dans son mémoire sur les médailles d'Antonin frappées en Égypte (Œuvr. complètes, 1824, t. IV, p. 179) ; je n'ai pu retrouver le passage dans les Œuvres volumineuses du médecin de Marc-Aurèle.

138.

Tessère circulaire. — Ma collection.

Buste du dieu Soleil radié entre trois petits disques, dans un cercle de perles, accompagné du mot :

שמש Soleil.

℟. Chameau agenouillé sous une branche de palmier, au-dessous légende en deux lignes :

עמג··לו
ומ··כו

La première lettre est douteuse ; peut-être n'est-elle que le bout de la branche de palmier qui entoure le chameau, car on ne voit pas trace du trait transversal nécessaire à la formation du ג ; alors le premier mot pourrait être גמילו, *Gamilou*, nom propre dérivé de גמל, *benefecit*, avec la terminaison nabatéenne si fréquente à Palmyre. Nous avons déjà rencontré (P., n° 124) le nom propre אגמלא ; جميل *pulcher* est un nom arabe très-répandu, et qui était déjà porté à l'époque dont nous nous occupons ; nous connaissons sa transcription grecque Γαμῆλος par une inscription de Tafha, dans le Haouran (Waddington, *Inscr. Syr.*, n° 2169), et sa forme féminine גמילת, جميلة, par les médailles nabatéennes. (Voy. mes *Mélanges d'arch. orient.*, appendice, p. 34). *Gemilath* était le nom de la femme de Zabel, le dernier roi de Pétra, à la fin du premier siècle.

Le chameau figuré sur la tessère pourrait alors être considéré comme les « armes parlantes » de ce personnage nommé Gamilou, גמל signifiant aussi « chameau ».

139.

Tessère quadrangulaire. — Ma collection.

Buste du Soleil, radié, entre deux enseignes militaires (?).
℟. Tête de taureau accompagnée du croissant lunaire et d'un petit disque.
Légende en deux lignes :

ארצי· Fais grâce.
רעייא Raaia.

ארצי Impératif Aphel de רצא· רצי, hébr. רצה, verbe qui exprime l'action de la grâce et de la miséricorde divines. Le second mot est sans doute le nom du possesseur, il ne diffère que par la terminaison de celui que nous avons trouvé plus haut dans les inscriptions n°s 16 et 22 : c'est sans doute un nom de femme.

La tête de taureau est employée ici comme symbole lunaire.

140.

Lampe de terre cuite. — Ma collection : deux lampes pareilles ont été rapportées de Palmyre par M. R. Bernoville.

Ce petit monument, que j'ai déjà publié (*Bullet. arch. de l'Athenæum*, 1855), reproduit grossièrement la forme des lampes romaines; il porte l'inscription suivante :

עגלבול ומלכבל Aglibol et Malakbel.

Le commencement de l'inscription est indiqué par un groupe de sept globules, représentant les sept planètes; le même sujet de décoration orne le bec de la lampe.

L'inscription est tracée en caractères cursifs du type employé sur l'autel du musée Capitolin, et sur les autels publiés ci-dessus, n°s 116-119, elle doit être du troisième siècle de notre ère; on remarquera la forme un peu écourtée du ו, que nous avons déjà signalée (P., n° 72); quant à la nature des deux divinités, voyez ce que nous en disons p. 63 : ces petites lampes étaient allumées devant l'autel ou la statue de ces deux personnifications du feu et de la lumière célestes.

141.

Tessère rectangulaire. — Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale; donnée par mon compagnon de voyage, M. Anisson.

Buste d'Aglibol, imberbe, vêtu du paludamentum, un grand croissant attaché aux épaules; deux globules dans les angles supérieurs.

℟. Grand croissant lunaire, groupe formé de cinq globules planétaires et d'un petit croissant; au-dessus, légende en trois lignes :

עגלבול	Aglibol
חזג	soutient
גריבא	Gariba.

Même formule que le n° 137. Nous avons déjà fait allusion à ce petit monument dans notre commentaire du n° 93.

142.

Petit cône de terre cuite. — Ma collection.

Symbole que nous avons attribué à la planète Jupiter (?); cinq disques planétaires et la légende :

בל Bel.

Le cône en lui-même est un symbole; il représente la puissance créatrice ou génératrice, sans attribution de sexe, ou plutôt par la réunion des deux sexes. C'est le dieu androgyne

ou hermaphrodite, souvenir oblitéré et obscène du Dieu unique; on le rencontre dans les plus anciens sanctuaires orientaux, et la preuve de son androgynisme primitif se trouve, non-seulement dans les traditions et légendes relatives à ces sanctuaires, mais dans ce fait qu'à l'époque romaine il symbolise tantôt un dieu, tantôt une déesse. A Paphos, la pierre conique était l'emblème de Vénus; à Émèse, celui du dieu solaire Élagabale; à Séleucie et à Bosra, celui du dieu solaire Qaçiou (Voyez plus loin, N., n° 4). Notre cône de terre cuite, portant le nom de Bel, divinité qui rentre dans la catégorie des personnifications solaires, se rattache aussi au culte du dieu mâle. Il est fort possible que le simulacre conservé dans le grand temple de Palmyre fût également une pierre conique, et qu'elle reçût indifféremment les noms solaires Baalsamin, Bel, Malakbel; notre petit monument en serait alors une reproduction portative, destinée à être conservée dans les sanctuaires domestiques, ou à être distribuée aux pèlerins.

143.

Tessère en forme d'olive. — Ma collection.

Vase duquel s'échappent des tiges chargées de grenades et des épis de blé : globules dans le champ et encadrement de perles.

℞. Corne d'abondance ou tige fleurie et symbole de la planète Jupiter (?), encadrés par la légende :

גדעתא די בל אגו Gada'thi que Bel protége.

La construction de la phrase n'est pas très-régulière, mais je ne vois pas d'autre manière de la couper.

144.

Tessère de la forme d'un losange. — Ma collection.

Buste d'un personnage vu de face et coiffé du modius; dessous, légende à moitié effacée :

יברך (?) Qu'il bénisse (?).....

℞. Vase à deux anses accompagné de rinceaux.

145.

Tessère circulaire épaisse, sans figures ni symboles. — Ma collectio .

תורא Bœuf (?).

℞. שמעדיא . . . . . .

Je ne m'explique pas bien le sens de ce petit monument; peut-être est-ce une adresse de marchand, ou une tessère du genre des suivantes.

146.

Tessère circulaire. — Collection de Luynes.

Buste coiffé du modius, entre deux palmes et deux globules dans un cercle de perles; dessous, la légende :

עזי	Ouzzi (nom propre).

℞. Étoile et disque dans un cercle de perles; légende :

עזי	Ouzzi.
חמרא	Vin
ושמנא	et huile.

M. de Luynes regardait cette tessère comme l'adresse d'un marchand; ne pourrait-elle aussi être considérée comme une *tessera frumentaria*, sorte de *bon* pour avoir part aux distributions de vin et d'huile faites au peuple par un magistrat ou un candidat du nom d'Ouzzi? Ces distributions ou *congiaires* jouaient un grand rôle dans la vie publique de l'empire romain, et c'est pour en faciliter l'exercice qu'Auguste imagina l'emploi de tessères. (Suet. *Aug.*, XL); un bas-relief de l'arc de Constantin à Rome et les médailles nous offrent plusieurs exemples d'une scène où l'on voit un citoyen romain venant recevoir des mains de l'empereur ou d'un employé spécial la tessère qui lui donnait droit aux largesses impériales. Une inscription (P., n° 16) nous a montré l'usage des distributions établi à Palmyre; il y est question des dons d'huile faits au peuple et aux étrangers par Malé Agrippa : il est probable que ces libéralités se faisaient à l'aide de tessères du genre de celle que nous venons de décrire.

147.

Tessère circulaire. — Collection de M. Joyau. — R. Bernoville, *Dix Jours*, etc., p. 165.




Astérisque à seize rayons, représentant le soleil; dessous, grand croissant lunaire; au-dessus une planète et une légende à demi effacée.

℞. Légende dans un cercle de perles :

עז[י]	Ouzzi.
לח[מא]	Pain
ו[מ]שחא	et huile.

Cette tessère rentre dans la catégorie de la précédente; le premier mot, au lieu du nom propre שש, pourrait bien être le chiffre 6, correspondant, soit à une désignation de quantité, soit à un numéro d'ordre quelconque. Les quelques *tesseræ frumentariæ* parvenues jusqu'à nous ne portent que des chiffres ou des indications de quantité; celles de Palmyre portent en outre le nom de l'objet offert au public; il devait en être de même à Rome dans certaines occasions, quand par exemple l'empereur donnait, outre des denrées alimentaires, des étoffes, des animaux et même des terres. (Suét., *Ner.*, *Domit.*).

Le mot משחא employé ici est précisément celui qui est appliqué dans l'inscription n° 16 aux largesses de Malé Agrippa.

148.

Tessère rectangulaire échancrée par le haut. — Collection de M. R. Bernoville (*Dix Jours*, etc., p. 162).




Personnage assis de côté sur le lit funéraire; dans le champ, rinceaux de fleurs et de fruits.

℞. Légende en trois lignes, surmontée de deux grappes de raisin, et interrompue par l'empreinte d'un cachet représentant une petite figure debout.

·ישר חבא
··ם רשהא
שנ/ת 444

La légende, assez mal conservée, est difficile à expliquer; il n'y a de certain absolument que la date, qui correspond à l'année 132-133 de notre ère. Cette tessère rentre dans la catégorie des petits monuments funéraires que nous avons décrits au commencement de ce chapitre.

149.

Tessère rectangulaire brisée d'un côté. — Collection de M. R. Bernoville, publiée par lui, op. cit., p. 164.

Un homme vêtu de la tunique, dans l'attitude du combat; dans le champ, une rosace à six lobes; encadrement de perles.

℞. Un pied et une main dans un encadrement de perles.

J'ai reproduit la description de cette petite tessère, quoique la légende en fût effacée, parce que c'est la seule qui ait le caractère bien accusé d'*ex-voto*. Les monuments de ce genre ne sont pas rares en dehors de Palmyre; presque toutes les collections renferment de ces restes

de la piété antique, bras, jambes, pieds, yeux, etc., en pierre, terre cuite ou bronze, témoignages d'une guérison attribuée à l'intervention de telle ou telle divinité.

150.

Tessère quadrangulaire. — Musée du Louvre.




Petit globule dans l'angle supérieur, et légende :

כלי	Kafi,
זבידא	fils de Zebeida,
[מ]לכי	fils de Malkou,
נצרלת	fils de Naçrallath.

R̸. Légende terminée par un petit anneau accosté de deux croissants.

סמי..	. . . .
מיתא	mort :
יום 8	huitième jour.

Les noms propres tracés sur cette tessère ne sont pas tous parfaitement certains ; le dernier, נצרלת, est composé avec le nom de la déesse Allath, par élision de l'aleph initial, comme les noms cités sous le n° 49, et avec le verbe נצר, *defendere*, qui joue un grand rôle dans l'onomastique arabe.

Je ne parviens pas à lire la première ligne de la légende du revers ; la fin est certaine ; ce petit monument est sans doute le souvenir d'un jeune enfant mort huit jours après sa naissance. Peut-être le premier mot est-il l'adjectif כלי *parvulus*, que nous avons déjà rencontré (P., n° 38) appliqué à un enfant mort en bas âge.

CHAPITRE II.

HAOURAN.

Nous avons créé une subdivision spéciale pour les inscriptions araméennes trouvées dans le Haouran, l'ancienne Auranite, non-seulement à cause de la distance qui sépare de Palmyre cette province centrale, mais aussi en raison des caractères paléographiques qui distinguent ces inscriptions. L'alphabet à l'aide duquel elles sont tracées constitue une variété importante de l'écriture araméenne, en ce sens qu'elle sert de transition entre l'araméen carré et le nabatéen proprement dit. Nous avons donc pensé qu'il y avait avantage à réunir dans un chapitre distinct les textes appartenant à ce groupe, malgré leur petit nombre. Ils proviennent du même canton, et presque exclusivement du même monument, le temple de Siah, construction des plus intéressantes, que nous avons découverte et fait déblayer, M. Waddington et moi, auprès de Qennaouât, l'ancienne Kanatha.

I.

SOUEIDEH.

1.

Sur la façade orientale d'un grand tombeau. — Copie de l'auteur. — Estampage de M. Waddington. — Inscription bilingue, texte grec : Waddington, n° 2320.

נפשה די חמרת די בנה לה אדינת בעלה

Monument de Khamrath, élevé pour elle par Odainath son époux.

Ὀδαίναθος Ἀννήλου ᾠκοδόμησεν τὴν στήλην Χαμράτῃ τῇ αὐτοῦ γυναικί.

Le monument sur lequel est gravée cette inscription est un grand cube de maçonnerie décoré de demi-colonnes doriques et de trophées militaires; j'en ai donné un dessin dans le premier volume de la *Syrie centrale* (*Architecture*, etc., pl. 1). Il était autrefois surmonté d'une pyramide dont il ne reste que les assises inférieures. Le style de l'architecture indique une

époque antérieure à l'empire romain, très-vraisemblablement le premier siècle avant notre ère : cette même date se déduit également des caractères paléographiques de l'inscription grecque, la seule de toutes celles de ce même pays qui renferme l'*iota souscrit*. Je pense que ce tombeau aura été construit sous le règne d'Hérode le Grand.

נפשה = στήλη. Nous avons déjà rencontré ce mot à Palmyre, traduit par κτίσμα (P., n° 31), et nous avons fait remarquer qu'il était commun à l'épigraphie funéraire de tous les pays sémitiques. Il se rencontre même deux fois à Pétra dans les rares inscriptions nabatéennes qui y ont été découvertes. Ce fait m'a été révélé par l'excellente copie d'un de ces textes rapportée par le marquis Arconati lors de son dernier voyage en Orient. Les deux copies relevées en 1854 par le voyageur anglais L. Ross, et en 1858 par l'Américain Marsh, étaient imparfaites; aussi les essais de traduction publiés jusqu'à présent étaient-ils fort éloignés de la vérité (Voy. *Zeitsch. deut. Morg. Ges.*, IX, 232; XII, 708; XIV, 367). La phrase imaginée par M. Blau était particulièrement erronée; le savant orientaliste avait cru lire l'éloge rimé d'un berger dans une simple épitaphe qui ne contient que des noms propres. Je reproduis ici la copie que le marquis Arconati a eu la bonté de me communiquer.



נפש די רקומו בר נקום Tombeau de Reqoumou, fils de Naqoum.

La figure gravée au-dessus de l'inscription, sur la paroi du rocher, est la représentation du monument auquel s'applique spécialement l'expression נפש : c'est un cube de maçonnerie surmonté d'une pyramide, c'est-à-dire précisément une construction semblable à notre tombeau de Soueideh. Cette forme caractéristique était très-répandue en Orient ; elle a pris naissance en Égypte, dans les temps les plus reculés, et s'est conservée en Syrie jusqu'à l'invasion musulmane, changeant de style et de décoration suivant le goût des siècles, mais gardant ses lignes générales et sa destination funéraire.

L'*état emphatique* du mot נפשה est exprimé par un ה final et non par un א. Nous avons un autre exemple épigraphique de cette permutation dans l'inscription צדה מלכתה, « Tsaddah la reine, » tracée en araméen carré sur le sarcophage découvert par M. de Saulcy dans le « tombeau des rois » à Jérusalem. Pour moi le sarcophage de Jérusalem et le tombeau de Soueideh sont à peu près de la même époque, ce qui ajoute encore à l'intérêt de ce rapprochement.

חמרת = Χαμράτη, *Rubra*. La transcription ח = X et ת = T est différente de celle de Palmyre, et indique une prononciation plus dure. Le nom du père d'Odainath n'est pas transcrit en araméen ; il devait s'écrire ענאל (*exaudivit El*) ; d'après l'exemple précédent, s'il eût été écrit חנאל, *Gratia* (*dei*) *El*, les Grecs l'eussent transcrit Χάνηλος.

Quel était cet Odainath qui élevait à sa femme le plus beau tombeau qui ait été construit dans toute cette province? L'histoire est muette sur son compte ; à moins que l'on ne veuille le rattacher à Odheyna l'Arabe, chef des *Benou Samayda* ou *Benou Amila-el-Amâlik*, fondateur d'une petite dynastie sur les confins de la Syrie et du désert [1]. J'ai déjà fait voir que cet Odheyna ne pouvait être identifié avec le célèbre chef de Palmyre (ci-dessus, p. 35). Peut-on davantage le confondre avec le mari de Hamrath? M. Caussin de Perceval [1] le fait vivre dans la seconde moitié du deuxième siècle après Jésus-Christ; si cette opinion, basée sur un calcul de généalogies arabes, est exacte, et si d'autre part le monument de Soueideh a été bâti au premier siècle avant notre ère, il n'y a rien de commun entre ces deux personnages, si ce n'est le nom, et peut-être une parenté qui ferait de notre Odainath l'ancêtre du phylarque Odheyna. Il est vrai que les dates fournies, soit par les auteurs arabes [2], soit par les considérations architecturales, n'ont qu'une valeur approximative; en les sollicitant doucement en sens contraire, on pourrait arriver à les faire concorder sans trop faire violence ni à l'histoire ni à l'archéologie; c'est ce qu'a fait M. Waddington (*Inscr. Syr.*, n° 2308), qui propose d'identifier l'auteur du tombeau et le chef des Benou-Samayda, en les faisant vivre l'un et l'autre au premier siècle de notre ère. Il est certain que ce monument, par ses proportions remarquables, appartient à un personnage historique, et la figure du phylarque allié des Romains est la seule portant le nom d'Odheyna ou Odainath qui surgisse du chaos des annales arabes.

Mais une circonstance qui milite surtout en faveur de l'hypothèse de M. Waddington, c'est la découverte qu'il a faite dans les ruines de cette même ville de Soueideh d'une inscription grecque du temps de l'empereur Commode, mentionnant, parmi les tribus ou familles qui habitaient la ville une φυλὴ Σομαιθηνῶν, qui est évidemment la même que les Benou Samayda; en rapprochant ce nom grec des exemples que nous avons cités plus haut (p. 37, 38), et en lui appliquant le système de transcription un peu dure que nous révèle l'inscription de Hamrath, on voit qu'il est l'équivalent de l'araméen בני שמידע, mot trop peu différent de l'arabe بنى سميدع pour qu'on hésite à les identifier. Soueideh, ou, comme on disait alors, Soada (Waddington, n° 2307), était donc le centre d'un des établissements de cette famille, et pouvait dès lors avoir été la résidence principale du chef qui l'avait amenée dans ces contrées.

La présence de cette tribu dans ces régions est encore constatée par une autre inscription grecque copiée par M. Waddington à Ezra, dans le Ledja (Wadd., n° 2495); c'est une épitaphe ainsi conçue :

Ἀβαβαία ἡ Σομαιδάθη Ἀνάμου ἐτῶν λ'.

Σομαιδάθη apparaît ici comme nom de famille, et son orthographe se rapproche encore plus de l'ethnique arabe « Samayda » que la transcription précédente Σομαιθηνοί ; ce qui confirme encore l'identité des deux mots, c'est la forme des noms propres, qui est plus arabe encore

[1] Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, I, 23 ; II, 27, 191.

[2] Mon savant confrère M. de Slane, consulté à ce sujet, m'assure que les dates fournies par les généalogies arabes n'ont aucune valeur; il a rencontré des différences de plus d'un siècle relatives aux mêmes listes et aux mêmes personnages.

qu'araméenne : Ἀβαβαῖς correspondant à حُبَيْبَة[1], *amica*; Ἄναμος, انعم, *fortunatus*, est un nom connu, comparatif de même forme que « Aslam », « Aklab », « Asad » (voyez Wetzstein, *Ausgew. Inschr.*, p. 338, 343); la phrase grecque est l'équivalent de l'arabe

حبيبه السميذعة بنت انعم **Hobeibah, des Samayda', fille d'Ana m.**

Tout nous porte donc à considérer cette femme, ainsi que les auteurs des monuments de Soueideh, comme ayant appartenu à la grande tribu arabe qui commanda longtemps sur la frontière des possessions romaines. Quant à l'emploi de la langue araméenne pour la rédaction des inscriptions funéraires, ce n'est pas une objection contre l'origine arabe de ces personnages. Les premières migrations arabes en Syrie trouvèrent une population indigène dont l'araméen était la langue vulgaire et le grec la langue officielle; elles adoptèrent ces deux idiomes, au moins dans leurs actes publics; elles subirent cette influence araméenne qui s'était étendue sur tous les habitants du littoral, y compris les Nabatéens, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant. Le moment n'était pas venu encore où, sous la pression croissante des migrations venant du Sud, et surtout sous l'action du grand travail d'unification accompli par l'islamisme, la langue arabe devait à son tour supplanter presque radicalement et absorber tous les dialectes sémitiques qui l'avaient précédée dans ces contrées.

II.

SIAH.

Les inscriptions réunies sur la planche 14 proviennent du temple de Siah, curieux monument situé, je l'ai déjà dit, près de Qennaouat, et que nous avons entièrement fait déblayer[2]. Les inscriptions grecques trouvées dans les fouilles démontrent que cet édifice a été construit à l'époque des Hérode par deux personnages nommés, l'un Maleikath, fils de Anson fils de Moaieron, l'autre Maleikath, fils de Moaieron fils de Maleikath, c'est-à-dire petit-fils du premier. Le premier avait fait bâtir le temple et l'atrium qui l'entoure; le second fit refaire et surélever le temple. En reconnaissance de ces services, les habitants de la ville de Siah et les membres de la tribu d'Obaisath élevèrent à ces deux personnages des statues dont nous avons retrouvé les bases à leur place primitive, sur les marches du temple; les figures étaient mutilées, mais nous avons pu recueillir deux têtes intactes qui sont aujourd'hui au Musée du Louvre. En même temps un certain Obaisath, de la tribu mentionnée ci-dessus, élevait une statue au roi Hérode; malheureusement les premiers chrétiens l'ont brisée en mille pièces; la base elle-même était renversée; l'inscription seule est restée intacte, ainsi que le

[1] M. de Slane pense que c'est la forme véritable; l'*i* aura changé de place dans la transcription grecque; חבבי serait plus araméen.
[2] Voy. *Syrie centrale*, *Architecture*, pl. 2 et suivantes.

pied droit d'Hérode; le torse, très-fruste, gisait quelques pas plus loin. Ce texte nous servira à établir la date des inscriptions araméennes dont nous allons donner l'explication.

2.

Fragments d'une longue inscription gravée sur l'architrave de l'atrium : *a* et *d* donnent le commencement et la fin; *b* et *c*, deux morceaux intermédiaires. — Copie de l'auteur. Estampage.

דכרון טב למליכת בר אושו בר מ[עירו]	*a.*	*a.*	Bon souvenir à Maleikath, fils d'Ausou, fils de Moaierou. . .
····ד]א ותיטרא דא ומט[רא דא···	*b.*	*b.*	... ce..... et cette colonnade et ce réduit (?).....
···די הו בנה על בעשמין······	*c.*	*c.*	... qu'il a fait pour le Seigneur des cieux.....
···ות ועד חיין בשלם	*d.*	*d.*	... et tant qu'ils vivront, en paix.

דכרין טב, *bona memoria*. Cette lecture me paraît certaine. J'avais d'abord hésité sur la valeur de la lettre qui commence le second mot, et, dans le premier aperçu que j'ai donné de ces textes dans la *Revue archéologique*, je la prenais pour un *samech*, ce qui donnait un sens forcé à la phrase. Je me suis aperçu aussitôt de mon erreur, et j'ai pu la rectifier dans un *errata* joint à ce premier travail. Aujourd'hui je n'hésite pas, et l'étude des inscriptions du Sinaï me confirme dans mon opinion. On sait que ces inscriptions, proscynèmes gravés sur les rochers dans les vallées qui entourent la montagne sainte, sont tracées à l'aide d'une écriture cursive qui a reçu le nom de nabatéenne, à cause de son identité avec celle des légendes des monnaies royales nabatéennes [1]. Cette écriture offre la plus grande analogie avec celle des inscriptions du Haouran, ce qui nous dispense de justifier nos lectures, la valeur des lettres nabatéennes ayant été fixée par Beer d'une manière absolue et certaine. Une seule lettre pourtant avait échappé à la perspicacité du jeune et regretté savant : c'est le *tet*, dont il avait méconnu la forme; il est vrai que cette forme se confond parfois un peu avec celle de l'*aleph* et celle de l'*iod*, similitude encore augmentée par l'inexpérience des premiers copistes. L'erreur de Beer a été adoptée par MM. Tuch et Lenormant. Mais les recueils beaucoup plus soignés de Lepsius et Lottin de Laval ont permis à M. Lévy de rectifier sur ce point les opinions de ses devanciers. Cette lettre *tet*, dont on ne reconnaissait aucun exemple, est au contraire une de celles qui reviennent le plus souvent dans les textes du Sinaï. Elle se rencontre surtout dans la formule qui termine la plupart des proscynèmes, formule que l'on lisait fautivement זאר ou זיר, et que l'on traduisait *pèlerin*. M. Lévy a prouvé (*op. cit.*, p. 29, 45) qu'il fallait lire ce mot לטב, et que la phrase דכיר.... לטב était l'équivalente de la phrase grecque Μνησθῇ... ἐν ἀγαθῷ qui se lit sur les mêmes rochers. La lettre en question y

[1] Le travail le plus récent et le plus complet sur ces inscriptions est celui que le Dr Lévy a inséré dans le vol. XIV de la *Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Gesellsch.*, 1859. Il a été tiré à part, sous le titre : *Ueber die Nabathaischen Inschriften von Petra, Hauran, der Sinai Halbinsel und über die Munzlegenden Nabath. Kœnige*. C'est aux pages de ce tirage à part que je renverrai dans le cours de ce volume. — Voyez aussi le travail de M. Fr. Lenormant (*Journal asiatique*, janvier-mars 1859), qui, à côté d'opinions beaucoup trop absolues sur l'origine chrétienne de ces inscriptions, renferme des observations très-intéressantes, et surtout montre pour la première fois le rapport paléographique qui existe entre l'écriture des rochers du Sinaï et l'écriture arabe.

est susceptible de deux formes, dont je reproduis ici quelques variétés empruntées aux figures II, XVI, XVII, XVIII et XIX de la planche II du mémoire de M. Lévy.

La première forme est celle qui se rencontre sur les monnaies dans le mot נבטו, *Nabatène*, mot qui se trouve aussi dans une de nos inscriptions nabatéennes (ci-dessous, n° 6). La seconde, qui n'est qu'une transformation cursive de la première, est précisément celle que nous avons dans la présente inscription, non-seulement dans le mot טב qui nous occupe en ce moment, mais deux fois à la ligne suivante.

L'association de mots דכירין בטב est de même nature que le דכיר ... לטב du Sinaï et le זכרה ... לטובה de la Bible; elle a le double caractère d'une invocation à la divinité et d'un souvenir personnel. Il est superflu d'ajouter qu'elle n'implique aucune idée religieuse particulière, puisqu'elle a pu également être employée par des Juifs, des païens et des chrétiens; cette réflexion m'est suggérée par le sens trop restreint, suivant moi, que mon ami Fr. Lenormant a donné à la formule sinaïtique, et l'emploi exagéré qu'il en a fait pour prouver l'origine exclusivement chrétienne des inscriptions du Sinaï.

מליכת = Μαλείχαθος. Forme nabatéenne du nom propre que nous avons vu à Palmyre écrit מלכו = Μάλιχος. C'est le diminutif arabe.

אושו = Αὖσος. Nom essentiellement nabatéen, qui se rencontre fréquemment dans les inscriptions sinaïtiques. C'est le nom arabe *Aus* (Wüstenfeld, *Register*, p. 89), avec la terminaison nabatéenne *ou*.

מעירו = Μοαίερος, *Pervigil*.

תימרא. Je rapproche ce mot de תמר, qu'on trouve seulement avec le sens de « colonne de fumée », pour désigner la colonne qui précédait les Hébreux (Voy. Buxtorf, *Lex. talm.*, s. v.). Sous la forme que nous avons ici, et qui ne se rencontre pas dans les lexiques, le mot paraît s'appliquer à la colonnade sur laquelle l'inscription est gravée.

מטרא = *custodia, vigilia*, correspond au mot hébreu משמר, par lequel on désignait les postes sacrés aux portes et à l'intérieur du temple de Jérusalem.

בעשמין = בעלשמין, curieux exemple d'*assimilation*. *Baalsamin* était la divinité adorée à Siah, que nous avons déjà rencontrée à Palmyre (n° 73).

3.

Sur la plinthe d'un piédestal, sous le portique du temple. — Copie de l'auteur. — Inscr. bilingue; le texte grec (Waddington, n° 2366) est gravé sur un dé de piédestal que nous avons trouvé au pied des marches, et qui s'ajustait évidemment sur la plinthe.

דנה צלמא די אקימו אל־עבישת	Cette statue a été élevée par la tribu d'Obaisath
למליכת בר מעירו בר מליכת	à Maleikath, fils de Moaieros, fils de Maleikath,
לקבל די הו בנה בירתא עליתא	parce qu'il a fait le temple haut.
כדו בר עבישת אמנא שלם	Kaddou, fils de Obaisath, a exécuté. Paix.

Ὁ δῆμος ὁ τῶν Ὀβαισηνῶν ἐτείμησεν Μαλείχαθον Μοαιέρου ὑπεροικοδομήσαντι τὸ ἱερὸν ἀρετῆς τε καὶ εὐσεβείας χάριν.

Cette inscription est rédigée dans les mêmes termes et à l'aide de la même langue que les inscriptions honorifiques de Palmyre. Elle contient pourtant un mot tout à fait arabe : c'est le nom de tribu אל־עבישת = آل عبيشة, caractérisé par l'emploi du mot آل, *famille*, *tribu*, correspondant au grec δῆμος. Ce fait prouve que la partie active de la population était arabe, quoique la langue officielle fût l'araméen.

עבישת est un diminutif arabe ou nabatéen de même forme que Maleikath et Odainath, dérivé du verbe עבש, *putruit;* il est employé à la fois comme nom propre et comme nom de famille. Nous le trouvons porté par la tribu, qui élève la statue, et par le père de Kaddou le sculpteur, אומנא, *artifex*, qui l'a exécutée. La transcription grecque du nom propre se rencontre dans l'inscription gravée sur la base de la statue d'Hérode; elle est ainsi conçue (Waddington, n° 2364) :

Βασιλεῖ Ἡρώδει Κυρίῳ Ὀβαίσατος Σαόδου ἔθηκα τὸν ἀνδριάντα ταῖς ἐμαῖς δαπάναις.

« Le seigneur roi Hérode » ne peut être qu'Hérode le Grand, qui reçut les provinces d'Auranite et de Trachonite de l'empereur Auguste, en l'an 23 (F. Joseph., *B. J.*, I, xx, 4), et mourut en l'an 4 avant notre ère ; Obaisath, qui lui élève une statue, est sans doute le même que le père du sculpteur. Chronologiquement, l'ordre des trois textes qui précèdent et des faits qu'ils relatent peut donc s'établir ainsi qu'il suit :

Maleikath Ier fait construire le temple et graver l'inscription n° 2; sous les portiques de ce temple. Obaisath élève une statue au roi Hérode alors vivant, c'est-à-dire entre les années 23-4 avant Jésus-Christ. Peu après, Maleikath II fait surélever le sanctuaire בנא עליא, ἐποικοδομήσαντι, ce qui motive l'érection d'une statue et la rédaction de l'inscription n° 3.

La même succession s'établit par la paléographie : en effet, les lettres du n° 3 sont plus déformées que celles du n° 2, et plus éloignées du type carré primitif; elles sont plus cursives, et confondent sous un même trait uniformément arrondi des traits qui, dans le n° 2, sont distincts et conservent encore la trace des additions successivement faites aux lettres originales. Ainsi, comparez entre elles les formes des lettres א, ב, י. Le ש est non moins caractéristique : l'allongement de la haste verticale, qui dans le n° 2 est encore à l'état rudimentaire, prend dans le n° 3 des proportions qui le rapprochent des formes nabatéennes. Tout indique donc qu'entre l'exécution de ces deux inscriptions il s'est écoulé un certain nombre d'années.

D'après ces diverses données, la généalogie de la famille peut se dresser ainsi :

Moaierou.
|
Ausou.
|
Maleikath I.
|
Moaierou.
|
Maleikath II, contemporain d'Hérode le Grand.

Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, la forme de ces noms est arabe, et spécialement nabatéenne ; or Josèphe (*A. J.*, XV, x, 2) nous apprend que la province d'Auranite, qui faisait partie de la tétrarchie de Zénodore, fut vendue 50 talents par ce chef de brigands aux Arabes; cet événement se passait avant l'an 23 (av. J.-C.), époque à laquelle Auguste dépouille Zénodore de toutes ses possessions et les donna à Hérode le Grand. Par le mot

« Arabes » Josèphe désigne ordinairement les Nabatéens, et les ménagements qu'Hérode eut pour eux lorsqu'il reçut l'Auranite prouvent qu'il est question ici du peuple alors très-puissant contre lequel il eut plus tard à soutenir des luttes fort sérieuses. Il est donc à présumer que Maleikath I[er] appartenait à la nation nabatéenne, et qu'il commença ses constructions au moment de la prise de possession du pays par les siens, avant l'année 23; Maleikath II les compléta; elles étaient achevées avant la mort d'Hérode.

4.

Sur une petite base de statue, rapportée par nous et donnée au Musée du Louvre. — Copie de l'auteur.

שודו אבנא Fait par Soùdou.

שודו, nom arabe à terminaison nabatéenne; équivalent de *Sâd.* (Wüstenf., *Regist.*, p. 433).

Une base toute semblable, provenant des mêmes fouilles, porte l'inscription grecque ....ου ἐπόησεν. Je ne pense pas que ce personnage s'appelât Σαόδου, comme le père d'Obaisath; car l'orthographe araméenne de ce nom est שעדו, et non שודו.

Ce petit monument paraît contemporain du précédent; il nous donne le nom d'un sculpteur indigène de l'époque de Jésus-Christ. Le talent de cet artiste syrien, à en juger par les têtes que nous avons rapportées, était loin de mériter que son nom passât à la postérité.

5.

Sur une petite base de statue, rapportée et donnée par nous au Musée du Louvre. — Copie de l'auteur.

[מתק]דש לאל קציו Consacré au dieu Qaçiou.

L'état fragmentaire de cette inscription ne nous permet pas de garantir l'interprétation que nous en donnons.

קציו est un nom propre que nous trouverons porté par une divinité locale et par des hommes (Voy. plus loin, N., n[os] 4, 6, 7). S'il s'agit ici, comme je le pense, de la divinité et non d'un personnage objet ou auteur de la statue, le mot *Deus* qui le précède serait plus régulièrement écrit אלה, comme sur l'autel de Bosra décrit plus loin, et comme dans l'inscription nabatéenne de Saïda que nous reproduisons sous le n° 7 du chapitre suivant; il se peut d'ailleurs que אל soit ici l'article arabe ال que l'on trouve joint aux noms divins dans la composition d'un grand nombre de noms propres sinaïtiques; exemples : עבד־אל־בעל, עבד־אל־עלי, גרם־אל־שרהי[1].

Quant à la nature attribuée au dieu Qaçiou, voyez, chapitre suivant, les notes de l'inscription nabatéenne n° 4. J'ai réuni sous ce numéro tous les renseignements que j'ai pu recueillir et qui tendent à établir l'ordre de croyances relatif à ce dieu, le Jupiter « Casius » des Grecs et des Romains.

[1] Lévy, Mém. sur les inscr. nabat., *Zeitsch. D. M. G.*, XIV, pp. 24, 26, 64, 79 du tirage à part.

6.

Sur le bord d'un vase de basalte décoré d'un rinceau de vigne, dont nous n'avons retrouvé qu'un fragment, rapporté et donné par nous au Musée du Louvre.

····קר]בו טועאל בר]	**Ont offert : To'al, fils de, ...**

Le nom propre To'al est tout à fait arabe; on le trouve sous la forme تُعَل (Wüstenfeld, *Register*, p. 453), qui ne diffère pas sensiblement de la forme nabatéenne.

7.

Fragment de base de statue. — Ma collection.

····לשלם	En paix. . . . .

Il se peut aussi que la statue ait été celle d'un personnage dont le nom commençait par שלם, comme Salmallath ou Salmon.

8.

Une inscription, du même caractère que les précédentes, a été copiée par Burkhardt (*Travels*, etc., p. 84) et par Seetzen (*Reisen durch Syrien*, etc., I, p. 80), dans les ruines d'une église à Qennaouat. Nous n'avons pu la retrouver. Je reproduis ici les deux copies, évidemment incorrectes, de nos deux devanciers. Jusqu'à présent cette inscription est restée inexpliquée; mais, en nous aidant des textes précédents et des indications qu'ils nous donnent sur la valeur des lettres, nous pouvons arriver à lire les mots principaux; la seconde ligne seule reste douteuse.

Burkhardt.	Seetzen.
...רכיון	רבדיון
...למ חמ^סי	מקחמל ידי
...ית נפשא	תנפשא
....אדינת	אדלנת
....אל	אמלה
......תה	

La combinaison de ces deux versions nous paraît donner le texte suivant :

···· דכרון	. . . Souvenir
···· אקדיש די	. . . a consacré . . . ?
····ית נפשא	. . . ce monument
··· אדינת	. . . Odainath
··ל] אנתתה]	. . à sa femme.

Les mots déchiffrés avec certitude se retrouvent dans les textes qui précèdent et n'ont pas besoin de commentaires.

Les textes réunis dans ce chapitre ne manquent pas d'une certaine importance. Malgré leur extrême brièveté, ils renferment presque tous les éléments de la grammaire, tous ceux au moins qui sont caractéristiques et permettent d'affirmer la nature du dialecte employé. Ce dialecte est l'*araméen*, le même que celui parlé à Palmyre et dans presque tout l'Orient sémitique à la même époque. Il est donc prouvé qu'au commencement de l'ère chrétienne les populations qui habitaient à l'est de la Palestine se servaient, au moins pour leurs actes publics, de la langue araméenne; et pourtant ces populations étaient en partie composées d'*Arabes*, comme le prouvent non-seulement le témoignage des historiens, mais la forme même des noms propres.

Au point de vue de la paléographie, ces textes ne sont pas moins intéressants; ils permettent de rattacher l'écriture nabatéenne, et par elle l'écriture arabe primitive, à la souche araméenne, et nous montrent par quels degrés successifs la transformation s'est opérée.

J'ai démontré ailleurs (*Revue archéologique,* 1864-1865) que la forme dite *carrée* est un état de l'écriture araméenne, et qu'elle a été employée par tous les peuples parlant l'araméen (y compris les Juifs) dans le dernier siècle qui précède notre ère; seulement, suivant la nature de ces peuples, il y a dans les éléments accessoires de l'alphabet des nuances qui établissent les distinctions locales sans toucher au fond même de l'écriture. Ainsi les inscriptions hébraïques de Jérusalem (voyez mon *Temple de Jérus.*, p. 42, Pl. XXXVII) et les plus anciennes inscriptions de Palmyre (ci-dessus, n° 30), quoique différentes au premier abord, appartiennent au même système, à celui de l'écriture *carrée;* les formes essentielles sont les mêmes; les différences sont plus calligraphiques que radicales, et pourtant elles suffisent pour bien établir la nationalité de chaque famille de textes. Les uns, ceux de Palmyre, sont des dernières années du premier siècle avant Jésus-Christ; les autres, ceux de Jérusalem, sont, je crois, du même siècle. Si nous les comparons, les uns et les autres, aux textes qui font l'objet de ce chapitre, nous voyons que tous appartiennent positivement au même groupe. Si nous prenons, par exemple, la plus ancienne des inscriptions du Haouran, celle de Soueideh, les similitudes sont frappantes; les différences portent sur des détails, tels que la suppression de quelques traits, comme dans le ב, le ל, l'addition de quelques autres, comme dans les lettres א ה י; mais ces quelques différences, en apparence insignifiantes, sont précisément le germe des transformations futures; c'est faute de les connaître que les auteurs qui se sont occupés de l'écriture sinaïtique n'ont pu la rattacher à la souche araméenne. A l'aide de nos monuments, l'origine de toutes les formes, même les plus éloignées du point du départ, se reconnait aisément. Ainsi l'*aleph* sinaïtique, cette lettre caractéristique qui ressemble à un 6, paraissait échapper à toute filiation araméenne; par mes inscriptions n[os] 1, 2 et 3, on voit comment elle procède d'une lettre semblable à l'*aleph* de l'hébreu carré ou du palmyrénien. A son tour l'*aleph* sinaïtique ou nabatéen produit la lettre arabe, simple trait vertical, dont on ne pourrait pas soupçonner l'origine si l'on ne connaissait, grâce aux inscriptions du Haouran, toutes les formes intermédiaires.

Il en est de même du *yod* nabatéen, cette forme bizarre, prototype de la forme koufique, et si éloignée de la *petite lettre* de l'alphabet carré. Notre inscription n° 1 nous montre comment le petit crochet primitif s'est dédoublé sous une influence cursive de la main; les inscriptions n[os] 2, 3 et 5 nous montrent comment il s'est arrondi, allongé et complétement altéré.

J'ai déjà signalé plus haut les transformations non moins caractéristiques du *schin*, qui, elles aussi, conduisent au ﺴ koufique.

Un dernier trait des inscriptions du Haouran que l'on remarquera dans le texte n° 2 *c*, c'est la persistance d'une forme archaïque du ה employée simultanément avec la forme dégénérée, dans les deux mots רה ,בנה. Cette particularité ne doit pas nous étonner, et se retrouve dans d'autres branches de la même écriture; nous l'avons signalée déjà à Palmyre. Cette double forme du ה s'est maintenue dans l'écriture nabatéenne; nous en donnerons plus loin des exemples (N., n°s 2, 13). Je rappellerai aussi que ce même ה à apparence archaïque se retrouve dans les inscriptions du Sinaï; voyez la planche 7 du recueil de M. Lottin de Laval, où il se rencontre quatre fois, notamment dans le nom propre parfaitement lisible גרמאלה; voyez aussi la planche 25 du même recueil, dont je lis ainsi la première ligne :

שלם אשף בר כלבי וכלבו ברה לטב — *Salve, Asaph filius Kalebou et Kalebou filius ejus : in bono.*

Le mot ברה est écrit avec ce même ה.

La planche 1, ligne 1, contient le même mot גרמאלה écrit comme ci-dessus.

Tout concourt donc à nous montrer, dans les textes du Haouran, le type de transition entre l'écriture araméenne *carrée* et l'écriture *cursive* qui a produit les divers alphabets arabes. A ce point de vue, ils ont une véritable importance paléographique.

CHAPITRE III.

TEXTES NABATÉENS.

I.

HEBRAN.

1.

Sur une dalle épaisse de basalte noir rapportée par M. Waddington et donnée par lui au Musée du Louvre. — Copie de l'auteur.

בירח תשרי שנת שבע לקלדים	Dans le mois de Tischri de l'an sept de Claude
קיצר	César,
דנה תרעא די עבד מלכו בר	cette porte a été faite par Malikou, fils de
[קציו] כמר אלת שלם קרי	[Qaçiou], prêtre d'Allath. Dis : paix !

קלדים, nom transcrit du latin, comme s'il avait été écrit *Clodius*. Si le lapicide avait eu sous les yeux le nom *Claudius*, il est probable qu'il l'aurait transcrit קלודים; à Palmyre, nous avons toujours vu le nom Aurélius rendu par אירלים. La dernière lettre est douteuse; les ס étant fort rares dans les inscriptions nabatéennes, nous manquons de points de comparaison. Je pense pourtant que c'est bien un *samech;* cette lettre est celle que nous avons toujours trouvée employée à Palmyre pour rendre le son des terminaisons latines.

קיצר = *Cæsar*. Cette transcription est tirée du grec Καῖσαρ; à Palmyre, on écrivait קסר, forme qui est directement imitée du latin; le *tsadé* et le *samech* ne paraissent pas d'ailleurs, à cette époque, différer beaucoup l'un de l'autre sous le rapport de la prononciation. Le *tsadé* était un peu plus dur; on le prononçait alors comme le *ṣad* arabe, ص, qui, dans ces régions, a reçu de lui son nom, sa forme et sa valeur.

Le nom du père de Malikou est mutilé : en examinant de nouveau sur la pierre les traces qui en restent, j'ai cru lire Qaçiou, nom que nous retrouverons plusieurs fois et bien distinct dans la suite de ce chapitre.

כמר אלת, *sacerdos τῆς Allath*. Cette lecture, qui me paraît excellente, est due à M. Nœldeke

(*Zeitsch. d. Morg. Ges.*, XIX, 639). C'est la première fois que le nom de la déesse Allath apparaît d'une manière complète et certaine dans les inscriptions; nous l'avons déjà rencontré à Palmyre entrant dans la composition des noms propres, et cru le reconnaître isolé dans un texte honorifique (P., n° 8). Nous le verrons encore mieux caractérisé, si cela est possible, dans l'inscription ci-dessous, n° 6, et essayerons alors de déterminer quelle était la nature attribuée à cette divinité.

L'invocation de la fin est adressée au passant qui lit l'inscription. J'avais d'abord été trompé par la petitesse des lettres du dernier mot, et je l'avais séparé du reste de l'inscription. MM. Lévy et Nœldeke m'ont indiqué le véritable sens; ce dernier a heureusement rapproché cette formule de l'invocation familière arabe قرا عليه السلام « La paix soit dite sur lui. » J'ajouterai que, dans les inscriptions grecques des mêmes régions, nous avons trouvé des invocations analogues : Καί σύ! Ὅσα λέγεις καί σοι τὰ διπλᾶ!

Le mot שלם possède ici, outre le sens général de *paix*, *santé*, *perfection*, qui est commun à tous les dialectes sémitiques, ce caractère spécial d'invocation, de souhait, de *salut*, qui l'a fait adopter par les Arabes comme formule de salutation, et qui, transporté dans le langage chrétien, a produit la formule *in pace! pax!* Ce caractère est surtout sensible quand le mot שלם est isolé et joue le rôle d'une sorte d'exclamation; c'est ainsi qu'il figure dans deux inscriptions du Haouran (ci-dessus, H., n[os] 3, 7), et qu'il se lit en tête de plus de la moitié des proscynèmes sinaïtiques : שלם פ׳ בר פ׳, *salve!* ou *salvus sit, N. filius N.* On en a conclu, un peu trop rapidement, que ces proscynèmes étaient chrétiens; nous venons de voir par les inscriptions essentiellement païennes de Siah et d'Hebrân que la formule pouvait aussi bien avoir été employée par des adorateurs de Baalsamin ou d'Allath, que par des disciples de Jésus-Christ. Cette réflexion peut être ajoutée à celle que nous avons déjà faite (p. 92) à propos de la formule דכיר... לטב, presque aussi commune que l'autre sur les rochers du Sinaï.

La date de cette inscription correspond au mois d'octobre de l'année 47 après Jésus-Christ. Elle tombe pendant l'intervalle qui sépare le règne d'Agrippa I de celui d'Agrippa II. Le premier est mort en 44 de notre ère; mais l'empereur Claude, trouvant son fils trop jeune (il n'avait que dix-sept ans), ne voulut pas le laisser succéder immédiatement à son père. Il lui donna d'abord l'investiture du royaume de Chalcis en 50, et n'ajouta à ce territoire la souveraineté de l'Auranite et de la Trachonite qu'en 52. Pendant l'interrègne, ces provinces étaient gouvernées directement par le pouvoir impérial; les actes publics étaient datés des années de l'empereur Claude. Notre inscription est d'accord avec l'histoire.

2.

Sur la poitrine d'une statue brisée; l'inscription est complète à gauche, un peu mutilée à droite. — Copie de M. Waddington. — Ce fragment était dans les ruines de l'église, au sud du village.

ו]הבאלת	Wahballath,
ב]ר נגמו	fils de Negmou.

J'ai supposé qu'il manquait une lettre au commencement de chacune des lignes, ce qui permet de rétablir le texte et de lui donner un sens conforme à la nature du monument, qui est certainement un portrait.

L. 1. Nous retrouvons ici le nom si commun à Palmyre. On remarquera la forme du ה, déjà signalée plus haut.

L. 2. נגמו. C'est le nom arabe *Nagm*, نجم, *sidus* (Wüstenfeld, *Register*, etc., p. 30, 333), avec la terminaison nabatéenne.

II.

BOSRA.

3.

Sur la face latérale d'un sarcophage de basalte noir situé dans une des rues de la ville ruinée. — Estampage de M. Waddington. Copie de l'auteur.

דא ארנא די עב	Ce sarcophage a été fait par
ד והבאל בר אוש	Wahabel, fils de Ausou,
ו לתעמר אנת	pour Ta'mer, sa femme,
תה ברת עבדאל	fille de Abd-el-Ga,
גא הפרכא	éparque.

L. 1. ארנא = ארן, *arca, cista*. Ce mot, qui est d'un emploi si fréquent avec le sens de « coffre, boîte, » ne s'est pas rencontré souvent avec une acception funéraire. Une fois dans la Bible, au dernier verset de la Genèse, il désigne le sarcophage égyptien dans lequel le patriarche Joseph fut enseveli; rien ne ressemble plus à un coffre que les grands cercueils à couvercle dont les Égyptiens se servaient pour conserver leurs momies. Le mot ארן s'applique également bien au sarcophage de pierre proprement dit, d'un usage si général en Syrie depuis les invasions grecques jusqu'à l'islamisme, et qui se compose d'une grande auge avec un couvercle en dos d'âne plus ou moins historié; on le plaçait, soit le long des parois d'une chambre sépulcrale, soit plus souvent encore en plein air. Le sarcophage de Ta'mer est un monument de ce genre assez grossièrement exécuté.

L. 2. והבאל, *quem dedit El*. Ce nom propre, de forme arabe, est le pendant du והבלת, *Wahballath*, des inscriptions de Palmyre; nous avons sa transcription grecque, Οὐάβηλος, dans les inscriptions du Haouran. Les noms composés avec אל ne sont pas rares dans cette région; M. Wetzstein attribue cette circonstance à une influence spéciale des Juifs; je crois qu'il a exagéré le rôle de cette influence, et je considère אל, *El* ou *Il*, comme le nom d'une divinité spéciale dont le culte était très-répandu dans tous les pays araméens. Voyez plus loin (p. 108) nos réflexions sur ce sujet.

L. 3. תעמר, nom féminin dérivé de עמר, *coluit* (*deum*); un grand nombre de personnages arabes ont porté le nom masculin correspondant, 'Amer. (Voyez Wustenfeld, *Register*, etc., p. 64.)

L. 4 et 5. עבד־אל־גא, *Servus Excelsi*. Nom de même forme que les noms propres sinaïtiques עבד־אל־בעל, גרם־אל־בעל, dans lesquels אל est l'article arabe. Je considère le mot גא comme dérivé de גאה, qui, en hébreu et en araméen, désigne l'idée de hauteur, de grandeur, de majesté, et s'applique souvent à la divinité. Peut-être est-ce tout simplement le nom d'un

dieu local, comme Tha, Qoum, Aoud, Monat, et tant d'autres divinités dont les noms entrent dans la composition des noms propres sinaïtiques.

אפרכא. C'est le mot grec Ἔπαρχος; il désigne le chef ou gouverneur local au service d'un roi nabatéen, Arétas ou Malchus, antérieurement à l'an 104 de notre ère; le gouverneur de Damas au nom d'Arétas Philodème avait le titre d'ethnarque (II *Cor.*, XI, 32), ἐθνάρχος. Une inscription grecque du Haouran (Waddington, *Inscr. Syr.*, 2135) mentionne le nom d'un certain Dareius, qui était, vers la même époque, éparque d'un district de la Batanée au nom du roi Agrippa.

4.

Autel de basalte noir décoré sur deux de ses faces de têtes de taureau. — Rapporté par M. Waddington, et donné au Musée du Louvre. — Copie de l'auteur.

דה קרב נטראל בר	Ceci a été consacré par Natarel, fils de
נטראל לאלה קציו	Natarel, au dieu Qaçiou :
בשנת 11 למלכו מלכא	l'an 11 de Malikou le roi.

L. 1. נטראל = *El prospexit*. La valeur de la dernière lettre a été contestée, à cause de sa forme, qui diffère un peu des autres ל de l'inscription, et se rapproche du type palmyrénien. Je ferai observer d'abord que toutes les lettres de ce texte se rapprochent du palmyrénien, spécialement les ב, ce qui me conduit à considérer cette inscription comme la plus ancienne de tout ce groupe nabatéen. Ensuite, dans le mot qui nous occupe, le ל est final, et cet alphabet nous offre plusieurs exemples de lettres finales différentes des lettres médianes ou initiales. Ainsi le נ (H. nº 2, *a*, *c*, *d*), le ח (H. nº 2, *a*), le ט (*id.*, *d.*), le א (inscript. nabatéenne de Sidon; voy. plus bas, p. 113), ont les deux formes. Nous avons même vu (ci-dessus, p. 99) une lettre, le ה, susceptible de deux formes différentes, quelle que fût sa position au milieu ou à la fin du mot. Il en est ainsi du ל, et l'exemple actuel n'est pas le seul que nous puissions citer; les deux inscriptions suivantes, nºˢ 4 *a* et 6, nous offrent un ל final semblable au précédent, et un ל médial dans le mot מלך (dernière ligne), qui est absolument pareil et seul de son espèce. Un ל final presque identique se trouve aussi dans le papyrus araméen du Musée du Louvre [1]. Enfin, un dernier argument en faveur de cette lecture est la forme même du nom propre נטראל, qui est parfaitement régulière, tandis qu'elle cesse de l'être en attribuant une autre valeur à la lettre finale; ce nom se trouve non-seulement dans ce texte, mais dans le texte nabatéen suivant, et sous la forme grecque Νατάρηλος, dans une inscription de Qennaouât (Waddington, nº 2351). La transcription ט = T est conforme aux règles que nous avons constatées à Palmyre, et qui ont généralement été suivies dans la région dont nous nous occupons. Les noms formés avec le nom divin *El* sont aussi fort communs dans ces contrées. (Voyez les notes du nº 6.)

L. 2. Le dieu Qaçiou est celui que nous avons déjà rencontré à Siah, mais mieux caractérisé par l'épithète אלה, *deus*. C'est une divinité locale dont le culte paraît avoir été assez répandu, car son nom se rencontre plusieurs fois, soit directement, soit indirectement, comme composant des noms propres, dans le petit nombre de textes nabatéens que nous possédons.

[1] Publié par M. l'abbé Bargès. Paris, 1862.

Je pense que Qaçiou est le dieu que les Grecs ont nommé Ζεὺς Κάσιος, et les Romains « Jupiter Casius ». La transcription du ק en K et en C est conforme aux règles que nous avons établies, et les témoignages classiques placent en Syrie le culte de Casius. A Séleucie de Piérie, il était spécialement adoré sous la forme d'une pierre conique. Ce fait nous est révélé par les monnaies frappées dans cette ville sous l'empire romain ; je citerai par exemple les bronzes de Trajan, dont Mionnet (*Séleucide et Piérie*, n° 891 et suiv.) décrit ainsi le revers :

ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΠΙΕΡΙΑΣ. Cône dans un temple tétrastyle, au-dessus duquel est un aigle éployé; sous le temple, ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ.

On sait la place que le culte de la pierre tenait dans la Mythologie sémitique ; il se lie avec le culte des dieux ignés et solaires, dont la pierre tombée du ciel, l'aérolithe, est une émanation, et dont le caillou qui renferme l'étincelle est le symbole. La *Kaaba* de la Mecque est un aérolithe, les *Bétyles* de Sanchoniathon aussi ; le *Melqarth-Retsep*[1] de Tyr était une pierre brillante, et les *pierres dites divines*, « lapides qui divi dicuntur, » que l'on adorait à Laodicée de Syrie (Lamprid., *Heliogab.*, VII), avaient sans doute aussi une origine sidérale. Il en était de même, je pense, du célèbre dieu d'Émèse, Élagabal, grande pierre de couleur noire et de forme conoïde (Hérodien, V, III, 10; Pline, XXXVI, 8). Cette forme elle-même ajoutait encore aux propriétés de l'aérolithe; nous avons rappelé ci-dessus (page 85) les idées et les symboles attachés à la forme conique. Le culte de la pierre, et de la pierre conique, se relie à celui de la montagne isolée, du lieu haut considéré d'abord comme le séjour de la divinité, puis comme identique à la divinité elle-même. Sans sortir de Syrie, nous avons les montagnes divinisées l'Hermon, le Carmel, le Liban, et enfin le Casius (Sanchoniathon, Orelli, p. 16), qui n'est autre que notre Qaçiou. Deux montagnes portaient ce nom : l'une, dont la masse conique et la cime élégante dominent tout le pays qui entoure Séleucie et Antioche; l'autre, monticule sablonneux qui sert de limite à la Syrie du côté de l'Égypte (Hérodote, III, 5); là se voyait le tombeau de Pompée, près d'un temple de Jupiter Casius (Plin., V, 14; Strab., XVI, II, 33). Le caractère commun à ces deux montagnes est d'avoir un sommet aigu.

Je conclus de ces divers rapprochements que Qaçiou était adoré sous la forme d'une pierre conoïde. Quant à l'étymologie du nom, elle n'est pas très-simple; les dérivés de la racine קצה ou קצץ, *couper*, ont presque tous un sens qui implique l'idée d'*extrémité*, de *fin*, de *limite ;* le rapport entre cette idée et la forme aiguë de la montagne divinisée est assez naturel, et il se peut que קציו signifie simplement « montagne ». A l'appui de cette conjecture, je rappellerai que le mot גבל, qui en arabe signifie « montagne », a en hébreu ces mêmes acceptions de *fin*, *extrémité*, *limite ;* que, de plus, ce mot donne son nom au célèbre dieu d'Émèse, Élagabal, ou plutôt *Gabal*, car le nom grec a été formé par la fusion en un seul des deux mots אלה גבל, *Deus Gabal*[2], par lesquels les habitants d'Émèse désignaient ou invoquaient leur divinité; formule analogue à la formule אלה קציו, que notre inscription nous montre usitée à Bosra. Je pense donc que Qaçiou et Gabal étaient deux divinités de même nature ; nature complexe comme celle de toutes les divinités solaires de l'Orient, et qui faisait dire à Lampride (*Heliog.*, XVII) : « Solem alii, alii Jovem dicunt, » mais représentée par un même symbole,

[1] Voy. mes *Mélanges d'archéolog. orient.*, p. 81.

[2] Les variantes d'orthographe, Alagabalus, Elagabalus, Elegabalus, rentrent dans cette étymologie; je ne parle pas de la forme Heliogabalus, qui est un jeu de mots fondé sur une assonance, à moins qu'il ne dérive d'une forme *Ἥλιος Ἐλαγάβαλος, analogue à Ζεὺς Κάσιος, auquel cas elle donnerait raison à notre interprétation. Les médailles romaines citées ci-dessus portent la légende : SACERD. DEI SOLIS ELAGAB. — SANCT. DEO SOLI ELAGABAL, dans laquelle *Elagabal* et *Deus Sol* semblent être des termes identiques.

la montagne [1], et son diminutif, la pierre conique. Les médailles ne nous laissent aucun doute à cet égard. Sur les monnaies de l'empereur Élagabale (Cohen, t. III, *Élagab.*, nos 116-119, 126-129, 155), le dieu *Élagabal* est représenté sous la forme d'un cône, semblable à celui qui figure *Casius* sur les monnaies de Séleucie; la seule différence qui existe entre ces deux représentations, est la présence, sur le cône d'Élagabal, d'un aigle aux ailes éployées. Cette différence, au fond, n'en est pas une, car ce même aigle, symbole solaire, accompagne le cône de Casius; seulement, au lieu d'être placé sur la pierre même, il plane au-dessus du temple tétrastyle qui figure la demeure de la divinité. Le cône d'Élagabal n'est pas placé sous un temple; il est porté sur un char traîné par quatre chevaux, et orné à ses angles de petits parasols; cette scène a pour but d'identifier le dieu d'Émèse avec le soleil, en remplaçant, dans le quadrige traditionnel, la figure de l'Apollon gréco-romain par celle du symbole asiatique.

Nous verrons plus loin (N., no 9) que Dusarès, dieu national arabe, adoré dans ces mêmes régions de Bosra et de Pétra, était aussi un dieu-montagne.

M. Lévy (*Zeitschr. d. Morg. Ges.*, XVIII, 631) a identifié notre dieu Qaçion avec la divinité iduméenne dont le nom est transcrit par Josèphe (*A. J.*, XV, 7, 9), Κοζέ. En tenant compte de l'altération subie par le mot קצי en passant d'abord dans le grec de Josèphe, puis par les mains des copistes, on reconnaîtra la justesse de ce rapprochement, qui ne contredit pas l'identification que nous avons proposée avec Κάσιος.

Parmi les divinités adorées par les Arabes avant l'islamisme, on en trouve une du nom de *Qaïs*, قيس (Osiander, *Zeitschr. d. Morg. Ges.*, VII, 500), connue surtout par le nom propre *Amroul-qaïs*. Il est probable que c'est le même dieu que Qaçion.

L. 3. Le roi Malikon est sans doute le roi nabatéen Malichus ou Malchus, qui était contemporain d'Hérode le Grand, et joua un rôle important dans ces contrées. Nous reviendrons plus loin sur cette question (page 113).

4 *a*.

Copie de M. Wetzstein, publiée par M. Lévy (*Zeitsch. der deutsch Morg. Ges.*, XIV, pl. 1). J'en reproduis le *fac-simile*.

מגנת ברת
נטראל

Mageneth, fille de Natarel.

מגנת, *clypeus*, de גן, *protexit*.

נטראל. C'est le nom que nous avons déjà vu dans l'inscription précédente. M. Lévy (p. 16 du tirage à part) le lisait נטרבא ; mais en comparant le *fac-simile* ci-dessus à l'estampage repro-

[1] La montagne qui domine Damas et renferme de nombreux tombeaux s'appelle *Qasioun* جبل قسيون (Ibn Khallikan, trad. Slane, I, 549; II, 641). La Bible mentionne aussi une ville de la tribu de Zabulon, nommée *Etqaçin*, עת־קצין, que l'on traduit *Tempus Judicis*, nom bizarre pour une ville; ne serait-ce pas עיר־קציון, *Irqaçioun*, urbs Qaçioun? Ces deux noms ne porteraient-ils pas la trace du culte du dieu Qaçion?

duit sous le n° 3 de notre planche 14, on ne peut douter que l'avant-dernière lettre ne soit un ״, lecture qui entraîne le reste[1].

5.

Fragment sans grand intérêt.

[1] Depuis que ces lignes sont écrites, M. le docteur Lévy a publié une nouvelle interprétation de cette inscription (*Zeitsch. d. Morg. Ges.*, XXII, p. 263); il lit aujourd'hui : מליכת ברת נבראיל, « Malechath, fille de Natarail ». Je ne vois pas pour quelle raison il a modifié la lecture du premier nom, lecture beaucoup plus conforme au dessin que la nouvelle; quant au second nom, on voit que son opinion actuelle est conforme à la nôtre, avec cette seule différence qu'il considère le dernier caractère comme composé d'un ״ et d'un ל liés ensemble. Cette ligature ne me paraît pas admissible; nous avons donné ci-dessus des exemples inconnus à M. Lévy, et qui prouvent l'existence de la double forme du ל dans l'alphabet nabatéen de cette région et de cette époque.

Dans ce même article, M. Lévy donne le texte et l'explication de notre n° 3, d'après une copie qui lui a été remise par M. Wetzstein, et que ce savant avait faite à Bosra pendant son voyage de 1858. L'interprétation de M. Lévy est conforme à la nôtre, sauf sur un point de peu d'importance. Il lit עבד־אלהא, *servus Dei*, le nom de l'éparque, en considérant la première lettre de la dernière ligne comme un ה mal copié. Notre estampage ne laisse aucun doute sur la véritable forme de cette lettre, qui est bien certainement un ג. Le nom propre qui en résulte n'est pas d'une explication aussi satisfaisante que le nom supposé par M. Lévy; néanmoins il faut bien l'admettre, sous peine de faire violence au monument.

A ces deux textes, M. Lévy en ajoute un troisième entièrement inédit, dont la copie a également été rapportée de Bosra par M. Wetzstein; cette inscription, employée dans la construction d'un arc de la rue du Bazar, nous a échappé lors de notre visite aux ruines de Bosra. Nous croyons donc faire plaisir au lecteur en lui mettant sous les yeux la transcription du savant consul de Prusse et l'explication du savant professeur de Breslau.

דה מסגדא	Ceci est le temple
די עבד תימו (?)	élevé par Thaïmou,
בר ולד־אל־בעל בני	fils de Welad-el-Baal,
אל משעידו	de la tribu des Mesa'id......
. . . .	

La ligne transversale est une incision faite après coup, et qui rend très-difficile le déchiffrement de certaines lettres.

La lecture מסגדא est très-ingénieuse et me paraît excellente. Le mot est nouveau; il est dérivé de סגד, *se prosterner, adorer*, et M. Lévy le rapproche justement de l'arabe مسجد, dont la langue française a fait *mosquée*. Nous le retrouverons plus loin, n[os] 8 et 9, gravé sur des stèles de pierre ornées de moulures, destinées à être placées debout, et dédiées à une divinité. Il semble y désigner l'objet lui-même; ce qui écarterait le sens de « temple », mais ce qui laisserait subsister la signification religieuse du mot.

תימו est la forme nabatéenne du nom que nous avons si souvent trouvé dans les inscriptions de Palmyre, écrit תימא, et que les inscriptions grecques du Haouran transcrivent Θαιμος. La troisième ligne n'est pas absolument certaine, mais très-probable. La tribu des El-Musa'id ou Mezmoud, dont M. Lévy a habilement retrouvé le nom dans la quatrième ligne, existe encore, et occupe un côté le versant oriental du Djebel-Haouran. M. Waddington (*Inscr. Syr.*, n° 2287) a également retrouvé son nom, Φυλὴ Μοζαιέδηνων, dans une inscription grecque datée de l'an 214 de notre ère, et gravée sur le temple d'Hebrân, à une petite distance de Bosra.

Pendant que je corrige les épreuves de cette feuille, je reçois du D[r] Lévy une très-intéressante brochure sur des pierres gravées sémitiques (*Siegel und Gemmen mit aramaischen... Inschriften*. Breslau, 1869), et j'y vois à la *page* 31 la description d'une intaille araméenne ou syriaque ancienne, « altsyrische », que M. Lévy attribue au deuxième siècle après J.-C. ou plus tard, et dont il lit avec raison la légende אמתגא. Reconnaissant dans la première syllabe le mot אמת, serva, dont plusieurs noms propres offrent déjà l'exemple (voy. ci-dessus, p. 45), il se demande quelle peut être la signification de la seconde syllabe; il n'ose penser au grec Γῆ ou Γαῖα, et pourtant il croit bien que Ga est un nom divin; il ajoute même qu'on pourrait le reconnaître dans le nom propre עבדגא que renferme une des inscriptions carthaginoises du Musée Britannique (le n° 8 de la collection Davis, publiée par W. S. W. Vaux. Lond., 1863). Il me semble qu'en rapprochant ces deux exemples du nom indubitable עבד־אל־גא, on est en droit de conclure à l'existence d'une divinité sémitique du nom de *Ga*.

III.

SALKHAT.

6.

Sur une pierre encastrée dans le mur de l'église, au-dessus de la porte principale. — Copie de M. Waddington.

דנה ······ די בנה רוחו בר מתבו בר אכלבו בר רוחו לאלת אלהתהם
די בצלחד ודי נצב רוחו בר קציו עם רוחו דנה די בנא
בירח אב שנת עשר[ו] שבע למלכו מלך נבטו בר חרתת מלך נבטו [ר]חם עמ[ה]

Ce monument a été fait par Rouahou, fils de Matabou, fils de Akalbou, fils de Rouahou, à Allath leur déesse, qui réside à Çalkhad. Élevé par Rouahou, fils de Qaçiou, avec Rouahou, celui qui a fait (le monument). Dans le mois de Ab, de l'année 17 de Malikou, roi de Nabat, fils de Haréthath, roi de Nabat qui aime son peuple.

L. 1. Le deuxième mot est très-douteux; quel qu'il soit, il désigne le monument lui-même; c'est peut-être מצבה, « stèle ».

רוחו, dérivé de רוח, *spiritus*; on le trouve sous la forme Ῥουαῖος dans les inscriptions grecques (Waddington, n° 2034), et « Rawâba » dans les auteurs arabes. (Wüstenfeld, *Register*, 382.)

מטבו, dérivé de טב, *bonus*.

אכלבו, de كلب, *iratus fuit*. Nom de même nature que le כלבי des inscriptions sinaïtiques et le « *kelb* » arabe.

לאלת אלהתהם, *Allath, deæ ipsorum*. Cette lecture me paraît certaine; le groupe est encadré entre la série de noms propres qui précède et la fin de la ligne; de plus, chacun des mots est distingué par une lettre finale; le ת final qui termine le nom אלת ne permet pas de les couper autrement.

Le second de ces mots est très-intéressant; en l'isolant du suffixe הם—, suffixe de forme arabe que l'on s'étonne de trouver ici à la place du suffixe araméen הון —, il reste אלהת, féminin très-régulièrement dérivé de אלה, *dieu*, et signifiant par conséquent *déesse*. Ce mot est nouveau; il ne s'est pas rencontré jusqu'à présent dans les textes araméens, mais cette omission doit être attribuée à l'origine presque exclusivement juive ou chrétienne des écrits araméens parvenus jusqu'à nous; le mot devait nécessairement exister dans la langue de la population païenne. La notion de déesse et le culte des divinités féminines tenaient une trop grande place dans les religions des nations sémitiques autres que la nation juive, pour qu'un mot spécial n'ait pas désigné l'ensemble de ces personnifications divines. Quoique le contraire ait été affirmé un peu légèrement, nous pensons être dans le vrai, et nous appuyons notre opinion sur des faits positifs tirés des textes originaux. Pour les Phéniciens, nous avons le premier vers punique du *Pœnulus* de Plaute :

Yth Alonim valonuth sicorathi si macom sith. Deos Deasque veneror qui hanc urbem colunt.	אית אלנם ואלנת זכרת ש מקם זת

qui nous donne le pluriel אלהת; ce mot ne s'est pas encore rencontré dans les inscriptions, mais le masculin correspondant, אלנם, existe dans l'épitaphe d'Eshmunazar. Pour l'Arabie antéislamique, nous avons le mot אלהת, *déesse*, associé au mot אלה, *dieu*, dans les inscriptions himyarites (Osiander, *Zeitsch. D. M. G.*, XIX, 164 et suiv.; inscr. nº 29, l. 5 et 6). Enfin, la présente inscription complète la démonstration en nous montrant le même mot dans un texte araméen.

Dans ce mot אלהת, le ה est radical, ce qui le distingue absolument du mot précédent, אלת; l'un est un terme générique qui désigne la qualité de déesse; l'autre est une expression spéciale, un nom propre, *Allath*, qui désigne une divinité particulière. La même distinction existe entre les expressions masculines אלה et אל; l'une qui signifie *dieu* en général, l'autre qui désigne le dieu *El* ou *Il*.

Je sais bien que chez les Juifs, où ce mot אל était très-employé, il était loin d'avoir un sens aussi précis; il était presque synonyme de אלה, l'équivalent de l'araméen אלה; tout en désignant le Dieu par excellence, Jéhovah, il pouvait aussi se prendre dans une acception générale, puisque l'on disait אל אלים, *Deus deorum*, et אל אחר, *Deus alius*, c'est-à-dire « le dieu étranger, le faux dieu ». Mais ce qui est vrai des Juifs ne l'est pas nécessairement des peuples leurs voisins; en matière de religion surtout, l'exception ne doit pas nous surprendre; toute l'histoire des Juifs n'est qu'exception. Des expressions qui dans la langue hébraïque n'ont jamais perdu leur signification générale, chez les peuples voisins, au contraire, se sont spécialisées au point de ne plus désigner que des divinités d'un culte restreint et d'un caractère exclusivement national; ainsi les mots בעל, מלך, אדן, sont devenus chez les Phéniciens, les Syriens, les Ammonites, les noms des dieux particuliers Bel, Moloch, Adonis... Il en est de même pour אל; chez les Phéniciens et les Syriens, au dire de Sanchoniathon et de Damascius, Ἦλ ou Ἦλος était une divinité spéciale offrant une certaine analogie avec le Kronos des Grecs; chez les Assyriens, Ilou était le nom d'une sorte de divinité suprême d'une nature un peu vague, comme Kronos, susceptible pourtant d'une forme déterminée. Enfin, les Araméens ont adopté le culte d'un même dieu אל; nous en avons la preuve dans les noms propres composés avec son nom, concurremment avec le nom d'une foule d'autres divinités d'un caractère évidemment païen; les inscriptions de Palmyre nous en ont fourni plusieurs exemples, et, en remontant plus haut dans l'histoire de la Syrie, nous rencontrons au neuvième siècle avant notre ère des rois contemporains s'appelant *Hazaël* et *Ben-Hadad* (III Reg., 29, 20); *El* se trouve là sur le même rang que *Hadad*, le dieu araméen par excellence, non moins national que *Rimmon*.

Je citerai encore, à l'appui de mon opinion, les nombreuses pierres gravées que j'ai publiées[1], œuvres de Phéniciens ou d'Araméens, et sur lesquelles le nom d'El apparaît sans qu'il soit possible de lui attribuer une valeur différente de celle qu'il convient de reconnaître à Baal, à Hadad ou à toute autre divinité spéciale.

Dans les régions qui nous occupent en ce moment, et à l'époque à laquelle appartiennent nos inscriptions, la notion du dieu El n'était pas moins répandue, et les noms composés à l'aide du sien sont très-nombreux; un texte nabatéen nous a déjà donné רבאל (ci-dessus, p. 102); les inscriptions grecques sont remplies de noms tels que Ἄννηλος, Οὐάβηλος, Ῥάβηλος, Νατάμηλος, Ἐσμάηλος, Τάννηλος. D'après ce que nous venons de dire, il n'est pas nécessaire, pour expliquer l'origine de ces noms, de supposer une influence spéciale des Hébreux sur ces contrées. Tout au plus cette intervention peut-elle être admise dans les provinces cen-

[1] *Mélanges d'Archéol. orient.*, pp. 112-123.

trales et méridionales de l'Arabie, dans lesquelles, ainsi que le remarque M. Wetzstein (*Ausgewählte Inschr.*, p. 361), le nom divin *El* ou *Il* conserve toujours le caractère d'une importation étrangère. Mais dans le Haouran et autour de Bosra, pays soumis à l'action directe de l'aramaïsme, El avait droit de cité, et sa présence dans l'onomastique locale est un fait tout naturel. Encore moins faut-il songer à l'expliquer, comme l'a voulu M. Renan (*Bulletin archéologique de l'Athenæum*, 1856, p. 68), par je ne sais quel monothéisme instinctif propre aux populations arabes qui avaient envahi le pays : les mêmes inscriptions qui renferment ces noms terminés par *El* contiennent des dédicaces, des offrandes, des prières adressées non-seulement à tous les dieux de l'Olympe, mais à une foule de divinités locales, inconnues ailleurs, dont le culte n'a évidemment pris naissance sur cette prétendue terre classique du monothéisme et de l'absolu. C'est ainsi qu'à côté de Jupiter, d'Apollon, de Minerve, de la Fortune, des Nymphes, etc., nous trouvons Dusarès, Théandrios ou Théandritès, Aumou, Azizos, Ethaos, Ouasseath, Aiehalas (Waddington, 2023, 2046, 2392, 2311, 2209, 2374, 2564), Qaçiou, Baalsamin (ci-dessus, II., n° 2, 5), désignés nominativement comme dieux, et même comme dieux *de la patrie*. Quelques-uns de ces noms, par leur forme même, trahissent leur origine essentiellement *arabe*. Tels sont Ouasséath et Aikalas. Le premier mot est l'arabe وسعة; il signifie *large, étendu;* la racine qui lui a donné naissance n'existe pas en araméen, et en hébreu elle a la forme ישע. Le second mot vient de la racine quadrilittère هَيْكَل, *être grand, élevé,* qui, dans les dialectes autres que l'arabe, n'a laissé de traces que dans le mot היכל, *palais, temple.* Ces dieux arabes sont des attributs divinisés, « le grand », « l'immense », « le fort », « le très-haut », etc. A cette liste, on pourrait en ajouter une bien plus longue de noms divins extraits des noms propres nabatéens gravés sur les rochers du Sinaï, et qui achèverait de démontrer que toute trace de monothéisme avait disparu de chez les Arabes; ils n'avaient du moins conservé de la croyance primitive que cette notion vague qui se retrouve à des degrés divers au fond de toutes les religions polythéistes, aussi bien à Rome et à Athènes qu'en Égypte et en Syrie.

El était donc devenu un dieu comme les autres, d'une nature plus générale et surtout d'un culte plus répandu que ceux dont les noms précèdent, ayant néanmoins son individualité. Mais tout dieu sémitique se dédouble, j'ai essayé de le démontrer ailleurs; l'imagination de ses adorateurs le conçoit sous la forme d'une dualité, dont il compose à vrai dire les deux éléments à l'aide de ses deux énergies personnifiées : l'énergie active ou mâle, l'énergie passive ou femelle; en d'autres termes, chaque dieu mâle a pour compagne une déesse qui n'est autre qu'une forme féminine de lui-même. Le type le plus connu de ce couple est celui de Baal et Baalthis; le rapport mythologique de ces deux êtres est le même que le rapport grammatical de leurs deux noms, le nom du dernier étant obtenu en donnant au premier une forme féminine par l'addition de la terminaison féminine; de בעל est venu בעלת; seulement, le temps et les habitudes du vulgaire ont peu à peu oblitéré la notion primitive, le lien qui rattachait la dualité à l'unité s'est affaibli, et, dans la pratique, le culte de la déesse, être distinct, s'est établi avec tous ses développements mythologiques et astronomiques, avec toutes ses séductions sensuelles. Le dieu El a subi les mêmes transformations; la même opération de l'esprit oriental, appliquée à sa personne et à son nom, a produit la déesse *Elath*, *Ilath* ou *Allath*, et le mot אלת, forme féminine de אל.

Devenue un être distinct, comme les autres déesses sémitiques de la Syrie, Astarté, Mylitta, Anath ou Dercéto, Allath a eu ses autels spéciaux et ses adorateurs attitrés. Nos inscriptions nous montrent qu'elle avait à Salkhat ou dans les environs un temple et un collége de prêtres; de plus, sa présence dans la composition des noms propres et surtout du

nom caractéristique « Wahballath », prouve la place qu'elle occupait dans l'esprit des peuples[1]. Son culte s'est répandu dans toute la péninsule arabique; nous avons déjà rappelé (p. 14), d'après Hérodote et les auteurs arabes cités par Osiander et Caussin de Perceval, qu'il existait au cinquième siècle avant notre ère et ne fut détruit que par Mahomet. Son siége principal était la ville de Taïf; le simulacre de la déesse était une pierre blanche carrée; souvent aussi elle était adorée sous la figure d'un arbre, comme 'Ouzza, cette autre forme de la déesse arabe. Semblable à toutes les divinités de cet ordre, elle avait un caractère sidéral et spécialement lunaire; cela résulte pour nous, non-seulement de l'analogie, mais du témoignage formel d'Hérodote (III, 8), qui identifie la déesse qu'il appelle Ἀλιλάτ avec l'Uranie des Grecs.

L'orthographe usitée dans le Coran et ses commentateurs est اللات; Osiander (*op. cit.*, p. 482) cite les diverses étymologies qui ont été données de ce mot, et s'arrête à celle qui le considère comme une contraction de الالاهة, « la déesse », contraction analogue à celle qui a produit le nom *Allah* الله pour الاله, « le Dieu ». Nos inscriptions, en nous apprenant que la forme primitive du nom de la déesse en question est אלת ou الت, nous donnent la véritable étymologie du nom moderne, formé du nom primitif précédé de l'article ال الت, et contracté en اللات. A l'époque d'Hérodote, la contraction n'avait pas encore été effectuée par l'usage, et l'on disait Ἀλιλάτ; ce témoignage nous apprend en outre que les Arabes disaient *Ilath*, prononciation conforme à l'analogie, car ils prononçaient *Il* le nom du dieu אל (*Ismaïl*, *Scharahil*, *Djibril*), comme ils disent *Ilah* pour « dieu » et *Ilahat* pour « déesse ».

La contraction d'ailleurs date de loin, et est certainement antérieure à l'ère chrétienne; nous en avons la preuve dans les noms palmyréniens Οὐαβ-άλλαθ-ος et Σαλμ-άλλαθ-ος (ci-dessus, P., n°s, 7, 37), et plus encore dans l'orthographe araméenne de ces mêmes noms, שלמלת, והבלת, qui élide la première lettre du nom de la déesse, et supprime complétement l'article arabe conservé dans la prononciation *Al-lath*. M. Renan, dans un travail écrit avant que l'on eût connaissance de l'orthographe palmyrénienne (*Athenæum Franç.*, 1856, p. 70), supposait ces noms formés avec le nom divin monothéiste arabe *Allah*, الله, et considérait le θ des transcriptions grecques comme un durcissement du *h* final, comme un soutien de la terminaison. Je ne saurais souscrire à cette opinion, tout en reconnaissant dans certains cas la justesse de la seconde remarque. Ainsi il est certain que dans les noms palmyréniens et nabatéens tels que אדינת, גבילת, עבישת, מלכית et d'autres du même genre cités dans le cours du présent livre, noms qui sont des diminutifs de forme arabe, le ת final est l'équivalent du ة final arabe, et les Grecs, en transcrivant ces noms Ὀδαίναθος, Ὀδαινάθη, Μαλείχαθος, Ὀβαίσατος, etc., n'ont fait que suivre l'orthographe locale. Mais dans והבלת, שלמלת, זבדלת (P., n° 94), noms formés d'un nom divin et d'un radical verbal, le ת final appartient au nom même de la divinité et désigne אלת; la preuve, c'est qu'à côté de ces noms propres on trouve les noms correspondants formés avec le nom du dieu אל et contractés de la même manière; ainsi זבדלא, que le grec transcrit Ζαβδίλας (P., n° 15, 63) et Ζαβδέλας (P., n° 5), est évidemment זבד־אל (*Donum El* ou *Il*), avec

[1] L'usage de ces noms s'est perpetué jusque pendant la période chrétienne; on trouve (*Corpus Inscr. Gr.*, 1643 *b*) une chrétienne du nom de Ἀμαθάλλη, c'est-à-dire אמת־אלת, *cultrix Allath*; M. Wetzstein (*op. cit.*, p. 341) s'est donné beaucoup de peine pour expliquer ce nom par une erreur de transcription, se refusant à admettre qu'il pût être porté par une chrétienne, et pensant d'ailleurs que l'existence du culte d'Allath dans ces régions n'était prouvée par aucun monument. Les monuments de ce culte ont été trouvés depuis les voyages du savant docteur: ce sont nos inscriptions. Quant au fait même d'un chrétien ayant un nom propre qui rappelle l'adoration des dieux du paganisme, il n'a rien d'extraordinaire et se rencontre partout. Dans ces mêmes régions, nous avons des chrétiens s'appelant *Dousarios*, *Theandrios* (Waddington, n° 1916, 1965); dans le monde gréco-romain, les exemples analogues sont innombrables: l'Église n'honore-t-elle pas des saints du nom de Saturninus, Apollinarius, Dionysius? Les noms propres avaient perdu toute signification intrinsèque. On les portait, comme nous les portons aujourd'hui, sans se demander comment ils avaient été formés dans l'origine.

une terminaison emphatique propre au dialecte araméen parlé à Palmyre ; c'est l'équivalent de והבלת = והב־אלת (*Donum Allath*). Il n'est pas question dans ces deux séries de noms du ה radical nécessaire à la formation du mot אלה ; quand ce mot paraît à Palmyre, c'est avec un sens général, comme dans אלהבל. Ἐλάϐηλος (*Bel est Deus*), et jamais avec le sens spécial attaché au mot arabe الله.

Si de Palmyre nous passons dans le Haouran et la Nabatène, nous trouvons encore les divinités אל et אלת distinctes entre elles et distinctes des qualifications générales אלה et אלהא ; cette double notion est parfaitement établie, et dans le culte public et dans la formation des noms; nous l'avons prouvé par de nombreux exemples. Quant à l'Arabie proprement dite, je n'ai pas qualité pour en parler, et laisse aux arabisants spéciaux le soin de décider si en effet le mot الله se trouve, avant l'islamisme, usité pour la composition des noms propres, avec la signification qu'il a reçue depuis Mahomet. Pour ma part, je crois que non, et le fait mentionné par M. Caussin de Perceval (*Hist. des Arabes*, II, 649), d'après le *Kitab-el-Aghani*, et contesté par M. Renan, me paraît à la fois significatif et dans la vérité des choses. Il y est dit que les Musulmans rigoristes du premier siècle, qui trouvaient dans leurs généalogies des noms comme *Theym-allât*, *Aus-monat*, etc., y substituaient les noms monothéistes *Theym-allah*, *Aus-allah*. Ces expurgations rétrospectives sont tout à fait conformes aux procédés ordinaires des réformateurs fanatiques, et ne sauraient étonner de la part de ceux qui, soit pour augmenter leur part de butin, soit pour se faire affilier à une tribu, fabriquaient de fausses généalogies. M. de Slane, de qui je tiens la connaissance de cette pratique, très-fréquente dans les premiers siècles de l'islamisme, considère aussi le fait mentionné par le Kitab-el-Aghani comme conforme à la vérité.

Mais, tout en combattant sur ce point l'opinion émise par mon savant confrère, je reconnais la justesse des conclusions de son travail en ce qui concerne l'influence croissante des Arabes pendant les premiers siècles de notre ère, leurs migrations de plus en plus importantes, indices d'un travail d'expansion qui se faisait au sein des populations péninsulaires, prélude du grand mouvement qui devait les jeter à la suite de Mahomet ou de ses idées en dehors des limites de l'Arabie.

Nos inscriptions et l'étude des noms propres [1] qu'elles renferment n'ont fait que confirmer cette opinion.

L. 2. די בצלחד, *qui (réside) à Çalkhad*. Une formule du même genre suit le nom du dieu Almaqah sur un grand nombre d'inscriptions himyarites : אלמקה הרן, qu'Osiander traduit toujours « Almaqah, seigneur de Hirrân » (*Z. D. M. G.*, XIX, art. cité). Si notre conjecture est juste, nous aurions ici l'orthographe du nom de la ville telle qu'elle était usitée vers la fin du premier siècle de notre ère. Cette orthographe diffère peu de celle qui a été adoptée par les Arabes; ils écrivent aujourd'hui صلخد ou صلخت ; Aboulféda et les historiens arabes écrivent صرخد, ce qui est évidemment une altération de صلخد, forme identique à celle de notre inscription.

L'orthographe biblique סלכה est un peu différente ; néanmoins je pense qu'il s'agit bien de la même localité. Salkah était, avec Edreï, une ville frontière du royaume de Basan ; cette

[1] Je demande encore à faire une exception dans la liste des noms arabes relevés par M. Renan, à l'appui de sa thèse, dans les inscriptions grecques (*art. cit.*, p. 71). Il s'agit du nom Μοαμεδος donné par l'inscription n° 4500 du *Corpus Inscr. Gr.*, et qui semble bien en effet la transcription du nom rendu à jamais célèbre par le fondateur de l'islamisme; sa présence dans un texte du deuxième siècle de notre ère était remarquable et attira l'attention de plusieurs savants, entre autres Letronne et Saint-Martin, dont M. Renan cite les mémoires. L'inscription en question est celle que nous donnons ci-dessus, p. 74, sous le n° 124 ; elle a été fautivement reproduite dans le Corpus ; le mot Μοαμεδος n'y est pas, mais bien Θαιμοαμεδος, תימעמד, qui a une tout autre étymologie que محمد et paraît beaucoup plus palmyrénien qu'arabe.

qualité convient parfaitement à Salkhat, point facile à fortifier à cause de ses défenses naturelles, et, de plus, situé sur une même ligne est-ouest avec Dérat, que M. Waddington (n° 2070) a très-justement identifiée avec Edreï. En outre, la limite de l'Auranite et de la Nabatène, limite qui fut plus tard celle de la province romaine d'Arabie, passait tout près de Salkhat (Waddington, n° 2463). Pour quiconque sait avec quelle persistance les frontières des anciens districts se sont maintenues à travers les siècles et les changements de souveraineté, cette circonstance est une sorte de présomption que cette même frontière était autrefois celle des États de Og, roi de Basan. Enfin, les témoignages bibliques relatifs à Salkah sont tous d'une époque très-reculée; ils se trouvent spécialement dans le Deutéronome et le livre de Josué; on peut très-bien admettre qu'une légère variation s'est produite dans le degré d'aspiration des lettres radicales qui composent son nom pendant l'espace de temps qui s'est écoulé entre la rédaction du Pentateuque et le premier siècle de notre ère.

קציו, *Qaçiou*, nom propre formé avec celui du dieu; se trouve souvent dans les inscriptions grecques sous les formes Κάσιος, Κασσαῖος, Κόσσος. On le rencontre dans les auteurs arabes sous les formes قصي, « Qosseï », قيس, « Qaïs ».

ותה דנה. Nous avons déjà vu (P., n° 70) le pronom démonstratif employé de même pour distinguer, entre plusieurs personnages homonymes, celui dont on répète le nom pour la deuxième fois.

L. 3. Les noms royaux sont parfaitement certains, ainsi que le nom officiel de la Nabatène נבטו; ce sont exactement les mêmes que ceux déchiffrés sur les médailles par M. le duc de Luynes, avec une sagacité vraiment merveilleuse[1]. Nous renvoyons aux notes du numéro suivant nos observations sur ces personnages. Harethath, fils de Malikou, l'Arétas des écrivains grecs, portait sur ses médailles le titre de רחם עמה, « qui aime son peuple », φιλόδημος; les lettres douteuses qui terminent l'inscription appartiennent probablement à cette formule[2].

7.

Pierre encastrée au-dessus d'une des fenêtres de l'église. — Copie de M. Waddington et estampage partiel.

עבד קציו בר אדינת בר · · · תא [בר ק	Fait par Qaçiou, fils d'Odaïnath, fils de ....tha,
ציו לאנתו וגדה ב]שנ	fils de Qaçiou, pour sa femme Wagdah.
ת עשרין וחמש לדבאל [מלכא	En l'année vingt cinq du roi Zabel.....
דיארחי עמהו	

Une copie assez imparfaite de ce texte a été donnée par M. Wetzstein (*Hauran und Trachonen*, p. 67); elle est restée jusqu'à présent sans explication.

L'estampage, fait dans des conditions difficiles, n'a malheureusement pas porté sur les commencements des lignes, de sorte que je ne puis contrôler sur ce point la copie de M. Waddington. La première lettre est très-embarrassante; si c'est le ק de קבר, il ne ressemble guère au ק qui commence le mot suivant, et, de plus, la phrase ne se construit pas. Je suppose que c'est un ע mal fait.

[1] *Revue numismatique*, nouvelle série, t. III, 1858.
[2] Conjecture suggérée par M. Levy dans une lettre particulière.

L. 2. וגרה = arab. وجرة, *celer*, *prompta*. Comparez le nom propre masculin *Wagr* (Wüstenfeld, *Reg.*, p. 457). La lacune qui suit est intentionnelle et n'a jamais contenu d'écriture.

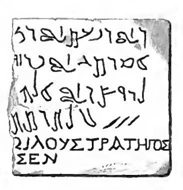
L. 3. La date est certaine. Le nom du roi peut être également lu Rabel; j'ai préféré la leçon Dabel = Zabel, à cause du nom Ζάβηλος donné par Josèphe à un ancien roi de Nabatène; il est vrai que le même personnage est nommé Ῥάβιλος par l'historien Uranius (Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, IV, 525). On voit que la confusion des deux lettres ר et ד date de loin.

L. 4. Je n'ose adopter un sens pour cette ligne. Si עמה = *populum suum*, elle contient peut-être un titre royal, די אחיי עמה, « qui vivifie son peuple; » si עמה = *cum eo*, c'est peut-être une allusion à la vie conjugale de Qaçiou, mais je ne sais comment construire la phrase.

Cette inscription, jointe aux deux précédentes, constitue un ensemble très-intéressant, à cause des noms royaux qui s'y trouvent.

A ces trois textes, il convient d'ajouter une inscription bilingue trouvée à Saïda, et appartenant aujourd'hui à M. A. Parent. Elle a été publiée par M. de Saulcy (*Musée Parent*, 1867, 1er fascicule), dont je ne saurais accepter complétement l'explication. Voici comment je la lis :

7 *a*.



דא רבעתא די [קרב ....]
אצרתגא בר זו[אל ....]
לדושרא אלה [בירח .... בשנת]
32 להרתת [מלך נבטו]

Ce lit? a été consacré par ..... le stratége, fils de Zoile, au dieu Dhousara : (dans le mois de .....) de l'année 32 d'Harethath, (roi de Nabat.)

[Θεῷ Δουσαρῇ ὁ δεῖνα] Ζωΐλου στρατηγὸς [ἀνέστη]σεν.

Le sens du second mot ne peut pas être déterminé d'une manière absolue, le monument qu'il désignait étant détruit. L'inscription est gravée sur une petite plaque de marbre qui était encastrée dans ce monument. Le mot en lui-même est susceptible de deux significations générales, suivant qu'on le dérive de רבע, *quartus*, *quadratus*, etc., ou de רבע, *recubuit* (Hébr. רבץ; voy. Buxtorf, *Lex.*). Il désigne, soit un objet carré (*base*, *autel*, *tablette votive*; voy. dans les dictionnaires les nombreux dérivés araméens et arabes), soit un *lit*. En faveur de cette dernière interprétation, je rappellerai l'inscription palmyrénienne bilingue de Tayibeh déjà citée (voy. plus haut, p. 50), dans laquelle il est fait mention de la dédicace d'un *lit*, κλίνην, à Baalsamin. Le mot palmyrénien correspondant est ערשא = ערסא, *cubile*, qui a le même sens que רבעתא. Ces dédicaces de *lits* se rapportent aux cérémonies du *lectisternium*, sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre ici; le lit, *pulvinar*, destiné à recevoir la statue du

dieu, était généralement placé sous la voûte d'une abside, sur les parois de laquelle l'inscription dédicatoire pouvait être fixée.

Le reste du texte nabatéen ne me paraît souffrir aucune difficulté.

Sur *Dhousara,* voyez plus loin les notes du n° 9.

Le mot אסרתגא = στρατηγός est écrit avec un א prosthétique, comme dans les inscriptions palmyréniennes n[os] 15, 17, 24; le premier T n'a pas été rendu; mais les omissions de ce genre sont fréquentes dans la transcription des mots grecs; on en rencontre une analogue dans l'exemple cité n° 24, où le même mot est écrit אסטרטגא. Il semble, du reste, que la lettre ת à elle seule entraîne dans sa prononciation quelque chose du son ΣT, car les Grecs ont rendu par Βοστρά le mot בצרא que nous avons vu plus haut (p. 24) être la véritable orthographe du nom de la capitale de la province d'Arabie.

La lettre la plus remarquable est l'*aleph* final, qui se rencontre quatre fois, et qui diffère sensiblement de l'*aleph* initial; je ne répéterai pas ce que j'ai dit ci-dessus (p. 103) de l'existence dans l'alphabet nabatéen de lettres finales spéciales, et même de l'emploi simultané de deux formes différentes de la même lettre. Il est d'ailleurs impossible de donner à cette lettre, qui se rencontre ici pour la première fois, une autre valeur que celle de l'*aleph;* la construction de la phrase s'y oppose; son origine est bien évidente; il suffit de comparer ce texte aux textes réunis sur notre planche 13 pour constater que cet *aleph* final n'est qu'une modification légèrement fantaisiste de l'*aleph* des inscriptions du Haouran, dérivé lui-même de l'*aleph carré*. M. de Saulcy le reconnaît comme nous, mais il refuse alors de considérer comme un *aleph* la lettre initiale qui ressemble à un 6, ce qui le conduit à laisser complétement indéterminées la lecture et l'interprétation des mots où elle se rencontre. Il ne saurait pourtant y avoir de doute sûr la valeur de cette lettre caractéristique, dont les inscriptions nabatéennes offrent des exemples innombrables.

Quant à la date, elle me paraît composée de trois dizaines ou traits presque horizontaux, pareils à la dizaine de notre inscription de Bosra, n° 4, plus deux unités liées entre elles. Les monnaies nabatéennes nous offrent l'exemple de ligatures du même genre.

Ainsi, les inscriptions nous donnent trois noms royaux, Harethath, Malikou et Dabêl, qui se trouvent précisément être les mêmes que les noms inscrits sur les médailles. Pour moi, je considère qu'ils s'appliquent aux mêmes personnages; la concordance entre les formes de l'écriture et les longueurs des règnes me paraît concluante.

L'étude seule des inscriptions nous conduit à les placer dans le premier siècle après Jésus-Christ. En effet, en comparant les textes précédents à l'inscription de l'empereur Claude, qui est de l'an 47 (planche 14, n° 1), on voit qu'ils sont paléographiquement de la même famille; peut-être y a-t-il exception pour le texte n° 4 de Bosra, qui paraît plus ancien; et pourtant, en le comparant aux inscriptions de Siah, on ne saurait lui assigner une date antérieure à la construction de ce temple.

Cela étant, on serait conduit à considérer la plupart des médailles comme postérieures à Jésus-Christ. Tel n'était pas l'avis du duc de Luynes; mais, lorsqu'il écrivit sa remarquable dissertation, il ne connaissait ni les inscriptions que nous publions en ce moment, ni un certain nombre de pièces récemment entrées dans ma collection. Son opinion serait peut-être aujourd'hui modifiée, surtout en ce qui concerne les dates inscrites sur les monnaies. Guidé par les pièces qui lui étaient inconnues, j'ai soumis à un nouvel examen toutes les monnaies de cette série[1]. Ce n'est pas ici le lieu de reproduire ce travail; qu'il suffise de dire que,

[1] *Revue numismatique*, 1868, et *Mélanges d'archéologie orientale*. Appendice.

parmi les pièces inédites de ma collection, il se trouve un denier d'Harethath Philhellène, de l'année 32 ou 33 de son règne; deux deniers d'Harethath Philodème, des années 40 et 44; un denier de Malikou, de l'année 33, et plusieurs petits bronzes de Dabel, sur lesquels il est associé à sa *mère*, qui n'est autre que la reine, femme et sœur de Malikou, dont le duc de Luynes lisait le nom Sycaminith, et qu'il faut lire, je crois, שקילת, *Seqailath*[1].

Le résultat de cette étude m'a conduit à dresser ainsi qu'il suit la liste des souverains nabatéens[2] :

HARETHATH, *Aretas Philhellène* (*c.* 95—*c.* 50 av. J.-C.), souverain de Damas, où il fut appelé par la garnison grecque (85), frappa des monnaies grecques dans cette ville, se mêla aux querelles des princes asmonéens Hyrcan et Aristobule, et, prenant parti pour le premier, vint assiéger Jérusalem; l'intervention des Romains fit reculer le roi nabatéen, qui fut pris dans Pétra, sa capitale, par Pompée (65). Une seconde insurrection fut comprimée par Scaurus, lieutenant de Pompée (62), qui mentionna ses victoires sur les deniers romains frappés avec l'argent extorqué à Arétas.

MALIKOU, *Malchus* ou *Malichus* (*c.* 50 — *c.* 28), contemporain et rival d'Hérode le Grand, soutint contre ce roi de longues guerres avec des chances diverses. Il se mêla aux querelles des généraux romains, pour en tirer profit; tour à tour l'auxiliaire de Pompée et de César, d'Antoine et d'Octave. C'est à lui que j'attribue l'inscription n° 4 de l'an 11 de son règne.

OBODAS (*c.* 30—7). Prince sans caractère, laissa le champ libre aux intrigues de son procurateur Syllæus. Celui-ci, non content de brouiller son souverain avec Hérode, se rendit à Rome et tâcha de se faire donner par Auguste la couronne de Pétra; il échoua devant l'habile négociation de Nicolas de Damas, ambassadeur du roi des Juifs. Nous n'avons d'Obodas ni inscriptions ni médailles.

HASETHATH PHILODÈME, *Aretas-Æneas* (7 av. J.-C.—*c.* 40 ap. J.-C.). Fils du précédent; il eut deux femmes : Hulda (חלדו, *hébr.* חלדה) et Seqailath. Beau-père d'Hérode Antipas tétrarque de Galilée, il lui déclara la guerre à cause de son mariage avec Hérodiade, et le battit. Tibère envoya Vitellius au secours des Juifs, mais la mort de l'empereur (37) changea la politique romaine. Caligula agrandit les États d'Arétas, et sans doute lui donna Damas; il possédait cette ville et la gouvernait par un ethnarque au moment de l'évasion de saint Paul (39); c'est à lui que j'attribue l'inscription de Saïda de l'année 32.

MALKOU, *Malchus* (*c.* 40 — *c.* 75). Fils du précédent, d'après l'inscription n° 6 de Salkhat, datée de l'an 17. Régna au moins trente-trois ans, d'après les médailles. Ce fut donc lui qui amena à Vespasien (67) des troupes auxiliaires pendant la guerre des Juifs. Il épousa sa sœur Seqailath.

DABEL, *Zabelus* (*c.* 75—105). Il succéda à son père, d'abord sous la tutelle de sa mère Seqailath, puis associé à sa femme, la reine Gemilath (גמילת, de גמל, *benefecit*, *placuit*, arab. جميلة, *pulchra*). Il régna au moins vingt-cinq ans, d'après notre inscription n° 7. Il fut donc, selon toute probabilité, le dernier roi de Nabatène, et céda devant Cornélius Palma, qui prit Pétra au nom de Trajan et réduisit toute la contrée en province romaine, l'an 105 ap. J.-C.

Telle est la classification que nous adoptons, jusqu'à preuve du contraire; si elle est juste, les dates des différentes inscriptions royales nabatéennes seraient les suivantes :

Inscription n° 4, vers 17 av. J.-C.

Inscription de Saïda, 25 ap. J.-C.

[1] Nom de même forme que Maleikath, Odainath, Obaisath, etc., et dérivé de שקל, *ponderare*, et fig. *æstimare*, *accipere*; la signification du nom propre est *accepta*, *grata*. Arab. ثقيلة, *polita*.

[2] Pour les sources historiques, voyez le travail du duc de Luynes et le chapitre déjà cité de nos *Mélanges*.

Inscription n° 6, vers 57 après J.-C.

Inscription n° 7, vers 100.

Si l'on persiste à croire l'inscription de Saïda plus ancienne, alors elle ne pourrait se rapporter qu'à Arétas Philhellène, et serait alors à peu près de l'année 60 av. J.-C.

Quoi qu'il en soit, nous avons là une série de monuments qui embrassent une période d'un siècle, et appartiennent, sans contestation possible, à la dynastie nabatéenne. La parenté de ces textes avec les inscriptions sinaïtiques est également incontestable; la forme de l'écriture, celle des noms propres, est la même. Le caractère *araméen* de la langue et de l'écriture n'est pas moins évident. Ainsi se trouve confirmée, par les monuments les plus authentiques, l'opinion développée à l'aide des renseignements historiques par le savant Quatremère (*Journal asiatique*, 1835), soutenue par M. le Dr Lévy (*Zeitschrift d. M. G.*, XIV, XVI, XVII), combattue par MM. Tuch et Blau. La question est aujourd'hui tranchée; les Nabatéens parlaient et écrivaient la *langue araméenne;* nous constatons au moins ce fait pendant une période de deux siècles, c'est-à-dire pendant la seule période historique de ce peuple. Car, « semblables aux Himyarites, les Nabatéens nous apparaissent comme un météore qui brille tout « à coup d'un vif éclat, et rentre bientôt dans l'obscurité, sans que l'on puisse découvrir « d'où il est venu ni où il est allé » (Ritter, *Erdkunde*, XII, 114). Dans les deux siècles qui précèdent notre ère et le siècle qui la suit, ils ont joué un rôle relativement important dans la Syrie centrale et l'Arabie, possédé une dynastie guerrière, un commerce très-étendu, un art, une littérature, creusé cette merveilleuse ville de Pétra et tracé des milliers d'inscriptions. Puis ils ont complétement disparu comme peuple de la scène du monde, quoique leur nom se trouve encore porté par des individus isolés jusque pendant le moyen âge. Cette civilisation passagère ne fut pas originale; les monuments de Pétra sont grecs, ceux du Haouran aussi; et quant à la culture intellectuelle, elle est araméenne : les monuments écrits en font foi. A quelle époque remonte cette influence linguistique? Suivant M. Quatremère et M. Chwolson, elle daterait des âges les plus reculés, et les Nabatéens de la Syrie seraient une fraction de la grande famille araméenne émigrée en Occident vers le temps de Nabuchodonosor. Je ne veux pas ici discuter cette question, sur laquelle nos inscriptions ne jettent pas de nouveau jour; je me contenterai de faire observer qu'il ne faudrait pas se hâter d'attribuer à un peuple une origine araméenne, en s'appuyant sur ce seul fait qu'il parlait la langue araméenne au quatrième siècle avant notre ère. A ce compte, il n'y aurait en Orient que des peuples araméens, car, à partir de cette époque jusqu'à l'invasion musulmane, l'araméen a été la langue vulgaire de presque toutes les nations qui habitaient entre la Perse et l'Égypte, y compris les Juifs et les Sémites d'Égypte ou d'Asie Mineure. On ne saurait en conclure que tous ces peuples fussent d'origine araméenne; on commettrait la même faute en leur attribuant à tous une origine arabe et en étendant le même raisonnement à l'Égypte et à la Barbarie, parce que depuis dix siècles l'arabe est devenu la langue vulgaire, non-seulement de toute la Syrie et la Mésopotamie, mais de tout le nord de l'Afrique.

Je serais bien plutôt porté à croire que les Nabatéens occidentaux sont d'origine arabe; la forme de leurs noms propres, le nom de leurs divinités, l'emploi de l'article אל = ال, le nom Ἄραβες qui leur est donné par Josèphe, semblent le démontrer; comme leurs voisins de Syrie, de Judée, ils ont peu à peu adopté la langue araméenne (et même la langue grecque), sous l'influence d'un courant général, aidé peut-être par une migration spéciale qui transporta dans les anciennes régions d'Ammon et d'Édom un nom emprunté aux rives de l'Euphrate et une dynastie qui le personnifiait.

Quant à l'écriture dont ils se servaient, nous l'appelons *nabatéenne* parce que les plus nom-

breux exemples qui nous en restent ont été tracés par des Nabatéens; mais elle n'est pas spéciale à ce peuple: c'est l'écriture de tous les habitants de la région transjordanienne, depuis Damas jusqu'à la mer Rouge; nous l'avons trouvée dans le Haouran; on la trouvera, je n'en doute pas, sur d'autres points encore. Elle dérive de la souche araméenne,, et, par des degrés insensibles, se transforme et arrive à l'écriture arabe. Elle serait plus justement appelée « arabe primitive », s'il n'y avait quelque inconvénient à donner aux formes de l'écriture des noms trop spéciaux, en attribuant des limites à ce qui n'en a pas, et en coupant des divisions trop rigoureusement définies dans une chaîne ininterrompue. Après la chute de la dynastie nabatéenne, et en dehors de son territoire primitif, cette écriture continua à être en usage. Quoique je ne puisse admettre l'opinion de mon savant ami Fr. Lenormant sur l'origine chrétienne de toutes les inscriptions du Sinaï, il est certain que dans le nombre il s'en trouve du quatrième siècle. A la cathédrale de Bosra, bâtie en 512 ap. J.-C., les pierres portent des marques d'ouvriers, au milieu desquelles j'ai retrouvé des lettres dites nabatéennes mêlées à des lettres grecques. En voici le tableau :

Α Γ Χ λ φ

Enfin, l'inscription de Harrân, dans le Ledja, datée de l'an 568 de notre ère, découverte par M. Wetzstein (*Ausgewählte Inschriften*, n° 110) et retrouvée par Waddington, marque la dernière étape des transformations paléographiques sur la route qui conduit l'écriture araméenne des formes presque hébraïques de l'inscription de Soueideh (H., n° 1) aux formes arabes du coufique des premiers Musulmans.

Pour mieux faire sentir cette filiation, je reproduis ici les deux copies qui ont été faites de l'intéressante inscription de Harrân.

Copie de M. Wetzstein.

Copie de M. Waddington.

Le texte grec qui accompagne ce document est ainsi conçu :

Ἀσαραῆλος Ταλέμου φύλαρχ(ος) ἔκτισεν τὸ μαρτ(ύριον) τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ἰνδ(ικτιῶνος) α' τοῦ ἔτους υξγ. Μνησθῇ ὁ γράψας +

L'année 463 de Bosra, première indiction, correspond à l'année 568 de notre ère, du 22 mars au 1er septembre.

Malgré la présence de la traduction grecque, l'interprétation du texte arabe est très-difficile. M. Waddington (*Inscr. Syr.*, n° 2464) en a déjà signalé et discuté les obscurités; je me bornerai donc à reproduire ici la note que notre savant confrère, M. le baron de Slane, a jointe à son travail :

« J'ai examiné l'inscription de *Harrân*, mais sans pouvoir arriver à un résultat qui me satisfasse complétement. Voici ce que j'ai déchiffré :

« انا, *moi.*

« شرحيل = شراحيل, *Scharahil.* Ibn-Doreid nous apprend qu'il faut prononcer *Scharahil* et non pas *Schorahil.* L'alef de prolongation est supprimé, comme cela a très-souvent lieu dans l'écriture dite *coufique.*

« بن, *fils de.*

« طلمو = ظالمو, *Dalémou.* La forme arabe est ظالم, nom bien connu. Dans l'inscription, l'alef de prolongation est supprimé; le و final est une terminaison à la nabatéenne.

« بنيت, *j'ai bâti.*

« ذا المرطول, *ce martyrium.* En arabe, le nom qui suit le pronom démonstratif doit être déterminé par l'article *el*, ou par un autre mot déterminé et régi au génitif. Ici la détermination s'est faite au moyen de l'article.

« شيخ, *oh scheikh! oh seigneur!* Si l'auteur de l'inscription avait voulu dire : *pour le scheikh*, il aurait écrit للشيخ = لالشيخ.

« يحى = يحو, *Yahia,* Jean?

« Le mot suivant est indéchiffrable.

« هك, *remettez, retardez*; forme impérative du verbe sourd.

« ممسك. Je lis ممسكي, *le temps où je dois être saisi,* c'est-à-dire par la mort, sous-entendu. Le ى final, représentant le pronom possessif de la première personne, a été supprimé pour la même raison que l'alef de prolongation

« حبذا = حبد, *bonum est id, euge,* etc. L'alef de prolongation a été supprimé.

« نعم, *bonum sit, bene.*

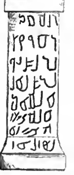
« Je traduis donc : Moi, Scharahil, fils de Dalémou, j'ai bâti cette chapelle. Oh! seigneur Jean...... reculez l'heure de ma mort! *Quod bonum faustumque sit.* »

Il n'y a de certain dans cette traduction que la première ligne et la dernière; néanmoins elle suffit pour constater le caractère arabe de la langue et de l'écriture. Cette écriture est presque identique à celle que l'on appelle *coufique*, que l'on croyait jusqu'à présent postérieure à l'islamisme, inventée dans la ville de Coufa, et dont le plus ancien exemple daté connu était de l'an 72 de l'hégire. L'inscription de Harrân est chrétienne; elle est antérieure de soixante ans à l'hégire, et pourtant elle diffère à peine, quant aux formes essentielles de l'alphabet, des inscriptions du temps des Ommeyades. Ces formes s'étaient donc constituées dans le siècle qui précède l'islamisme, parmi les populations chrétiennes et à demi arabes qui habitaient la Syrie méridionale; elles n'étaient elles-mêmes que le produit d'une déformation graduelle et cursive des formes nabatéennes, hâtée et consacrée par un système de ligatures dont nous voyons les premières applications dans les textes de Palmyre et du Haouran, qui était déjà presque complet quand furent tracées les dernières inscriptions du Sinaï, qui avait ses règles définitives quand la dédicace de l'église Saint-Jean fut gravée par Scharahil, fils de Talemou, sur la pierre du monument de Harrân.

8.

Pierre isolée dans l'intérieur de l'église ruinée. — Estampage de M. Waddington. — L'inscription est mal gravée et la surface de la pierre rugueuse, de sorte que l'estampage est très-difficile à déchiffrer. — Quand M. Wetzstein vit ce monument en 1860, il était placé debout, la tête en bas, sur un petit socle, et paraissait avoir servi de candelabre dans l'église. M. Lévy m'a communiqué le dessin de M. Wetzsteiu, dont il n'avait rien pu tirer. En comparant de nouveau ce dessin à l'estampage, j'ai fait une seconde transcription que je donne ci-dessous, et qui est plus exacte que celle reproduite sur la planche 14. Les moulures appartiennent à la pierre.

דנה מסג	Cette stèle
דא וקף	a été élevée par
ברנשבו	Bar-Nashibou,
בר צלא ל	fils de Çala, à
אלת אם	Allath, mère
אלהי··	des dieux.
······	
·······	



La lecture du premier mot appartient à M. Lévy, qui le dérive de סגד, *adorare*, et le rapproche très-justement de l'arabe مسجد, « mosquée ». (Voir ci-dessus, p. 106.) Seulement, le sens paraît ici un peu différent, car le mot doit désigner l'objet même sur lequel il est inscrit, c'est-à-dire une stèle de pierre posée debout. Que ce soit un autel de forme particulière ou le support d'un symbole de la divinité, que ce soit le symbole lui-même d'une divinité souvent adorée sous la forme d'une pierre (voy. le nº suivant), toujours est-il que c'est un objet religieux auquel l'un des sens dérivés du verbe סגד peut s'appliquer.

Le mot suivant est difficile à expliquer, quoique la forme des lettres soit assez précise; les deux premières lettres sont un ו et un ק; quant à la dernière lettre, j'avais cru d'abord que c'était un ץ final; mais l'étude des estampages m'a démontré l'absence du petit appendice. Je ne sais donc quelle valeur lui assigner, et suppose que c'est un ף final; ceci nous donne le verbe arabe وقف, qui a le sens d'être debout, immobile, d'où « consacrer à un usage pieux ».

Les noms qui suivent ne sont pas absolument certains; je ne saurais garantir non plus la qualification « mère des dieux » donnée à Allath, quoique certainement elle fût une conséquence naturelle de l'identification de cette déesse avec la « grande déesse » de Syrie, et de la fusion qui s'est opérée entre les cultes et les divers mythes de ces régions pendant les derniers siècles du paganisme.

Ce monument ne me paraît pas antérieur aux dernières années du premier siècle de notre ère.

IV.

OMM EL DJEMAL.

9.

Stèle de deux mètres de haut, avec une moulure à la partie supérieure et une plinthe à la partie inférieure, renversée dans l'intérieur d'un édifice qui paraît une ancienne église. — Lettres grandes et profondes. — Copie de M. Waddington.

משגדא	Stèle
די עבד	élevée par
משכר	Masker,
בר עוי	fils d'A'vida,
דא לדו	à Dhousara.
שרא	

Le premier mot est très-douteux; quel qu'il soit, il paraît être le même que celui qui commence l'inscription précédente, laquelle est gravée sur un monument de même forme, quoique de dimensions plus petites. Il désigne ce monument lui-même, stèle ou idole, dont la destination est évidemment religieuse. Je ne vois rien de mieux que l'hypothèse de M. Lévy; la différence du ס et du ש n'en est pas une.

Le dieu דושרא, *Dhousara*, est celui que les auteurs grecs et latins nomment Δουσάρης, *Dusares*. Il était adoré dans toute l'Arabie, mais spécialement à Pétra, à Adraa et à Bosra, où des jeux avaient été institués en son honneur; le fait est attesté par les médailles impériales frappées dans cette ville avec la légende ACTIA DUSARIA, et la représentation d'un pressoir. On trouve en outre plusieurs sanctuaires du même dieu mentionnés dans les inscriptions grecques de la province environnante. (Waddington, *Inscr. Syr.*, n° 1915, 2023, 2312.)

Son nom nabatéen a été retrouvé par M. Lévy (*Zeitsch. d. Morg. Ges.*, XIV, p. 465) dans le nom propre sinaïtique עבדדושרא, « serviteur de Dhousara », Δουσάριος; la lecture du savant docteur est confirmée par le présent monument et par l'inscription ci-dessus (p. 113) expliquée de Saïda. Les historiens arabes l'écrivent ذو الشرى, nom formé du substantif arabe de possession ذو, génitif ذى, *dominus*, et d'un nom de lieu, شرى. en nabatéen שרא, que M. Lévy identifie avec la montagne de Schera, en Arabie, faisant de ce dieu une divinité-montagne comme le Liban, l'Hermon, le Casius, etc. Les noms de divinités arabes formés avec le mot *Dhou*, dans le sens de « seigneur », sont nombreux; les inscriptions himyarites fournissent Dhou-Harran, Dhou-Alam, Dhou-Samawi; les historiens : Dhoul-l-Cuffayn, Dhou-l-Kholaça. (Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, III, 255, 292.)

Cette opinion est confirmée par la forme du nom propre Abd-Dhi-s-Sara, porté, suivant Osiander (*Z. D. M. G.*, VII, 477), par les Arabes de la tribu des Daous[1], et grécisé en Ἀβδισ-σάρης; le génitif *Dhi* indique la coupure du mot *Dhou-sara*, et le sens littéral du nom est « serviteur du seigneur de Sara ».

[1] Fraction des Azdites domiciliés au sud de la Mecque, dans les montagnes qui séparent le Hedjaz du Yaman. (Caussin de Perceval, III, 254.)

Elle est encore confirmée, en ce qui touche la nature montagneuse du dieu, par un passage d'Ét. de Byzance, qui donne le nom même de Δουσαρή à une montagne, σκόπελος καὶ κορυφὴ ὑψηλοτάτη Ἀραβίας, nommée ainsi, dit-il, du nom du dieu; il ajoute que les Nabatéens adorateurs de ce dieu se faisaient appeler Δουσαρηνοὶ ὡς Δαχαρηνοί. Σημαίνει δὲ τὸ Δαχαρηνοὶ ἀρσενικούς, dit-il; et en effet, dans le dialecte araméen que les inscriptions nous montrent usité à Pétra, *mâles* se dit דכרין.

Comme Qaçiou, Gabal et les autres dieux-montagnes de ces mêmes pays, Dhousara était adoré sous la forme d'une pierre; seulement la pierre n'était pas conoïde comme celles d'Émèse ou de Laodicée; elle était rectangulaire, deux fois plus haute que large, et posée sur une base. Voici la description que Suidas nous a laissée de celle qui était adorée dans le temple de Pétra : Τὸ δὲ ἄγαλμα λίθος ἐστὶ μέλας, τετράγωνος, ἀτύπωτος, ὕψος ποδῶν τεσσάρων, εὖρος δύο· ἀνάκειται δὲ ἐπὶ βάσεως χρυσηλάτου· τούτῳ θύουσι, καὶ τὸ αἷμα τῶν ἱερείων προχέουσι, καὶ τοῦτό ἐστιν αὐτοῖς ἡ σπονδή· ὁ δὲ οἶκος ἅπας ἐστὶ πολύχρυσος, καὶ ἀναθήματα πολλά. Il me semble qu'il y a un rapport évident entre cette description et la forme du monument sur lequel notre inscription est gravée, grande pierre de deux mètres environ de hauteur, trop élevée pour avoir pu servir d'autel, et d'ailleurs désignée sous ce nom vague de מסגדא. Pourquoi alors ne pas la considérer comme un simulacre devant lequel on se prosternait, סגד, devant lequel on faisait les sacrifices et les libations de sang, en souvenir de la pierre divine du sanctuaire principal de Pétra, de sa forme mystique et du culte qui lui était rendu? La pierre de Salkhat, monument de même forme et portant le même nom que la grande pierre d'Omm-el-Djemâl, serait un symbole du même ordre, mais consacré à Allath; nous avons vu plus haut que cette déesse, dans son sanctuaire principal de Taïf, était également adorée sous la figure d'une pierre rectangulaire. Cela étant, si nous nous reportons à l'inscription de Saïda, où il est question de la dédicace à Dhousara d'un objet nommé רבעתא, nous serons peut-être conduits à abandonner l'explication, *lit*, *pulvinar*, que nous avons donnée à ce mot, et à adopter celle d'*objet carré*, en spécifiant que cet objet est le simulacre même du dieu, ou du moins un simulacre rappelant par sa forme les contours mystiques de l'idole principale.

La *kaabah* ou « maison carrée » de la Mecque se rattache au même ordre d'idées; quant à la célèbre pierre noire qu'elle renferme, c'est évidemment un ancien symbole païen, de même nature que les pierres sacrées dont nous venons de nous occuper; le culte qu'on lui adressait a survécu à la destruction des idoles; il s'est même rajeuni par l'islamisme, et a puisé dans les pratiques musulmanes une vitalité qui n'est pas près de s'éteindre. La divinité cachée sous la grossière figure de l'aérolithe de la Mecque ne paraît pas avoir été un dieu mâle solaire, comme Dhousara ou Gabal, mais plutôt une déesse planétaire comme Allath; elle devait symboliser la planète Vénus. A l'appui de cette opinion, je citerai un curieux passage inédit de Nicétas Choniate[1], dont je dois la communication à l'obligeance de M. Miller; l'historien byzantin, décrivant par ouï-dire le sanctuaire de la Mecque et les cérémonies musulmanes, y compris les exercices des derviches tourneurs, dit : Ἐν ᾧ φασι κεῖσθαι μέσῳ λίθον μέγαν ἐκτύπωμα τῆς Ἀφροδίτης ἔχοντα. Nicétas se trompe évidemment en avançant que la « pierre noire » portait l'image d'Aphrodite; mais il traduit à sa manière une tradition encore vivante au douzième siècle, tradition d'après laquelle la pierre aurait été le symbole de Vénus. Cette tradition s'accorde trop avec ce que nous pensons de la nature sidérale des divinités arabes, pour que nous hésitions à l'adopter.

Les Grecs et les Romains ont identifié Dhousara avec Bacchus, ce qui confirme ce que nous

[1] Reproduit en note à la page 5 C de l'éd. d'Anne Comnène préparée par M. Miller pour le *Rec. des Historiens des Croisades*.

16

avons dit plus haut du caractère solaire de ces dieux-montagnes. Suidas l'a rapproché du dieu Mars; mais cette assimilation, basée sur un jeu de mots étymologique à la façon de Macrobe, Θευσάρης τουτέστι θεὸς Ἄρης, est sans aucune valeur.

L. 3. משבר, *pretium*. Comparez le nom biblique שבר.

L. 4. עוידא. Se trouve souvent dans les inscriptions grecques du Haouran transcrit Ἀουεῖδος, Ἀουείδηνος; c'est le diminutif du nom sinaïtique עוידו = Αὔδος (Blau, *Z. D. M. G.*, XVI, 380), dont l'équivalent عوذ existe en arabe (Wüstenfeld, *Register*, p. 96). Dans une inscription grecque d'Omm-el-Djemâl (Waddington, n° 2062), on trouve un Αουίδα. M. Wetzstein (*Ausgew. Insch.*) a donné diverses explications de ce nom; je ne sais trop laquelle adopter, mais je serais porté à croire que le ו équivaut à un ב; עבידא correspondrait alors au nom arabe si commun عبيد, *Obeïd*, forme diminutive et abrégée pour عبيد الله, *Obeïd-Allah*.

10.

Sur une pierre arrachée de sa place originaire et encastrée dans un mur. — Lettres bien gravées. — Copie de M. Waddington.

דא נפש אנעם	Ce monument est celui de Ana'm
בר הורו ועזי	fils de Hourou, et de Ouzza sa femme :
אנתתד די בנה הנאל	construit par Hannel
ברהם	leur fils.

Le déchiffrement de cette inscription est assez difficile; je crois pourtant être arrivé à la véritable lecture.

Nous retrouvons ici le mot נפש dans un sens funéraire, comme à Palmyre, à Soueideh et à Pétra. *Ana'm* (*Faustus*) est le nom propre si commun chez les Arabes, انعم (Wüstenfeld, p. 81), et dans les inscriptions grecques sous la forme Ἄνεμος. *Hourou* est le nom *Hour* (*id.*, p. 240), avec la terminaison nabatéenne.

Hannel (*Gratia El*) est le nom auquel nous avons déjà fait allusion, ci-dessus, p. 91.

11.

Sur une pierre employée dans une construction près de l'église. — Copie de M. Waddington.

דנה נפשו פלחו	Ce monument est celui de Phelkou,
בר ····· גדימו	fils de . . . . . Gadimou :
מלך····	roi de . . . . .

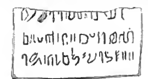
Le déchiffrement de ce texte est très-incertain, et je ne donne ces quelques mots que sous toutes réserves; le ו qui termine la seconde ligne est de forme himyaritique.

On remarquera le ו nabatéen mis à la fin du mot נפש comme une sorte d'état emphatique spécial ou de signe du nominatif.

גדימו est le nom arabe si commun dans l'histoire des premiers temps de l'islamisme, et même à une époque antérieure. M. Caussin de Perceval le transcrit Djodhayma, et M. Wüstenfeld G'adsîma; il a été porté par une tribu, les Benou-Djodhayma, que je crois reconnaître ici.

11 *a.*

Sur une pierre retournée et employée dans un mur. — Copie de M. Waddington.



Ce texte est si mutilé que je l'avais d'abord laissé de côté au moment de l'exécution de mes planches; je donne pourtant ici, telle qu'elle est, la copie de M. Waddington, espérant qu'elle pourra trouver un interprète.

Les quatre inscriptions précédentes ne doivent pas être postérieures au deuxième siècle de notre ère. Au dire de M. Waddington, le second Européen qui ait visité les ruines d'Omm-el-Djemâl, et le seul qui les ait étudiées avec soin malgré les difficultés d'un voyage en plein désert, les constructions de cette ville sont de basse époque. Les plus anciennes inscriptions romaines sont du temps de Marc-Aurèle, et la plupart des édifices ont été bâtis aux quatrième et cinquième siècles. On y remarque un grand monastère, plusieurs églises et un assez grand nombre d'inscriptions chrétiennes (voyez Waddington, n°s 2057-2068). Les pierres portant des inscriptions nabatéennes ont été utilisées dans la construction de ces édifices; il est donc probable qu'elles sont antérieures à l'établissement définitif des Romains dans ce poste avancé.

V.

AYOUN.

12.

Sur une pierre employée dans la construction d'un mur le long du ravin qui traverse les ruines. — Copie de M. Waddington.

למלודו	A Milodou,
בר זידא	fils de
לדהי	Zeid-Elohi.

זידאלהי, *augmentum Dei*, de même forme que les noms arabes « Zeid-allah », زيد الله, « Zeid-al-lat » (Wüstenfeld, 470).

Les noms nabatéens composés avec le nom divin אלהי sont assez nombreux dans les ins-

criptions du Sinaï: on trouve גרם־אלהי, עבד־אלהי, et surtout שעד־אלהי. En les rapprochant des noms également très-nombreux composés de même avec בעלי ou אל־בעלי, on est porté à considérer le י final comme le suffixe possessif de la première personne, et à traduire « serviteur de *mon* Dieu, de *mon* Seigneur », en donnant au suffixe cette valeur impersonnelle et de convention qu'il a dans le mot אדני, soit dans la Bible, soit dans les inscriptions phéniciennes (voyez mes *Mélanges d'archéol.*, p. 10). Pourtant on rencontre un « prêtre d'Élohi », כהן־אלהי (Lévy, *op. cit.*, p. 32 du tirage à part); il est donc assez difficile de fixer la véritable valeur de ce nom divin, et de déterminer dans quel rapport il se trouve avec le nom arabe et monothéiste Allah. Pour arriver à une solution positive de cette question, il faudrait pouvoir classer les inscriptions du Sinaï, dont l'exécution appartient certainement à des époques différentes; il faudrait surtout faire exactement la part du christianisme, et même celle du judaïsme, part qui existe, si petite qu'on la suppose, mais dont les limites ne pourront être assignées que par une étude nouvelle des monuments. C'est par l'inspection du rocher et des détails matériels d'exécution que l'on pourra établir cette classification, vérifier si les croix et les monogrammes chrétiens sont contemporains des inscriptions nabatéennes ou ajoutés par des mains étrangères à leur rédaction. Dans un pays où des générations de pèlerins se sont succédé et se succèdent encore, les souvenirs pieux et les noms propres se superposent tous les jours, et l'aspect de la pierre, interrogée par un œil exercé, peut seul fournir à la critique les éléments nécessaires à une appréciation sérieuse.

VI.

EZRA'.

13.

Sur une pierre retournée et encastrée dans la façade d'une maison. — Copie de M. Waddington.

Ce texte est d'une extrême difficulté et a résisté à tous mes efforts; je n'ose en donner l'explication. Je ne reconnais que le nom propre והבאל, *Wahabel*, au début, et quelques mots épars tels que תרתין, *deux*, au féminin, à la troisième ligne.

VII.

SAWET-EL-KHIDR.

14.

Copie de M. Waddington. — Burckhardt (*Travels in Holy Land*, etc., p. 95) avait déjà donné une copie informe de ce texte; la nouvelle leçon est plus complète, mais également indéchiffrable.

CHAPITRE IV.

MANUSCRITS SUR PAPYRUS.

I.

Le document reproduit sur notre planche 16 est conservé dans le musée égyptien du Vatican. Il fut pour la première fois signalé par l'abbé Lanci dans la publication qu'il fit en 1827 des célèbres papyrus Blacas; un peu plus tard, Seyffarth en prit une copie qu'il transmit à Beer et à Gesenius; celui-ci raconte (*Monum. Phœnic.*, p. 245) comment il voulut laisser au jeune auteur d'une longue et intéressante dissertation sur la pierre de Carpentras l'honneur de publier le premier un texte appartenant à la même famille de monuments. La mort vint interrompre le cours des travaux de Beer au milieu d'une carrière déjà bien remplie, et son travail inachevé ne vit jamais le jour. Gesenius ne survécut pas longtemps à son élève, et le papyrus de Rome retomba dans l'oubli. Pendant un séjour que je fis en 1861 dans la ville éternelle, je cherchai avec ardeur ce précieux fragment de la littérature sémitique, et fus assez heureux pour le retrouver dans la même salle où, l'année précédente, mon ami Fr. Lenormant avait découvert la curieuse stèle égypto-araméenne qu'il a publiée dans le *Journal asiatique* (VI[e] série, X, 511). Avec la gracieuse autorisation de S. E. le cardinal secrétaire d'État, je pus prendre, avec tout le soin dont je suis capable, un calque minutieux, que j'ai fait depuis reproduire par la lithographie.

L'état matériel du monument laisse beaucoup à désirer; la feuille de papyrus est un composé artificiel d'un certain nombre de fragments juxtaposés dans un ordre apparent, mais arbitraire; j'ai déterminé de mon mieux, par l'aspect du papyrus et la direction de ses fibres, le contour de chacun de ces fragments, et je les ai désignés sur la planche par une lettre différente. Dans de semblables conditions, il n'est pas possible de donner une interprétation complète de tout le morceau; ce qui ajoute encore aux difficultés matérielles, c'est que le texte est presque entièrement composé de noms propres, et de noms propres égyptiens transcrits en lettres araméennes. On n'est donc pas guidé par le sens, et l'on se trouve souvent embarrassé en présence des lettres de même forme; l'embarras augmente lorsqu'il faut distinguer entre des caractères dont la ressemblance naturelle est encore augmentée par les négligences d'une écriture cursive et peu soignée. Je me bornerai donc à l'interprétation des

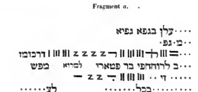
motsdont j'ai cru déterminer exactement la lecture, laissant à de plus habiles le soin de compléter ce travail.

L'alphabet employé est celui qui a servi à la rédaction des documents analogues déjà publiés, c'est-à-dire des papyrus de Turin, du Louvre et de la collection Blacas, des stèles de Carpentras et du Vatican; je ne m'occuperai donc pas de la valeur des caractères, qui a été parfaitement déterminée par des travaux antérieurs; je ferai seulement remarquer que la forme générale des lettres est plus cursive, et par conséquent plus altérée; quoique cette circonstance ne soit pas la preuve nécessaire d'un âge moins reculé, je pense cependant que notre papyrus n'est antérieur à aucun des monuments susdits, si ce n'est peut-être le papyrus de Turin. Comme eux il appartient à l'Égypte du temps des Ptolémées, et sans doute au dernier siècle de la domination des Lagides. L'étude des noms propres donne sur ce point des indications précieuses, les divinités dont ils renferment le nom étant de celles dont le culte était spécialement répandu à cette époque, Hapi, Harpocrate, Hebes. Quoique ces noms soient à demi égyptiens, ceux qui les portaient étaient Araméens; ils avaient conservé leur langue maternelle et leur écriture, tout en adoptant les usages, les noms et le culte de l'Égypte; ce fait était connu par les textes déjà publiés qui nous montrent, parmi les membres de cette colonie araméenne, des prêtres et des prêtresses d'Osiris; il reçoit de notre document une nouvelle confirmation.

Les deux morceaux les plus longs et les mieux conservés, les fragments *a* et *b*, sont les restes d'un « livre de comptes », analogue à celui qui a fourni le papyrus araméen du Louvre, à ceux qui ont fourni les nombreux fragments grecs conservés dans divers musées. Mais il ne provient pas du registre intime des dépenses d'une maison, d'un « livre de cuisine », comme celui du Louvre; il a été arraché des registres de quelque administration publique, comme plusieurs des morceaux grecs publiés par MM. Letronne, Brunet de Presle et Egger. (*Notices et extr. des manuscrits*, XVIII, 2ᵉ partie.)

Voici la transcription des mots que je crois lire avec certitude :

Fragment *a*.


····עלן בגפא גפיא
··מ·גפ·
···דרכומז
···ב לרוחחפי בר פטארי למריא מפש
·····די··
··········בכל······· לע······

La première ligne paraît un titre ou un « en-tête », il n'est pas d'une explication très-simple : עלן n'est pas un mot qui se trouve dans les lexiques; peut-être est-il incomplet à droite. Faut-il le rapprocher de l'hébreu עָלֶה, *feuille*, et le prendre avec l'acception moderne de « feuille de papier »? Faut-il le rapprocher du mot targumique עליא, *estimation* (Lévy, *Chaldäisch. Wörterb.*, 216), dérivé lui-même de la forme Aphel de עלי (hébr. עלה, « monter »), qui a le sens de « taxer », « peser », « estimer »? Je n'ose l'affirmer; toujours est-il qu'il désigne, soit le compte lui-même, soit la liste des taxes ou dépenses qui fait l'objet des comptes.

גף pour גוף, à l'état emphatique singulier et pluriel, signifie *corps;* בגף גפיא, *corps par corps*, ou, au figuré, *tête par tête*. Peut-être s'agit-il ici d'un compte relatif au service des sépul-

tures, comme le compte grec sur papyrus publié dans les *Notices et extraits* (*loc. cit.*, p. 123). Dans ce document, l'entreprise des tombeaux, leur entretien, leur garde, font l'objet d'une vente, et la pièce officielle contient en outre la liste des corps ensevelis, avec cette rubrique : Ἔστιν δὲ τὸ κάτανδρα τῶν σωμάτων. Nous avons peut-être ici un κάτανδρα araméen ; mais je crois plutôt que c'est une liste de taxes, de salaires ou de dépenses par tête; les papyrus grecs nous fournissent de nombreux exemples de documents de ce genre.

La troisième ligne renferme le total de la somme, et c'est certainement la plus intéressante de tout le fragment, à cause du renseignement nouveau qu'elle nous donne sur la numération sémitique. Elle débute par deux barres horizontales qui ne paraissent pas avoir de valeur propre, et ne jouent sans doute qu'un rôle indicatif; puis viennent trois unités suivies d'une barre horizontale, que traverse à son extrémité gauche un trait vertical; ensuite vient le nombre 887 écrit suivant le système ordinaire sémitique, c'est-à-dire huit unités par groupes de trois, — le signe disjonctif des centaines, — 4 vingtaines — et 7 unités dont la dernière porte un allongement qui, sous la plume du scribe, est devenu une sorte de parafe. Les trois unités du début ne peuvent être que des mille ; le signe qui les suit et les sépare des centaines est cette même barre horizontale, plus ou moins recourbée à droite, qui sert à la fois à désigner le chiffre 10 et à distinguer les centaines; seulement il est traversé par un trait vertical. Ce trait vertical ne me paraît d'ailleurs pas essentiel à la notation. Ce qui me le fait croire, c'est qu'on le trouve parfois joint au signe des centaines, sans que sa présence soit d'ailleurs nécessaire pour caractériser ce signe; ainsi il n'existe ni dans l'inscription phénicienne de Marseille ni dans les inscriptions de Palmyre; on ne le trouve d'une manière suivie que sur les monnaies frappées sous le règne des Séleucides dans les villes maritimes de la Phénicie; il y a sans doute été introduit pour plus de clarté; la place qu'il tient est prise aux dépens de la barre horizontale, successivement réduite à ne plus être qu'une sorte de virgule; on en jugera par les exemples suivants :

‖‖ ¬ ‖¬‖	¬ N ‖¬‖	‖‖ ‖‖ ‖‖ ¬ ‖	¬ ‖ ‖
115	130	119	210

tirés des monnaies de Sidon, de Marathus ou d'Aradus. L'analogie me conduit donc à penser que le trait vertical joint à la notation des *mille* n'est pas indispensable, d'où il résulte que le même signe sert à la fois à distinguer les unes des autres les dizaines, les centaines, les mille, et sans doute aussi les dizaines de mille et ainsi de suite; ce signe n'est donc, à proprement parler, que la *virgule* qui dans nos notations modernes joue le même office, et la véritable valeur relative des groupes de chiffres est déterminée par la position relative qu'ils occupent. De ce système au système de numération arabe dont nous nous servons aujourd'hui, il n'y a qu'un pas, et ce pas a été franchi le jour où chaque groupe de signes servant à désigner un nombre inférieur à 10 s'est condensé en un seul chiffre. Nous avons déjà vu à Palmyre et à Pétra [1] la condensation se faire pour les chiffres 2, 3 et 5. La transformation complète s'est opérée plus tard par la main des Arabes. Même dans l'état rudimentaire dont notre papyrus nous donne un exemple, ce système de numération était bien supérieur à celui des Grecs, et se prêtait mieux que lui aux opérations simples ; nous aurons, dans la suite de ce papyrus, un exemple d'addition qui fera ressortir cette supériorité.

Le mot qui termine la ligne est assez difficile à lire; il désigne évidemment les espèces

[1] Sur les monnaies du roi Arétas-Philodème, contemporain de saint Paul, voyez notre article de la *Revue numismatique*, 1868, reproduit dans les *Mélanges d'archéol. orient.*, *Appendice*.

monétaires à l'aide desquelles la somme est comptée; c'est ce qui m'engage à lire דרכמנן et à considérer ce mot comme une transcription aramaïsée du grec δραχμαί. On pourrait le rapprocher du mot דרכמנים qui dans le livre d'Esdras désigne un certain poids d'or : ce mot a été traduit soit par *drachmes*, soit par *dariques*, suivant qu'on le considérait comme la transcription d'un des deux mots grecs δραχμή ou δαρεικός : l'une et l'autre de ces deux interprétations est contestable; la première pourtant me paraît la plus probable, à cause de la présence du מ, à cause de l'emploi du כ que nous avons toujours vu correspondre au χ grec et non au κ, et enfin parce que S. Jérôme, dans la Vulgate, a rendu le mot en question par le mot *drachmæ*. Si le rapprochement est fondé, notre papyrus confirmerait encore cette interprétation, car il est probable que sous les derniers Lagides on comptait en drachmes plutôt qu'en dariques.

La ligne 4 commence par un ב, qui doit être la fin d'un mot tel que יהיב, *donné*, expression qui se trouve aussi au début du fragment *b*, ainsi que dans le papyrus du Louvre.

Le nom propre qui suit, רוחחפי, *Rouah-Hapi*, est composé avec le radical araméen רוח, *spiritus*, et le nom égyptien du dieu Apis, , transcrit חפי comme sur la stèle du Vatican et comme sur la pierre à libations du Sérapæum; sur le premier de ces monuments il est contenu dans le nom propre ענחחפי, *Onkh-Hapi*, « Vie d'Apis » ; sur le second, dans le nom divin אוסרי חפי, *Osiris Apis, Sérapis* (*Journal asiatique*, 5ᵉ série, VII, 441 ; 6ᵉ série, X, 512).

Le nom du père de Rouah-Hapi se lit פטאר; la fin du mot est fruste; je la restitue d'après la ligne 3 du fragment *b* qui renferme le même nom. C'est la transcription de *Pete-Ari*, « celui qui appartient à Ari ». La première syllabe correspond régulièrement à l'égyptien , syllabe initiale d'un grand nombre de noms propres, que les transcriptions grecques rendent par πετε; la Genèse la transcrit פוטי dans le célèbre nom Putiphar et dans le nom Phutiel פּוּטִיאֵל (Exode, 6, 25). On voit avec quelle rigueur les règles de transcription des consonnes se sont maintenues à travers les siècles. Quant à ce dernier nom *Phutiel*, je le considère comme une combinaison hébræo-égyptienne du genre de celles que nous trouvons ici dans notre papyrus, c'est-à-dire formée du radical égyptien *Pete* et du nom divin hébraïque *El;* sa signification serait : « celui qui appartient à El », comme la signification de Putiphar est : « celui qui appartient à Ra ». Le personnage ainsi désigné est le beau-père d'Éléazar, fils d'Aaron; c'était donc un Juif né en Égypte, auquel ce nom hybride pouvait très-bien avoir été donné. Il existe pourtant une différence entre ce nom et les noms analogues de notre papyrus; ici, dans Rouah-Hapi par exemple, le radical est araméen, et le nom divin est égyptien; dans Phutiel, au contraire, le radical est égyptien et le nom divin hébraïque; c'est que les Araméens auteurs de notre papyrus, comme les Araméens qui ont gravé les stèles de Carpentras et de Rome, avaient conservé leur langue maternelle, mais adopté la religion égyptienne; ils composaient leurs noms d'après leurs nouvelles croyances, et avec les procédés de leur idiome; les Hébreux, au contraire, avaient conservé leurs traditions religieuses au milieu même du peuple égyptien, tout en subissant certainement dans leurs habitudes de langage et leurs usages quotidiens l'influence d'une race prépondérante et d'une civilisation supérieure. Quant au nom *Peteari*, M. de Rougé le considère comme essentiellement égyptien, quoique la signification du nom divin *Ari* ne puisse encore être déterminée dans l'état actuel des connaissances égyptologiques.

Le mot qui termine la quatrième ligne, écrit en caractères plus petits et plus mal formés, m'échappe complétement.

A la ligne suivante, il n'y a de certain que le nombre 850, écrit à la manière ordinaire;

on remarquera seulement le point placé sous le signe des centaines, et qui n'a aucune valeur par lui-même.

La ligne 6 est en partie recouverte par un fragment étranger, et qui ne porte aucune trace d'écriture; on ne distingue que le mot du milieu, בכל ou ככל, *en tout* ou *comme tout.*

Je ne m'explique pas les fragments de mots épars dans le champ, à gauche; ils paraissent appartenir à une colonne mutilée. Le signe composé de trois traits, qui précède le commencement de mot לי, se trouve en outre dans le fragment suivant, en tête de deux lignes; il paraît être une sorte de signe de ponctuation indiquant un début ou un changement d'article.

En résumé, le fragment *a* peut se traduire ainsi dans ses parties essentielles :

Liste ou compte par tête.
Trois mille huit cent quatre-vingt-sept drachmes.
Donné à Rouah-hapi, fils de Peteari...
. . . . huit cent cinquante.
. . . . . en tout . . . .

Fragment *b*.

[נ]פקת נפשה	Dépenses personnelles.	
יהיב לתבא ב[רת]......	Donné à Tabai, fille de	
רוחהבס בר פטארי	Rouah-hebes, fils de Pete-ari. . . .	
שחנימו בר חרוט	Schiniamou, fils de Harout	
לפטחרפחרט בר ו	A Pete-harpohrati, fils de	
לנוטברק	A Noutbarouq. . . .	
לומבח [בר] שחדמו ··· ו ··· III Z ⸗ I ···	A . . . . . fils de Schahadmou	123
נפקת מדינתא	Dépenses publiques.	
לפטקדם ... Z Z	A Pete-qedem	40
לאחרחוב בר חרמו ... Z Z Z	A Ahirabob, fils de Haremou.	60
כל ..... ‖‖‖‖‖ ⸗ ⸗ ‖‖	Total.	814

Le premier mot, נפקת, *dépenses*, dont le commencement manque, se trouve également dans le papyrus du Louvre.

נפשה, *de son âme*, c'est-à-dire *de lui-même;* je pense que ce mot, suivi du suffixe de la 3ᵉ personne, est pris ici dans l'acception particulière qu'il a souvent dans la Bible, et surtout en arabe; il sert alors de support au suffixe, dont il accentue la valeur : נפשי, نفسى, *ego ipse;* נפשך, نفسك, *tu ipse*, etc. Il s'applique sans doute à la personne à laquelle le compte est rendu, et désigne ses dépenses personnelles, par opposition avec les dépenses publiques portées plus loin.

L. 2. תבא. Ce nom se trouve déjà sur la stèle de Carpentras; il a été identifié par M. Fr. Lenormant avec , « celle qui appartient à l'esprit », c'est-à-dire à Osiris.

L. 3. רוח־הבס, « Esprit du Décan. » Nom de même nature que le nom du fragment précédent, Rouah-hapi, composé avec le nom égyptien *Hebes*, « Décan ». Le nom féminin תחבס, *Ta-hebes*, « celle qui appartient au Décan, » se trouve sur la stèle de Carpentras.

L. 4. Les noms de cette ligne sont araméens ou paraissent tels. שחנימו peut se traduire

« chaleur du jour », en considérant la dernière lettre comme une terminaison nabatéenne ou iduméenne. חרש, « sculpteur », peut être un nom propre analogue au nom palmyrénien חרשא (ci-dessus, p. 22).

L. 5. Ce nom est le plus certain de tout le morceau; il a été déchiffré par M. de Rougé, qui me communique la note suivante : « פטחרפחרט est la transcription de l'égyptien *Peteharpeχroti,* nom très-connu, que les documents grecs transcrivent πετεαρποχράτης, « celui qui appartient à Harpocrate ». Le mot égyptien renferme deux aspirations différentes : l'une, , initiale de *Har,* plus douce; l'autre, , homophone de , plus dure. Ces deux nuances ne se retrouvent pas dans l'araméen, où la même lettre ח sert à les transcrire l'une et l'autre. Il se peut pourtant que dans la prononciation de cette lettre ח la distinction ait existé, et qu'elle fût indiquée par l'usage, comme en arabe, où les nuances des aspirations ح et خ n'ont été signalées par un point diacritique qu'à une époque relativement très-moderne. J'ai toujours pensé que dans les transcriptions sémitiques des noms égyptiens, la lettre ח correspondait indistinctement aux deux aspirations égyptiennes; le papyrus apporte une nouvelle preuve de ce fait. »

L. 6. Ce nom est fort douteux ; on pourrait le décomposer en *Nout,* nom égyptien de la déesse du « ciel », et ברק, « éclair, resplendissant ».

L. 7. Noms très-douteux ; on peut retrouver dans le second la racine יהב, « donner ».

Cette ligne est la première qui soit complète ; elle nous montre quelle était la disposition des lignes précédentes; après chaque nom propre, il y avait un nombre en chiffres indiquant la somme donnée à l'individu mentionné. Ce nombre est ici 123; il est précédé d'un mot qui désigne évidemment l'unité monétaire, mais qui est écrit avec tant de négligence qu'il m'est impossible de le déchiffrer; il se retrouve à la ligne suivante et à la dernière, mais également difficile à lire, d'autant qu'il ne paraît correspondre à aucune des espèces connues. Je le laisse donc en blanc.

L. 8. נפקת מדינתא, *dépenses de la ville, du pays.* Le premier mot pourrait aussi se lire נפשת, *âmes, habitants;* mais alors il répondrait moins bien, il me semble, au sens général; la troisième lettre est mal formée et en partie effacée, de sorte qu'elle se prête aux deux lectures.

L. 9. Nom propre fort douteux, où il n'y a de certain que la syllabe initiale égyptienne.

Entre le nom et les chiffres, le scribe a laissé un espace vide assez grand pour que le nombre se trouvât écrit directement sous le nombre précédent, les groupes de chiffres de même nature se correspondant en ligne droite. Cette méthode avait pour but de faciliter l'addition finale.

L. 10. אחירחב, *Akhi-rahob,* « frère de l'extension, de la place », nom de forme essentiellement sémitique; le nom du père est très-douteux.

L. 11. Addition de toutes les sommes partielles.

La somme totale étant de 814 (drachmes?) et les nombres inscrits n'en produisant que 223, on voit que le montant des nombres effacés était de 591 (drachmes?) réparties entre les cinq personnages qui forment le chapitre des *Dépenses personnelles.* Ces nombres étaient écrits en regard de chaque nom propre et dans l'alignement ci-dessus indiqué, favorable à la conduite de l'addition; l'opération se faisait comme la nôtre, avec cette seule différence qu'elle commençait par la gauche. On additionnait d'abord toutes les unités, mais on n'écrivait que le nombre d'unités inférieur à dix, les dizaines étaient reportées à la colonne suivante, dont les nombres étaient additionnés comme de nouvelles unités, chaque vingtaine comptant pour deux; on posait les unités de cette addition partielle, en les écrivant, pour les distinguer

des précédentes, à l'aide des signes de *dix* et de *vingt*, puis on retenait les dizaines que l'on reportait à la colonne suivante, celle des centaines; les centaines étaient additionnées de même, comme des unités nouvelles, et posées à la suite du groupe des dizaines en les séparant par une barre horizontale; les milles étaient retenus, reportés, et l'opération continuait ainsi de suite.

Fragment c.

··· ויתעבד ···· A été fait ou offert ....

Forme passive de עבד, verbe bien connu, que nous avons très-souvent rencontré dans le cours de ce volume.

Les fragments *d*, *e*, *f*, *g*, sont trop mutilés pour pouvoir être interprétés.

2.



Le fragment de papyrus que nous reproduisons ici appartient à M. Babington, professeur d'archéologie à l'Université de Cambridge, l'heureux et savant éditeur d'un important morceau inédit d'Hypéride. On sait que les paysans égyptiens, pour mieux exploiter la crédulité des Européens, ont la funeste habitude de déchirer en petits morceaux les rouleaux antiques qu'ils trouvent dans les tombeaux, puis de coller ces fragments dans un ordre arbitraire à la surface d'un rouleau factice en paille de maïs. Un même manuscrit se trouve ainsi dispersé entre les mains de cent voyageurs appartenant à toutes les parties du monde. Aux débris du discours d'Hypéride se trouvait mêlé le fragment sémitique dont je donne ici la figure, d'après une copie que M. Babington a eu la bonté de me laisser prendre chez lui. Mon but en le publiant est surtout d'attirer l'attention sur les débris du même genre qui doivent se trouver soit dans les collections particulières, soit entre les mains des touristes.

Il serait d'autant plus intéressant d'arriver à reconstituer une partie de ce manuscrit, qu'il paraît appartenir à une époque beaucoup plus ancienne que les manuscrits araméens publiés jusqu'ici; le type de l'écriture est tout différent, la forme des lettres est beaucoup plus phénicienne; ainsi, à la première ligne, où il ne reste que les deux lettres... תי..., le *iod* est tout à fait phénicien; à la troisième ligne, le mot בשלם, *in pace*, le seul complet de tout le texte, renferme un *beth* à boucle fermée qui appartient également à l'alphabet primitif. Si le texte est rédigé en phénicien, ce fait est tout naturel et ne prouve pas nécessairement que le manuscrit appartienne à une très-haute antiquité, les Phéniciens ayant conservé, au moins jusqu'à la conquête romaine, l'usage de leur écriture spéciale; mais, si le texte est araméen, comme tous les textes découverts jusqu'à présent en Égypte, alors il est antérieur à l'époque de la constitution définitive de l'alphabet araméen, c'est-à-dire, selon toute probabilité, au quatrième siècle avant notre ère. J'ai essayé de démontrer (*Mélanges*

d'archéol., p. 150) qu'après avoir été jusque vers le sixième siècle identique à l'écriture phénicienne, l'écriture araméenne avait, entre cette époque et le quatrième siècle, conservé un certain nombre de formes mixtes qui m'ont conduit à lui donner pendant cette période le nom d'*araméo-phénicienne*. En fait, les premiers monuments où elle se montre avec des caractères spéciaux et une physionomie complétement distincte sont les monnaies des satrapes de Cilicie et les inscriptions trouvées en Égypte; les premières sont du commencement du quatrième siècle, les secondes appartiennent à l'époque des Ptolémées; la présence de formes phéniciennes dans un texte araméen est donc une forte présomption en faveur de son antiquité, et comme une preuve qu'il a été écrit avant le quatrième siècle. Il n'est donc pas impossible que le manuscrit auquel a été arraché le feuillet de M. Babington appartienne à cette époque reculée, ce qui ajoute encore au désir que nous éprouvons de voir reparaître au jour quelque autre débris de cet intéressant monument.

La troisième ligne renferme ce même signe de ponctuation ou de disjonction que nous avons remarqué dans le papyrus du Vatican, ce qui semble encore rattacher le manuscrit à la famille des monuments araméens d'Égypte.

3.

Il existe encore trois fragments inédits de papyrus égypto-araméens; le premier se trouve à Rome; il provient du musée Borgia et appartient aujourd'hui à la bibliothèque de la Propagande : il offre de sérieuses difficultés de lecture. Les deux autres sont conservés au musée du Caire; ils proviennent des fouilles dirigées depuis vingt ans avec autant de science que de bonheur, par M. Mariette. M. l'abbé Bargès, le seul orientaliste qui ait pu les voir jusqu'ici, les décrit ainsi (*Papyrus ég.-aram. du Louvre.* Paris, 1862, p. 2) : « L'un se compose de quatre lignes tronquées au commencement et à la fin, avec des lacunes au milieu et des caractères oblitérés; l'autre, qui n'est qu'un bout d'épigraphe, offre à peine une quinzaine de lettres. » Ce sont là les seuls détails qu'il ait donnés, voulant laisser à M. Mariette le soin de publier lui-même les monuments qu'il avait découverts.

1

3

2

5
(Manque une ligne.)

4
(Estampage.)

6

7
(Estampage.)

M. de Vogüé del.

E. Rousseau sc.

PALMYRE.

J. Baudry, Éditeur

Imp. Grandjean, Paris

8

(Manquent 3 ou 4 lignes)

10

11

12

13

M. de Vogüé del. — E. Rousseau sc.

PALMYRE

J. Baudry, Éditeur

15
(Estampage.)

16
(Manque une ligne)

17
(Estampage.)

19

18
(Estampage)

20
(Estampage)

M. de Vogüé del.

E. Rousseau sc.

J. Baudry, Éditeur

PALMYRE.

Imp. A. Grandjean Paris



21

22

23

24

25

26

27

28

29

(Tous ces textes excepté le N° 21 ont été reproduits d'après des Estampages)

M. de Vogüé del.

PALMYRE

J. Baudry, Éditeur.

Imp. J. Grandjean Paris




31. (En une seule ligne)

30

a

b

32

33 a

33 b

34 (Estampage)

35

36 a

36 b

E. Renouvier lith.

J. Baudry, Éditeur



39

38

42

41

40

45

44

43

48

47

46

49. (Estampage)

50. (Estampage)

52. (Estampage)

51. (Estampage)

55

54

53

59

58

57

56

60

61

d

c

b

a

e

62





63

64

65

72

66

67

69

68

70

71

ΑΦΙΕΡΩCΑΥΙΟΙCΚΑΙΥΙΩΝΟΙC | ΑΡCΕCΙΕΠΙΤΩΚΑΤΑΜΗΔΕΝΑΤΡΟΠΟΝΚ | ΟΙΝΩΝΟΝΑΥΤΟΥΠΡΟCΛΑΒΕΙΝ ΚΑ

M. de Vogüé del.

E. Beaumont sc.

PALMYRE

J. Baudry Éditeur

Imp. Lemercier Paris

74

73

75

76

77

79

78

80

81

82

83

a

b

M. de Vogüé del. — P. Rousseaux lith.

J. Baudry, Edit. — Lith. Grandjean, r. du Jardinet 10 Paris

86

85

84 (Estampage)

87

a

b

88

89

91

92

90

94

93

97

96

95

98

100

99

103

102

101

104

107

106

105

108

110

109

111

113

112

M. de Vogüé del. *E. Rousseau lith.*

PALMYRE

J. Baudry, Éditeur *Lith. Grandjean, rue du Jardinet 12 Paris*

116

115

114

117

119

118

120

123

122

121

124 a

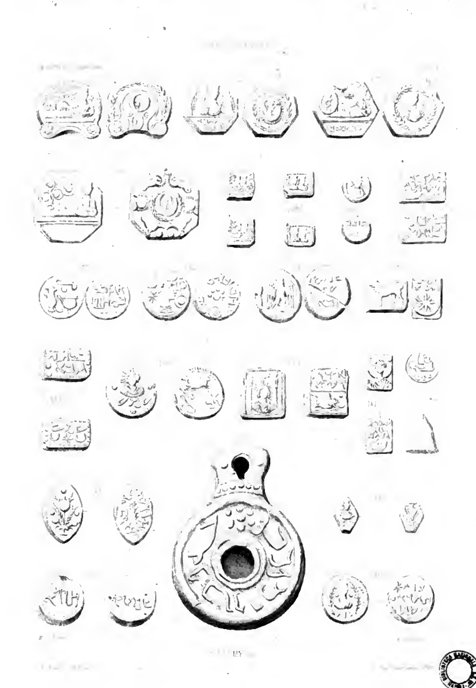
124 b

Variante des 3 dernières lignes.

M. de Vogüé — E. Rousseau lith.

J. Baudry, Éditeur — Lith. Grandjean, r. du Jardinet 11, Paris





SOUEIDEH

1

SIAH

2

a

b

c

d

3

4

5

6

7

(Tous ces textes sont transcrits d'après des estampages.)

M. de Vogüé del.

HAOURAN

J. Baudry, Éditeur


Digitized by Google

Hebrān

1 (Estampage.)

2

Bosra

3 (Estampage.)

4 (Estampage.)

5

Salkhat

6

7 (Estampage.)

8 (Estampage.)



M. de Vogüé del. E. [illegible] sc.

J. Baudry Éditeur. Imp. [illegible], Paris

Umm el-Djimâl

9



a

b

c

d

e

f

g

M. de Vogüé del.

E. Rousseau lith.

PAPYRUS DU VATICAN

J. Baudry éditeur.

Lith. Geny-Gros r. du Jardinet 11 Paris



